

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 17 —

Le Gouffre aux Garous



Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 17

LE GOUFFRE AUX GAROUS

(1984)



CHAPITRE PREMIER

Gola se levait tous les deux jours en pleine nuit pour aller pêcher avec un voisin qui logeait, lui, dans un igloo creusé dans la banquise. L'ancien chef de la police du Kid avait refusé de collaborer avec la Guilde des Harponneurs au début de leur putsch. Il avait connu la prison aux confins des coupoles, là où la température était toujours aux alentours de zéro. Ensuite les Panaméricains avaient pris la direction de la ville, mais en ignorant les confins, si bien que les prisonniers s'étaient libérés d'eux-mêmes pour se mêler à la population hétéroclite de cette zone. Gola avait découvert les gens les plus pauvres de Kaménépolis. Des gens de tous les âges qui survivaient dans des conditions impitoyables de froid, de faim, de saleté. Les plus jeunes se regroupaient en bandes terrifiantes, les Beltups,

du nom des courroies qu'ils utilisaient pour se battre. Ces voyous organisés s'étaient ralliés aux Harponneurs, avaient constitué une milice de répression effroyable. Les Panaméricains les avaient employés également. Et maintenant ils venaient de pactiser avec les Cellules de Coordination Populaires qui, venues d'Amertume Station, prenaient possession de la ville après le départ des Panaméricains. La ville se trouvait partagée selon la théorie des cercles concentriques, avec le centre pour les C.C.P. et le dernier cercle pour les exclus.

Frimosk le pêcheur avait imaginé un stratagème subtil pour se procurer du poisson. Au bout d'une voie de garage inutilisée, il avait édifié un igloo dans lequel il était supposé vivre. Mais cette construction cachait une trappe et un souterrain à pente rapide qui traversait la banquise pour atteindre l'océan. C'était là que Frimosk plaçait ses filets, ses pièges à poissons. Il capturait surtout des harengs, des maquereaux, ses filets spéciaux remontaient du krill, d'autres du plancton. Enfin parfois il avait la chance d'attirer une grosse pièce dans ses nasses.

Frimosk était un ancien détenu de droit commun que Gola avait lui-même arrêté pour vol dans le Dépotoir, du temps où les Roux

récupéraient graisse et chair sur les squelettes de baleines.

Gola s'était retrouvé en cellule avec Frimosk et une demi-douzaine d'autres truands peu recommandables. La Guilde, pour se venger, l'avait livré à ses anciennes victimes. Mais Gola ne se laissa pas malmené par ses compagnons de cellule, un compartiment étroit où ils s'entassaient. Il finit par s'imposer grâce à sa robustesse et Frimosk le premier oublia sa rancune et devint son ami.

Lorsqu'ils sortirent du train-prison échoué dans les confins de la coupole la plus excentrée, ils durent se mettre en quête de chaleur et de nourriture. Gola trouva un compartiment dans un vieux wagon, compartiment divisé en quatre casiers étroits. Pour rentrer chez lui, il devait se hisser sur deux marches, avancer à quatre pattes. Frimosk, qui avait une idée en tête, alla construire son igloo puis appela Gola pour forer sa galerie d'accès sous la banquise.

— Quinze mètres maximum.

En fait à peine huit. Et il ne leur fallut qu'une semaine pour creuser, disperser la glace sans se faire remarquer, aménager une plate-forme de pêche. Frimosk entreprit la confection des

différents filets mais rapidement ils purent pêcher avec un fil et un hameçon. Les premiers jours ils dévorèrent leur pêche, se remplirent le ventre avant de songer à revendre le surplus.

— Méfiance, disait Frimosk. Faut pas qu'on découvre notre trou. Les gens d'ici n'ont aucune idée, se laissent crever sans réagir et sont toujours prêts à tuer pour s'emparer d'une source de nourriture. On va commencer par laisser bien se congeler les poissons puis on les vendra aussi loin que possible. On dira qu'on a trouvé un revendeur. Moins on en dira, mieux ce sera.

Toutes les deux nuits, Gola descendait donc avec lui à fleur d'océan pour travailler des heures à remonter les filets. Au début, il était mort de peur à cause de cette eau noire, cet océan profond, à certains endroits, de neuf mille mètres. Puis il avait fini par s'habituer.

Ils s'éclairaient avec des projecteurs à huile de baleine au début. Maintenant de l'huile de poisson qui empestait terriblement. Mais la banquise ne flottait pas toujours sur l'eau, elle se soulevait même parfois à des hauteurs surprenantes, formant des cavernes, des cavités. Des courants d'air entraînaient vite la méchante odeur de poisson.

Cette nuit-là, Frimosk ne cessait de plonger sa main dans l'océan et Gola remarqua son manège.

— Tu t'amuses à quoi ?

— Cette flotte se réchauffe chaque jour. Y a une semaine que j'ai remarqué la chose... Faudrait un thermomètre. Devrait pas dépasser trois degrés.

Gola dit qu'un courant marin devait s'être momentanément détourné. Cela se produisait fréquemment. Il continua de travailler puis s'en alla au jour avec sa charge de poissons à vendre. Des harengs, des tablettes pressées de krill. Il suivit les confins et commença ses échanges. Pas d'argent. Du troc seulement. Un peu d'huile de baleine, une bougie, un peu de farine de blé.

— Du pur froment, lui dit la femme qui la lui échangeait contre cinq gros harengs congelés.

En fait elle était mélangée avec d'autres farines, du talc. Parfois de la poudre de plastique. Si bien que le pain n'arrivait jamais à lever. Frimosk avait fabriqué un four dans son igloo, l'alimentait à l'huile.

Gola rapporta le produit de son troc et ils partagèrent équitablement.

— Je vais dormir, dit Gola.

— Tu ferais mieux de te construire un igloo à la place de ton trou puant.

Il avait peut-être raison, mais une fois dans son casier, Gola ne se trouvait pas si mal. Il pouvait s'y tenir assis, regarder par le hublot la vie misérable des confins de coupole. Là-bas, au centre de la ville, les C.C.P. imposaient leur loi. Le cercle le plus proche du centre était celui des travailleurs volontaires forcés. Des gens de plus de trente ans condamnés au vieillissement rapide par épuisement. Dans ce cas ils se voyaient refouler dans les confins où neuf sur dix mouraient rapidement. On ne retrouvait jamais les corps et l'usage le plus acceptable pour l'esprit était qu'ils servaient de combustible. Mais Gola se doutait d'une autre finalité.

Il s'installa dans son gîte, tapissé d'alumine qui l'isolait du froid. Avec une petite installation à huile de poisson il maintenait une température agréable. Il pouvait lire, manger, dormir au chaud. Il préférait vivre discrètement, se faire oublier. Il attendait son heure.

Le Kid avait résisté victorieusement à Lady Diana qui avait dû se retirer avec son armada très éprouvée. Elle avait perdu de nombreux bâtiments, des machines, des poseuses géantes. Des milliers d'hommes aussi, mais ce dernier bilan affligeait-il la grosse actionnaire panaméricaine ? Gola en doutait. Le Kid avait repris toute sa

Concession à l'exception de Kaménépolis, des abords immédiats et du réseau Ouest reliant la ville à ce cloaque qu'était Amertume Station. On disait qu'un réseau contournait désormais Kaménépolis pour rejoindre celui du 160° et poursuivait son tracé vers l'est et la Mikado Cie, si bien que Kaménépolis et Amertume Station étaient complètement isolées. Les C.C.P. ne savaient plus comment se tirer d'affaire, manquaient de tout. Les baleines ne venaient plus dans cette région de chasse habituelle. Le réseau créé par le Kid les détournait. On péchait un peu, on cultivait dans les serres quelques légumes. L'élevage, faute de chaleur, n'était pas florissant. C'était la misère noire.

Gola n'attendait qu'une occasion de rejoindre le Kid. Il n'avait rien à se reprocher, n'avait pas démérité même s'il n'avait entrepris aucune action de résistance active, se contentant de rester neutre. Mais le Kid aurait besoin de lui.

Peut-être pourrait-il créer une liaison. Il avait remarqué plusieurs voies secondaires qui n'étaient pas surveillées dans les confins et se dirigeaient vers l'est ou le nord. Certaines reliaient autrefois des fermes de culture ou d'élevage, de petites stations de pêche. Avec une draine il aurait pu sortir de la ville. Mais où prendre l'huile de

baleine ?

Quarante-huit heures plus tard, il retrouvait Frimosk et ses inquiétudes au sujet de l'eau de mer.

— Je te jure qu'elle se réchauffe. Plonge ta main.

Gola fut surpris de la trouver moins froide qu'il ne craignait. Et entre océan et glace l'air était plus clément puisqu'il avait chaud et pensait retirer ses fourrures.

— J'ai vu flotter de la glace, gros comme un corps humain.

— Et alors ? C'est normal, non ?

— Non, elle a dû se détacher de la voûte. Parce que l'air se réchauffe. Il faut trouver un thermomètre.

Ce matin-là, Gola pénétra chez un couple âgé qui monnayait des objets contre de la nourriture. Chez eux il avait acquis le petit poêle à huile qui le chauffait, des livres et un réveil.

— Un thermomètre, dit la vieille femme intéressée... Je peux vous en trouver un contre dix harengs.

— C'est trop.

— Huit ?

— Sept. Mais servez-moi un peu de thé.

Ce n'était même pas du thé. Une décoction de n'importe quoi. Certains râpaient du bois ancien qui donnait à l'eau un goût de réglisse ou de goudron. C'était mieux que l'eau chaude. La femme sortit et Gola attendit en bavardant avec l'homme, ancien cheminot radié par la Guilde pour sa fidélité au Kid.

— Il n'y a que les Aiguilleurs qui sont restés à leur poste. Ces prétentieux. Moi, j'étais à la manutention, mais dès que le Kid a été chassé je me suis dit...

La femme revenait avec un thermomètre ancien, très décoré.

— Une pièce rare, une antiquité. Mon amie en veut quinze harengs.

— Désolé, dit Gola, je ne peux pas... Je ne cherche pas un objet de décoration. Je veux juste mesurer la température. Celui-ci est-il seulement précis ?

Il indiquait sept degrés. Le couple n'avait qu'un maigre feu dans son poêle. De l'huile de baleine filtrée et refiltrée. C'était à peu près exact comme mesure.

— Je le loue pour deux jours, trois harengs.

L'affaire fut faite et Gola se rendit directement

dans l'igloo, réveilla Frimosk qui cuvait. Quand il ne péchait pas il buvait de l'alcool de contrebande.

— Je n'aime pas descendre en bas le jour. Quelqu'un peut venir et se douter que je suis sous cette trappe. Vas-y seul.

Gola plongea le thermomètre dans l'océan, remonta boire un coup et bavarder avec son associé, le temps que le thermomètre fonctionne.

— Je te parie qu'il y a au moins six ou sept, disait Frimosk.

Il y avait huit et Gola décida de laisser l'instrument sur place. Il rentra chez lui, consulta un vieil atlas de géographie acheté deux harengs. Dans le temps il existait dans ce secteur un courant chaud dit « d'Australie orientale ». Possible qu'il ait dévié. Pas la peine de s'inquiéter. Il dormit un peu puis alla faire un tour. Il y avait une sorte de bar où l'on servait de curieuses boissons frelatées. Il prit une bière de soja fermenté. C'était assez horrible mais il y avait bien pis.

On parlait de craquements de la banquise dans le sud-est. Mais c'était un des sujets habituels de conversations avec l'arrivée prochaine et triomphante du Kid et l'extermination des C.C.P. Mais ces derniers étaient moins haïs que ne

l'avaient été les Panaméricains et les Harponneurs.

— Paraît que deux wagons se sont enfoncés d'un coup dans la banquise et qu'il a fallu évacuer les pauvres gens dans la nuit. Plusieurs centaines. Les Beltups ont cru à une manifestation et sont venus taper dans le tas à coups de courroies. Ils ont dit ensuite que les gens devaient trop se chauffer, ce qui avait provoqué la fonte des glaces. Ils ont fouillé pour trouver l'huile mais en vain.

Gola but sa bière, commanda un alcool. On distillait clandestinement n'importe quoi, même des débris de bois, ce qui rendait fou. Il n'en buvait que rarement. Il se demanda si le thermomètre avait encore monté et décida d'aller voir Frimosk, le trouva devant une soupe et sa bouteille d'alcool.

— Il y a neuf et j'ai vu des tas de blocs de glace. Les harengs vont disparaître. Les krills aussi si l'eau se réchauffe. Je me demande quels poissons on prendra. Tu veux boire un coup, manger ?

Gola prit une écuelle de soupe. Du poisson épaissi avec de la farine de pois cassés. C'était bon, très nourrissant. Ça réchauffait aussi.

— Y a que l'eau qui se réchauffe, pas l'air de la surface. Juste l'océan et forcément l'air sous la

voûte. La banquise va devenir mince comme du papier si ça continue. On ferait mieux de filer ailleurs.

— Où veux-tu aller ?

— On pourra même pas descendre sans risquer l'éboulement.

Gola n'y avait pas songé. L'eau allait grignoter la plate-forme de pêche.

— C'est un courant détourné. Il y a un courant chaud dans le coin, j'ai vu ça sur un atlas.

Frimosk secoua la tête.

— J'y crois pas tellement. Peut-être que les moteurs nucléaires de ces bâtiments coulés par le Kid réchauffent la flotte.

— Ils sont par six à neuf mille mètres de fond. Même s'ils réchauffent l'eau, ça ne serait pas aussi rapide. Je crois plutôt à mon courant. Je descends voir.

— Gaffe, ça glisse. Y a de l'eau dans le souterrain.

C'était vrai. Gola fut frappé par la tiédeur de l'air ambiant et lorsqu'il arriva près de l'océan commença d'avoir vraiment peur. La plate-forme de pêche se réduisait rapidement et le tunnel s'enfonçait dans l'eau de façon bizarre. Il dut

ramper, se mouiller pour reprendre le thermomètre.

La température approchait maintenant les dix degrés. En surface, bien sûr, mais l'air se réchauffait beaucoup plus vite encore, semblait-il. Il recula après avoir accroché l'instrument ailleurs.

Il but un verre d'alcool en regardant Frimosk.

— Ça devient terrible.

— Ouais. On pourra plus descendre dans deux jours.

Sur les quais, il y avait plus de badauds que d'ordinaire et on parlait de fissures dans le sud de Kaménépolis. Simplement de fissures.

Il retourna chez Frimosk.

— Faut récupérer le maximum de poissons aujourd'hui. Sinon on ne pourra plus.

Son associé était de cet avis. Ils descendirent tout de suite et halèrent les filets. En profondeur, il y avait toujours du hareng.

— Preuve que c'est en surface, dit Gola. Pas de moteurs nucléaires donc à l'origine.

— Pas de courant non plus. Ils ont plus d'épaisseur d'ordinaire.

Ils n'arrêtèrent pas de remonter du poisson et du krill dans la nuit. Mais bientôt durent

abandonner la place. Le tunnel ruisselait d'eau et une sorte de rigole serpentait sur le sol, formant de mini-cataractes à chaque marche de glace.

— Il faut remonter, mon gars. Sinon on va rester coincés.

— Un dernier voyage.

Mais derrière eux un pan de glace s'effondra et obtura le tunnel. Il restait un sac de harengs de l'autre côté mais ils se hâtèrent de gagner la surface.

— Si ça continue, mon igloo va s'enfoncer, murmura Frimosk haletant. Faudrait trouver un endroit plus épais pour refaire un autre tunnel.

Gola rentra chez lui épuisé, dormit quelques heures mais l'agitation extérieure le réveilla. Il regarda par son hublot après en avoir gratté le givre et découvrit un spectacle ahurissant. Leur coupole penchait. Elle se composait de tranches de matière translucide soudées entre elles, ce qui formait des lignes se rejoignant au sommet. Or ce sommet n'était plus à la place habituelle, c'est-à-dire en haut et à droite de son hublot. Il avait glissé, toujours sur la droite, et se trouvait vers le milieu du hublot.

Il sortit et mesura le désastre. La coupole s'enfonçait vers le sud-est. De plusieurs mètres

certainement.

— Tout un quartier a été évacué, lui dit-on. Là-bas.

Il passa voir Frimosk dans son igloo mais ne le trouva pas. Il ouvrit la trappe et frissonna. Il n'y avait plus de tunnel, juste un tas de blocs de glace. La température de l'eau de mer finissait par remonter et provoquer des éboulis de banquise.

Le quartier, c'étaient des dizaines de très vieux wagons qui disparaissaient à moitié dans la glace moins ferme. Certains même jusqu'aux toits. C'était très impressionnant.

— Un coup des Rénovateurs du Soleil, dit quelqu'un.

Gola n'y croyait pas. Le Soleil, enfin cette chose éblouissante qui avait apparu dans le ciel, restait caché. Cette fois la chaleur venait directement de la mer. Il se demanda si les quartiers nord étaient également touchés par le phénomène.

CHAPITRE II

— Une commission, une commission d'enquête. Ils veulent créer une commission d'enquête, Glinda ! Ce professeur Ikar que j'ai fait revenir de cet hôpital de la Mikado ne m'est même pas reconnaissant de tous les soins qu'il a reçus... Et Lien Rag, Lien Rag qui dit que la vérité doit être mise à jour sur les événements de Radar Station. Nous sommes encore en guerre. Ils l'oublient tous et j'ai les pleins pouvoirs.

La femme blonde le regardait s'agiter en silence et il finit par aller s'asseoir à sa table de travail.

— Ils doutent de ma parole. Ils doutent de mes motivations. J'ai fait détruire Radar Station et nous avons eu la victoire. Il fallait la faire disparaître de la banquise, détourner les baleines.

Il ferma les yeux. Glinda s'approcha et lui prit

la tête, l'appuya contre ses seins généreux. Il poussa un grognement de satisfaction et se laissa aller. Il aurait dû prévoir que ses amis voudraient un jour savoir ce qui s'était réellement passé, s'il y avait eu liquidation préméditée de plusieurs dizaines de personnes.

— Lien Rag, Yeuse, Leouan, Jdrien... Jdrien qui commence à me regarder bizarrement...

Elle ne disait rien, jamais. Elle le berçait comme une mère et il finissait par la chevaucher frénétiquement, désespérant épuiser un jour son désir de jouir d'elle.

— Et puis ? Ils trouveront que j'ai ordonné la destruction de cette station au lance-flammes. Que feront-ils ? Ils me jugeront ? Moi le P.D.G. de la plus étendue des Compagnies ferroviaires ? Ils oseraient me juger ?

Il écarta son visage de cette poitrine accueillante, descendit de son siège et alla regarder au-dehors. Il se trouvait enfin dans Titanpolis et la population lui avait fait un accueil délirant. La région avait vécu sur elle-même durant des mois et continué à produire du soufre, du silicium, des produits manufacturés. Depuis la fin de la guerre avec les Panaméricains, les exportations reprenaient sur le nouveau réseau et

les trains se succédaient, venant de tous les points de la terre. Le réseau de l'Est avait été reconstruit jusqu'aux portes de Kaménépolis. La dernière station sur le réseau était à cinquante kilomètres de la capitale. Le héros de Junction Station, Carson, dirigeait personnellement la surveillance de cette dernière avec un millier d'hommes et du matériel de combat.

Il y avait tant de choses à faire, à reconstruire surtout. La chasse à la baleine s'organisait sur d'autres territoires, très loin de Kaménépolis qui en crèverait peu à peu. Le Kid s'en désintéressait apparemment, mais il rêvait toujours d'écarter cette ville rebelle, d'atteler ses quartiers à de puissantes machines et de la disperser vers les quatre points cardinaux. Mais pour l'instant il organisait différemment sa vengeance.

Glinda, voyant qu'il se calmait, quitta le compartiment-bureau et alla s'occuper discrètement aux tâches ménagères qui étaient son lot. Elle ne se plaignait jamais et paraissait heureuse.

Il reçut l'ingénieur Olgarev qui dirigeait toute l'industrie de Titanpolis. Il avait créé une multitude d'entreprises qui exploitaient les ressources du volcan. Son verre de silicium

commençait de faire fureur pour ses qualités isothermes.

— Le waterduc commence à débiter, dit le scientifique. Selon vos instructions. Les petites stations riveraines reprennent vie et toute cette zone se peuplera rapidement dans la mesure où Kaménépolis reste hors circuit.

— Elle y restera, fit le Kid avec vigueur.

— Le nouveau réseau est tout aussi rentable. Lien Rag pense que le viaduc pourra être poursuivi rapidement, mais la situation avec la Panaméricaine le permet-elle ? Il n'y a ni armistice ni traité de paix.

— Lady Diana aura besoin de notre huile de baleine.

— Nos stocks sont énormes. Des mois de production.

— Il faut interdire la chasse de certaines espèces...

C'était Lien Rag qui avait plaidé la cause de certaines races de baleines, la blanche, et le Kid se demandait bien pourquoi, soupçonnait un secret passionnant. Il avait essayé d'interroger Jdrien mais l'enfant n'avait pas accepté de lui répondre.

— Mais enfin comment avez-vous réussi à vous tirer de cette station perdue en pleine banquise

nord ?

— Par le réseau, avait répondu l'enfant.

— Il vous conduisait chez Lady Diana.

La curiosité du Kid était piquée au vif et il finirait bien par savoir. Lien Rag avait-il utilisé un voilier des glaces en dehors des rails ? Un de ces véhicules interdits par les Accords de NY Station ? Dans ce cas comment avait-il l'audace d'exiger lui aussi une commission d'enquête, alors qu'il avait bafoué la loi universelle ? Il finirait par en avoir le cœur net.

— À propos du waterduc... En le remettant en fonction vous alimentez forcément Kaménépolis ?

Le Kid se leva brusquement.

— Ce sera tout pour aujourd'hui, ingénieur Olgarev.

— Nous pourrions créer en aval des microcentrales...

— Je vais étudier la question, dit le Kid toujours aussi sec.

Olgarev quitta le train spécial, songeur. Depuis quelques jours, l'eau chaude pompée aux alentours du volcan était à nouveau pulsée vers Kaménépolis à des milliers de kilomètres de distance. Des sous-stations de relance thermique

équipées en pompes à chaleur rétablissaient le niveau de chaleur d'origine et grâce à ces perfectionnements techniques, la perte de degrés était fortement réduite. Mais cela coûtait cher en énergie, salaires, techniques. Pour alimenter une ville rebelle dont on n'avait aucune nouvelle ? Si le Kid chauffait les C.C.P. ils ne capituleraient jamais.

Plus tard ce fut le professeur Lerys qui rendit visite au Kid. Il séjournait dans Titanpolis pour y créer une nouvelle université puisque celle de Kaménépolis était en partie dispersée. In extremis, il avait pu s'enfuir de la capitale pour Titanpolis avec un wagon d'archives et de dossiers. Il avait fondé de nouvelles chaires, des instituts, des laboratoires. Il étudiait les nouvelles migrations des baleines, mais avait accepté de faire partie de cette commission d'enquête sur les événements de Radar Station.

Le Kid le reçut sans enthousiasme.

— Je sais que vous m'en voulez, dit Lerys dès qu'il fut dans le bureau, mais cette enquête calmera certains esprits. Ici c'est un centre intellectuel qui ne supporte pas les histoires qui courent sur cette station martyre.

— Nous sommes encore en guerre, fit le Kid.

Les lois sont plus strictes, plus sévères. Nous aurons besoin d'un moral d'acier pour anéantir les C.C.P. implantés à l'ouest. Avez-vous bien pesé votre décision ?

— Nous restons discrets. Peu de gens sont au courant et nos conclusions ne seront déposées qu'une fois la Concession entièrement libérée... On m'apprend que les C.C.P. ont brûlé tous les livres de la bibliothèque universitaire. Ceux que je n'avais pu faire évacuer lorsque la Guilde a pris le pouvoir. C'est un crime contre l'esprit. Ils ont utilisé des ouvrages uniques, retrouvés sous la glace, pour entretenir les chaudières de la centrale électrique. En trois jours tout était consumé... Trois jours, des milliers de livres.

— J'en suis désolé, dit le Kid.

— Nous avons des microfilms mais jamais nous ne remplacerons un tel trésor.

Le Kid lui fit servir le thé par Glinda et lui demanda comment il avait appris la nouvelle.

— Une radio clandestine émet du nord de la ville... Elle signale des événements curieux. La partie sud-est de la ville s'enfoncerait dans la banquise. Les gens accusent les C.C.P. de vouloir faire disparaître tout un quartier de la ville. Celui des indigents.

— Y a-t-il eu d'autres émissions sur le même sujet ?

— Pas à ma connaissance.

Il expliqua ensuite quel emplacement serait souhaitable pour la nouvelle université. Elle posséderait son propre dôme translucide fabriqué à partir d'une culture de bactéries.

— Nos trains seront en verre de silicium pour la plus grande partie. Ce sera la plus belle réalisation de ce genre dans le monde entier.

— Et dans l'esprit de ce que je veux accomplir ici. Une cité cristalline, pure comme la glace, un joyau qui fascinera les hommes de toutes les Compagnies, dit le Kid.

Le professeur Lerys était sous le charme de ce gnome d'un mètre dix, laid, qui était un visionnaire sans égal, possédait une foi à soulever des montagnes de glace. Et pourtant capable de faire disparaître de la banquise une centaine d'hommes insurgés contre lui.

— Nous aurons les moyens, affirmait le Kid. Les productions de Titanpolis nous apportent de l'argent. Déjà le cours de la calorie est en hausse. Aux pires jours de la rébellion on devait donner douze cents calories pour un dollar et désormais on peut en avoir un pour huit cents. C'est un

revirement spectaculaire. Nos actions, qui n'étaient plus cotées, le sont à nouveau. Nous allons gagner cette fois. Ce sera la plus belle Concession, la plus grande, la plus démocratique.

Lerys se leva, ému.

— Nous serons derrière vous... Une fois ce malentendu effacé nous n'aurons plus aucune raison de vous tenir en défiance. Mais nous devons effectuer cette enquête sur le terrain. Et je suis venu solliciter un sauf-conduit pour la région de Radar Station.

— C'est une zone militaire. Pour l'instant l'accès en est très difficile, très dangereux. Je dois en référer à mon chef d'état-major Stamw.

— Le professeur Ikar et Lien Rag m'accompagneront, dit encore Lerys.

— Je vais m'entretenir prochainement avec Stamw. Je vous tiendrai au courant.

Lerys parut décontenancé mais il ne crut pas utile d'insister davantage et quitta le bureau peu après.

CHAPITRE III

Leoan se souvenait de ces jours dramatiques qu'elle avait vécus dans Titanpolis, lorsque le Soleil avait réapparu durant huit jours et qu'elle crevait de chaleur malgré les efforts de Lien. Elle n'aimait pas cette ville trop parfaite, trop propre avec ses coupoles récentes qui n'abritaient que très peu d'habitants. Des mobil-homes par centaines attendaient les futurs locataires, mais depuis le début les gens refusaient de s'installer aussi loin en pleine banquise. Fascinés par la réputation de Kaménépolis, ils n'allaient pas plus loin dès qu'ils passaient la frontière. Mais Kaménépolis semblait dans la mort lente d'un camp de concentration, avec les C.C.P.

Ce soir-là, ils étaient tous réunis. Le Kid et

Glinda invités à dîner venaient d'arriver en draisine. Lien Rag avait reçu un ensemble luxueux de maisons mobiles, avec baies en silice et toit panoramique en terrasse depuis lequel on pouvait contempler la lueur rouge de Titan, le volcan producteur de richesses.

— Je pense que d'ici quelques mois le viaduc progressera à grands pas vers l'est, disait Lien Rag. Ce sera le concurrent direct du grand œuvre de Lady Diana, son tunnel interpolaire.

— Vous croyez que la paix sera signée ? demanda Yeuse.

— Elle a besoin d'huile, dit le Kid. Et nous commençons d'en réexporter en quantité. L'encerclement de Kaménépolis et du réseau Ouest ne nécessite pas une grande dépense d'énergie. Les Chasseurs de phoques ont en grande partie repris leur activité professionnelle et dans ce secteur la chasse aux grands cétacés est très active. À propos, Lien, j'ai élaboré un projet interdisant la pêche de la baleine blanche mais je voudrais connaître les raisons profondes de votre engouement pour ces grands mammifères.

Le silence devint général et embarrassant. Il les regarda tous avec soupçon, comme s'ils complotaient contre lui. Yeuse était très pâle, très

nerveuse. D'un seul coup, elle se souvenait de ce voyage fantastique dans le corps d'une immense baleine en compagnie des Hommes-Jonas qui passaient leur vie ainsi, mangeant ce que la baleine leur fournissait, profitant de sa chaleur, de son oxygène.

— Voyons, dit le Kid, que se passe-t-il ici ?

Lien se tourna vers Jdrien.

— Dis-lui tout. Par la pensée. Sans omettre un détail. Il doit savoir.

Le Kid reçut alors ces images incroyables et resta figé, immobile. Il découvrit les cellules organiques dans lesquelles habitaient les Hommes-Jonas depuis des générations, comment ils survivaient en symbiose avec l'animal. Ce n'était ni un dressage ni un parasitage. Simplement un pacte d'amour entre l'animal et l'homme.

Jdrien n'oublia aucun détail depuis les premiers doutes, la découverte de la nécropole sous la banquise, le baleinarium, puis le contact avec la famille Rune, l'embarquement dans la baleine Ehvoule âgée de cent quatre-vingt-trois ans. Le voyage sous la banquise, les étapes pour refaire le plein d'air dans les passages difficiles avant le débarquement dans une petite

Compagnie. Jdrien lui parla de son goéland, de la station fantôme, de leur séparation.

Lorsque ce fut terminé le Kid se rendit compte qu'il avait fermé les yeux pour mieux détailler ces images bouleversantes. Sa première pensée fut pour ces humains qui en ce moment même naviguaient dans le ventre des cétacés en dessous de la banquise.

Il ne dit rien avant la fin du repas.

— Nul ne doit savoir cette histoire, fit-il lentement. Vous avez commis un sacrilège contre la loi universelle. On ne vous le pardonnerait pas.

— Je ne me le suis jamais pardonné, dit Yeuse. J'ai comme la certitude d'avoir commis un crime contre l'humanité tout entière. D'avoir enfreint les lois naturelles, un tabou. Parfois je me réveille en sursaut.

— J'ai l'esprit plus serein, dit Lien. Un jour nous devons renoncer au rail et ce ne sera plus un sacrilège ni un crime.

Leouan approuva de la tête. Glinda les regardait avec stupeur. Comme si d'un seul coup, elle se retrouvait en compagnie d'êtres venus d'ailleurs.

— Vous êtes aussi coupable que les Rénovateurs du Soleil, insista le Kid.

Lien Rag fronça les sourcils :

— Vous exagérez, non ? N'est-ce pas merveilleux d'avoir ainsi voyagé, vécu dans le ventre accueillant d'un merveilleux animal ? Si vous l'aviez entendu discuter avec les Rune, rire, expliquer ses problèmes de navigation... Pourquoi vous montrez-vous aussi sévère ?

— Je ne comprends pas que, ayant commis une action illégale, vous osiez accepter cette commission d'enquête, dit le Kid d'une voix tremblante d'indignation.

— Mais ce n'est pas la même chose...

Il y eut un silence aussi étrange que le premier.

— Nous n'avons commis aucun crime contre l'humanité. Nous avons enfreint un code. Un tabou. Comme si nous avions commis un inceste. On ne pourrait pas nous accuser d'avoir versé le sang ou spolié quelqu'un. Pas plus que Wark, à bord de son voilier-ski n'a commis de véritable crime. Mais la superstition, l'intolérance ont fait qu'il a été jugé comme un criminel effroyable. Vous l'avez même enfermé dans un train psychiatrique pour vous en débarrasser. Vous-même avez été frappé de stupeur. Vous l'êtes encore. Je ne vous savais pas aussi respectueux des Accords de NY lorsque vous avez incendié la

banquise, fait sauter les rails...

— C'est la guerre, gronda le Kid, elle justifie tout.

— Même les massacres d'innocents, lâcha Lien Rag énervé.

Il le regrettait déjà mais c'était fait.

Le Kid sauta en bas de son siège :

— Je ne peux rester une minute de plus dans cette maison. On m'y insulte.

— Veuillez m'excuser, dit Lien Rag. Mes paroles ont dépassé ma pensée. Sincèrement je ne vous reproche rien. Nous vous avons fait confiance en vous racontant notre odyssée sous-marine. Ne me dites pas que nous avons eu tort. Allez-vous nous exposer, exposer Jdrien à la vindicte populaire ?

Le Kid se retourna et, surpris, vit que sa compagne Glinda était restée assise. Bien qu'ayant elle aussi reçu les images télépathiques de Jdrien elle ne paraissait pas autrement hostile.

— Je ne dirai rien. Jamais. Même si vous devez me juger responsable de je ne sais quel massacre. Mais désormais je sais qu'un être difforme, handicapé, est plus sévèrement jugé qu'un homme normal. La loi est pour tous. Celle de NY Station est respectée depuis des siècles parce que vitale pour notre monde. Le rail nous a sauvés et nous

sauvera encore alors que vos baleines resteront le mode de transport d'une race privilégiée, hautaine, méprisant le reste de l'humanité. Des aristocrates en somme. Moi, je sais où est ma place. Je dois vivre avec le reste de l'humanité, mourir avec elle, essayer de combattre le froid et la faim dans les limites d'une loi nécessaire et juste. Sans le rail, nous ne pouvons exploiter les ressources de ce volcan.

— Vous n'avez pas tort, répondit Lien Rag, mais c'est déjà une sorte de porte ouverte. La preuve qu'on peut créer d'autres moyens de transports, trouver d'autres méthodes pour lutter contre le froid et la faim. Des méthodes nouvelles, qui nous ouvrent des possibilités inouïes. Pour la première fois des hommes vivent en harmonie avec des animaux. Ne voyez-vous pas ce que cela signifie ? Ce rapprochement ne peut résulter que d'un contrôle absolu de nos sentiments les plus barbares. Ces Hommes-Jonas ont atteint un très haut degré de civilisation. Ils vivent nus et libres avec juste quelques instruments sophistiqués.

Le Kid secoua la tête.

— Je ne suis pas un poète, je m'occupe de choses très ordinaires. J'ai un rôle à jouer dans cette Concession et j'entends le mener à bien.

Glinda finit par se lever en s'excusant d'un sourire aimable.

— Vous partez sans me dire au revoir ? dit Leouan. Demain je ne serai plus là. Je voulais vous annoncer mon départ. Il faut que je remplisse ma mission moi aussi.

— Vous retournez en Zone Occidentale, votre Compagnie ?

— Non. Je suis ambassadrice extraordinaire et je veux voir de près ce que font les C.C.P. à Kaménépolis.

Le Kid la fixait comme si elle racontait n'importe quoi.

CHAPITRE IV

Frimosk pensait que vers le nord la banquise résisterait mieux, mais comme chacun se précipitait vers cette partie de la ville les C.C.P. avaient fermé les sas d'accès. Les deux hommes se retrouvaient seuls dans leur quartier avec leurs ballots de poissons. L'igloo avait basculé dans une sorte de crevasse et le wagon de Gola penchait fortement sur le côté, le rail ayant disparu dans la banquise.

— On peut essayer par les confins, disait Frimosk. Les tunnels translucides. On creusera en dessous s'il le faut. Les C.C.P. ne peuvent pas être partout.

Ils se dirigèrent vers les confins, là où la coupole reposait sur la banquise. Mais comme elle avait fortement basculé, les tunnels translucides

avaient suivi le mouvement et la plupart étaient froissés comme du papier, impraticables.

— On va trouver une planque pour la nuit, dit Frimosk. La banquise ne s'ouvrira pas d'un coup. Faut le temps. Ce qu'on risque, c'est de flotter sur un morceau.

Ils pénétrèrent dans un wagon qui paraissait en équilibre, trouvèrent un poêle et de l'huile.

— Ça va tout bouleverser. Les C.C.P. sont capables de foutre le camp, disait Frimosk en mordant dans un poisson à moitié décongelé qu'il plaçait sur le feu après chaque bouchée. On avait quand même trouvé un bon boulot, tous les deux. Tu vas essayer de retrouver le Kid ?

— Je ne sais pas encore. Je voudrais comprendre ce qui se passe à l'heure actuelle.

— L'eau se réchauffe. Ça c'est sûr. Mais pourquoi ?

Ils dormirent à tour de rôle, mais avant le jour durent abandonner le wagon en catastrophe, oubliant un ballot de poissons. La voiture se soulevait d'un seul coup de l'arrière. Elle s'enfonçait de l'avant, ses roues ayant disparu. Lorsqu'ils furent à quelque distance, ils la virent se dresser à la verticale puis commencer de glisser lentement. Une demi-heure plus tard il n'en restait

que le tiers au-dessus de la banquise.

— Doit pas y avoir cinquante centimètres sous nos pieds, dit Frimosk.

— Sûr ?

— Oh oui. On peut creuser et se mettre à pêcher si tu veux.

Il trouva une sorte d'ancien essieu, commença de frapper régulièrement la glace. Son trou avait quarante centimètres lorsque le fer s'enfonça tandis que l'eau jaillissait d'un coup. Une eau tiède.

— Tu vois ?

— Filons, dit Gola. Vers le nord.

— Tout le monde est au nord. On passera pas. Essayons l'ouest vers le centre. Les C.C.P. auront peut-être dégagé une bonne partie de la ville.

Ils finirent par retourner vers le sud, vers la zone la plus dangereuse. La plupart des wagons de rebut qui avaient abrité des milliers de personnes s'enfonçaient dans une glace molle. Gola la sentait qui adhérait à ses bottes et parfois il devait s'arrêter pour les nettoyer. Frimosk se retournait pour l'attendre. Lui portait ses souliers en plastique qui rendaient sa marche aisée.

— Il doit y avoir des disparus, dit-il.

Les trous apparaissaient pour la première fois.

— La banquise a dû lentement s'affaïsser. Au-delà des coupoles ils ont dû constater des fissures, ces salauds. Comment ont-ils laissé faire sans prévenir la population ? Ce sont des ordures.

Le niveau de l'océan n'ayant pas monté, il fallait que la banquise se soit lentement affaissée parce qu'elle se réduisait d'épaisseur. Il avait dû y avoir de brusques fissures, des crevasses profondes. Ils pataugeaient dans un centimètre d'eau désormais mais pensaient atteindre un intersas, ces ouvertures pratiquées à l'intersection des coupoles hémisphériques. De loin, ils l'aperçurent. Pas un Milicien. Le néant.

— Regarde.

Un trou énorme, une mare. Des corps flottaient. Une douzaine. Leur mobil-home avait dû s'engloutir d'un seul coup dans la nuit.

— On arrive pas loin du centre, des quartiers chics, non ?

Gola connaissait très bien sa ville. Chef de la police, il n'avait cessé de rouler dans tous ses recoins, parfois incognito dans une draisine anonyme, parfois avec ses patrouilles.

— C'est quoi, ça ?

— L'opéra.

— Il en a pris un coup.

Gola s'arrêta une seconde pour regarder cet ensemble mobile haut de cinq étages, décoré comme un monument de l'ancien temps. Style grec ? Romain ? Il ne savait pas bien mais il y avait eu là de belles soirées. Kaménépolis avait été une ville de fêtes, de débauches, d'argent facilement gagné. L'huile de baleine fournissait la prospérité apparente. Il regrettait ce temps disparu.

— On dirait que le centre est désert.

L'opéra penchait fortement mais les autres immeubles aussi. Les rails ne supportaient plus leur poids avec cette glace amollie. Ils ne voyaient pas l'ombre d'un Milicien.

— On pourrait s'en tirer peut-être par le sud, disait Frimosk. Tu crois qu'il y a quelque chose à glaner ?

Le vieux pilleur réapparaissait et Gola fit mine de n'avoir rien compris. Il marchait désormais en tête sans se préoccuper de son compagnon. Mais il dut faire de grands détours pour éviter les zones dangereuses. L'eau sourdait de partout en même temps qu'un air tiède. Mais en surface la température était telle que le gel était immédiat. Les wagons étaient parfois freinés dans leur écroulement par ce froid intense mais restaient

quand même dans une position dangereuse.

Il faillit recevoir un immeuble de cinq étages sur la tête, se mit à courir. Il se retourna, vit Frimosk qui s'éloignait dans l'autre direction. L'immeuble fit un bruit sourd, se disloqua. Ses bogies étaient encore sur les rails de soutien. Il y avait des richesses là-dedans, des meubles anciens, des tapis, peut-être de l'or pour son ami.

Gola marchait vers le sud. Il se retournait très peu, sachant que l'autre s'attarderait dans l'espoir de faire main basse sur des fortunes.

Ce qu'il préleva dans une boutique renversée, ce fut de la nourriture. De la viande séchée et du pain. Il se rendit compte que la coupole hémisphérique s'enfonçait de plus en plus dans le sud. Son centre était presque à quarante-cinq degrés. Là-bas au nord elle devait laisser entrer l'air glacé puisqu'elle ne collait plus à la banquise, laissant certainement une ouverture haute de quinze mètres.

Une surface luisante, de la glace récemment reconstituée lui barra le chemin. Quelques centimètres d'épaisseur et dessous l'abîme océanique. Il partit vers la droite, aperçut la spirale du gouvernement. En fait, un enchevêtrement de viaducs en dentelles d'acier.

Là-haut le Kid avait régné, surveillant la ville qu'il détestait. Cette réflexion l'arrêta net. C'était vrai que le Kid détestait Kaménépolis. Il le disait toujours. Elle s'était constituée contre son plan primitif. Il n'aimait ni ses habitants avides de bien-être, ni ses manifestations culturelles. Il n'avait accepté que l'université, les instituts de recherches. Il s'intéressait surtout aux Roux. Gola ne comprenait pas bien. Lui, les Roux !... Au début il était chargé de les protéger contre les bandes racistes. Mais par la suite il était devenu le grand patron de la police.

Il se retourna vers la spirale des viaducs, pensa qu'elle n'en avait pas pour longtemps. Devant lui se trouvaient les centrales électriques, les unités de chauffage de la ville et celles de réfrigération. Il y avait tout un système de canalisations réfrigérantes, mais depuis la guerre civile elles ne diffusaient plus le froid qui permettait à cette ville énorme de se maintenir sur la banquise. Le Kid n'aimait pas sa ville, mais il avait dépensé beaucoup d'argent pour elle. Et cette ville lui avait apporté les pires ennuis. Désormais il devait la haïr profondément. D'ailleurs il l'abandonnait à son triste sort, n'avait même pas essayé de la reprendre aux Miliciens des C.C.P. Comme s'il l'avait définitivement sacrifiée.

Cette pensée hanta l'esprit de Gola alors qu'il se rapprochait des installations techniques. Il pouvait apercevoir le terminal du waterduc à quelques centaines de mètres.

CHAPITRE V

Le petit train diplomatique de Leouan roulait en direction du sud sur le 160° Méridien. Le Kid avait signé son sauf-conduit non sans réticence. Elle avait dû se présenter plusieurs fois chez lui pour l'obtenir. Visiblement il n'avait aucune envie qu'elle se rende à Kaménépolis. Peut-être pensait-il qu'elle ferait un détour par l'ancien district de Radar Station mais elle n'y songeait nullement. Cette sombre affaire de massacre de population civile innocente ne la concernait pas directement. Au départ, sa mission consistait à nouer des relations avec la Compagnie de la Banquise. L'entrée en scène des C.C.P. l'obligeait à prendre contact avec ces jeunes révolutionnaires pour envoyer un rapport à ses supérieurs. Les C.C.P. poussaient très loin leur idéologie collectiviste, leur volonté de promotion

de la jeunesse. Ils rejetaient les adultes de plus de trente ans, les accusant de pourrir les jeunes enfants, de les diriger autoritairement dans les mêmes ornières qu'ils avaient eux-mêmes suivies. Leur seule référence était Amertume Station, cette ville cloaque où venaient s'entasser toutes les épaves humaines rejetées par les autres Compagnies. Tous ces apatrides attendaient de la Compagnie de la Banquise le miracle. Peu, un sur cinq cents environ, étaient admis à pénétrer dans ce paradis du temps où le Kid était le P.D.G. incontesté et Kaménépolis la ville opulente où tous les espoirs de richesse étaient permis, encouragés. Mais les autres impitoyablement refoulés n'avaient plus qu'à crever misérablement dans ce bidonville gigantesque. Les enfants devenaient les premiers martyrs de cette situation. Les Cellules de Coordination Populaires avaient donc trouvé aisément des milliers de fanatiques entre sept et trente ans.

Leouan avait commencé la rédaction d'un rapport sur cette expérience. Elle voulait la compléter par une analyse précise de la situation dans Kaménépolis.

Dès qu'elle pénétra dans la zone des combats, les difficultés commencèrent. Pourtant le front était silencieux. Pas même un coup de fusil. Les

partisans du Kid avaient progressé au point de se trouver aux portes de la ville. Sur la gauche, à l'est, on apercevait l'ancienne forteresse ferroviaire des Harponneurs.

Un galonné des Chasseurs de phoques lui affirma qu'elle ne pouvait aller plus loin. Le danger était trop grand et le Kid serait furieux s'il lui arrivait quelque chose.

— Nous avons des ordres.

— Qui les a donnés, le Kid, votre chef d'État-Major ? Il se nomme bien Stamw ?

— C'est lui qui commande dans cette région, répondit l'autre.

Elle finit par obtenir un rendez-vous. En attendant elle put visiter les dispositifs militaires, se rendit compte que l'armée du Kid était une réalité surprenante. Sa flotte se composait d'unités prises aux Panaméricains. Le plus gros bâtiment, un destroyer, aurait pu aisément disperser les Miliciens C.C.P. par sa seule présence.

On lui apprit que Kaménépolis était menacée de destruction totale sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi. On pensait que les Miliciens à bout de résistance et furieux avaient dynamité la banquise. Sur des écrans perfectionnés elle put voir que les coupoles de la ville basculaient toutes dans le

même sens. Ces demi-sphères s'enfonçaient au sud, se soulevaient au nord. L'air glacé s'y engouffrait avec ses moins soixante ce jour-là.

— Les Miliciens barrent les voies qui permettraient à la population de s'enfuir vers nous. Ils craignent que la ville ne se vide d'un seul coup. Ils ont besoin d'esclaves pour maintenir l'économie en état de marche. Pas un seul train n'a pu passer et on a entendu des rafales pendant toute la journée d'hier. Depuis, c'est plus calme, mais nous ignorons toujours ce qui se passe dans la station.

— Le Kid est prévenu ?

Personne ne répondait et Leouan commençait à se poser des questions. Il semblait que le petit P.D.G. de la Compagnie se désintéressât complètement de son ancienne capitale au bénéfice de Titanpolis. Il se contentait de l'encercler sans permettre à ses troupes d'y pénétrer. La conquête eût été facile.

— Non, lui dit-on. Les Miliciens placeront les habitants entre eux et nos forces et nous ne pourrons tirer.

Stamw finit par la recevoir entre deux réunions d'état-major. C'était un bel homme, un géant qui dirigeait autrefois le syndicat des Chasseurs de

phoques. Sa fidélité au Kid, il l'avait arrachée aux mains des Harponneurs de la Guilde, en avait fait un très grand chef de guerre. Il avait quelque chose d'un conquérant barbare avec ses fourrures précieuses, son goût pour les choses raffinées qui contrebalançaient la brutalité de ses paroles et de ses actes.

Il se montra très aimable, parut impressionné par la beauté de la jeune femme. Il avait failli oublier qu'elle était métissée de Roux et lorsqu'il s'en souvint parut moins conciliant.

— Non, je ne puis vous laisser aller plus loin. Je viens d'avertir le Kid qui ne pouvait réaliser le danger que vous couriez. Il n'y a plus que quelques lignes accessibles et nous devons les réserver à cette malheureuse population d'en face qui tente d'échapper à un sort affreux.

— Les C.C.P. ne les laisseront jamais sortir.

— On ne sait jamais.

C'était une fin de non-recevoir et elle décida de ne plus insister. Il lui déplaisait de s'humilier depuis des jours, elle en voulait terriblement au Kid. Elle allait essayer de rejoindre Kaménépolis par l'ouest.

On parut heureux de la voir renoncer. Elle déclara qu'elle préférait même quitter le pays par

le nouveau réseau du 5° parallèle, le seul qui désenclavait la Concession. Elle découvrit que la frontière avec la Mikado était sévèrement surveillée de part et d'autre. Côté Compagnie de la Banquise, il y avait d'anciens bâtiments panaméricains et chez le Mikado des corvettes de la China-Voksal aux équipages asiatiques, peut-être même sibériens. Y avait-il une tension dramatique entre les deux Compagnies ?

On ne lui fit aucune difficulté pour continuer sa route, mais lorsqu'elle voulut rejoindre Amertume Station par l'ancien réseau, ce fut une autre affaire. On lui affirma que toutes les autorisations étaient suspendues. Une nouvelle fois elle dut solliciter le Mikado qui au bout de trois jours ordonna qu'on la laisse passer.

Elle eut la chance d'être immédiatement reconnue en approchant d'Amertume Station. Et peu après elle vit venir le garçon joufflu, Aba. Il arborait un nouvel uniforme et paraissait plein d'une autorité cassante.

— Je vous croyais à Kaménépolis, dit la jeune femme.

— Je suis revenu ici reprendre en main la situation. Je ne pensais pas vous revoir, dit-il. Votre amie et son fils ne sont pas avec vous ?

— Non. Je voudrais aller à Kaménépolis. Depuis toujours c'est le but de ma mission. Je veux la mener à bien.

Aba accepta du thé, plusieurs tasses. Avoua qu'il n'en avait pas bu depuis des mois. À Kaménépolis il n'y avait presque plus de nourriture. Les habitants cachaient leurs réserves. Le commerce avait complètement disparu avant l'arrivée des C.C.P.

— Il n'y a que du troc. Même les dollars panaméricains sont méprisés.

— C'est excellent pour vous, non ?

Il ne paraissait pas enthousiaste. Ces révolutionnaires avaient cru découvrir un Eldorado, une ville gorgée de richesses, de nourriture, de plaisirs interdits mais les Harponneurs puis les Panaméricains, sans oublier les bandes de Beltups, avaient tout raflé, pillé, saccagé. En fait, Lady Diana les avait dupés, leur avait offert une ville ruinée, un os desséché à ronger.

— Si encore les Banquisiens attaquaient. Mais ils se contentent de faire un blocus total de la ville. Nous n'avons rien trouvé. Même pas de l'huile de baleine. Les stocks ont été vidés et le reste soigneusement caché par les habitants.

Mais il n'alla pas plus loin dans ses confidences, lui promit d'intervenir pour lui obtenir un laissez-passer. Il ne revint que quarante-huit heures plus tard.

— Vous êtes autorisée à vous rendre là-bas. Vous pourrez juger sur place de la situation. Un mal mystérieux ronge la station. Les coupoles basculent toutes et nous n'y sommes pour rien. Vous pourrez en témoigner.

Pour la première fois, les fanatiques du C.C.P. songeaient à leur responsabilité historique, chose qu'ils avaient non seulement dédaignée mais surtout méconnue depuis leur prise de pouvoir.

— On m'a chargé de vous accompagner.

Il rougit.

— Mais je n'ai pas de train privé... Pouvez-vous me recevoir dans le vôtre ?

— Vous aurez un compartiment personnel. Pas très grand mais convenable.

Ils quittèrent Amertume Station le lendemain. Sur le réseau Ouest, des centaines de convois se vitrifiaient de glace faute de carburant ou d'électricité. Certains devaient contenir des produits consommables, mais personne ne semblait s'en soucier. Le personnel avait fini par fuir ces solitudes effroyables. Le petit convoi

diplomatique devait constamment manœuvrer entre les rames successives et chercher sa ligne à travers les nœuds d'aiguillages. Les C.C.P. n'avaient pas jugé utile de baliser l'itinéraire le plus rapide.

Ce fut un voyage long : quarante-huit heures éprouvantes. Aba ne paraissait pas s'impatienter. Il mangeait et buvait avec un véritable ravissement. Leouan avait l'impression que son fanatisme en avait pris un coup. Mais, à l'approche de Kaménépolis, il se ressaisit et brossa son uniforme.

— Il ne sera pas possible d'atteindre la gare intérieure. Mieux vaudra stationner en dehors, sur le terminal des trains de marchandises.

— Il y aura des draisines ?

— Je crains que non. Nous devons aller à pied.

Là-bas, à l'horizon, les coupoles de la cité ressemblaient à des coquillages en train de bâiller vers le nord.

CHAPITRE VI

À nouveau, les Roux se rassemblaient dans les environs de Titanpolis. La nouvelle que leur enfant-dieu se trouvait dans la station s'était propagée sur toute la banquise et les tribus les plus proches venaient dans l'espoir de l'apercevoir. Au début du putsch, des éléments favorables à la Guilde des Harponneurs avaient attaqué les Hommes du Froid qui travaillaient à l'extraction du soufre et de la silice sous l'océan. Du coup les Roux avaient disparu et l'ingénieur Olgarev avait dû installer un système technique pour les remplacer mais des ennuis de toutes sortes s'étaient succédé et il avait été très heureux de voir revenir les tribus. Par contre leur nombre commençait d'inquiéter à nouveau la population du Chaud.

Le Kid en parla à Lien Rag qui appela son fils. Jdrien sortit de la ville pour se montrer à ses fidèles et entra en communication télépathique avec eux. Il leur dit qu'ils devaient retourner à leurs occupations habituelles, que l'heure n'était pas venue pour lui de se consacrer entièrement à sa mission divine, qu'il n'était qu'un enfant ayant besoin de conquérir une grande sagesse.

Mais il dut recommencer souvent pour que les tribus nomades, les plus primitives, consentent à quitter Titanpolis. Il leur avait fait distribuer sa photographie en centaines d'exemplaires.

Ce fut alors que Lien parvint à prendre une résolution après des jours de dramatiques réflexions. Il avait décidé de ne pas participer aux travaux de la commission d'enquête sur les événements de Radar Station. Il ne se sentait pas le droit de se poser en accusateur du Kid. Ce dernier aurait pu le livrer à Lady Diana qui offrait un maximum pour qu'on le récupère mort ou vif. Avant elle le voulait vivant, prêt à collaborer, mais depuis les dernières découvertes de Lien Rag sur la famille Bermann-Veriano et le rôle des Tarpheys, autre famille qui travaillait depuis longtemps pour la Panaméricaine, Lady Diana aurait préféré le savoir mort.

— Je vais retourner en Transeuropéenne, déclara-t-il un soir à Yeuse, alarmée. C'est là-bas que je pourrai fouiller dans le passé de ma propre famille. Je le répète, rien n'est dû au hasard. Les Roux pensent que mon fils est un Dieu. Mais d'où tiennent-ils cette certitude ? Sa mère Jdrou était peut-être prédestinée. Mais pourquoi ne l'aurais-je pas été moi aussi ?

Yeuse soupira :

— Tu finiras dans un train pénitencier une fois là-bas.

— Il faut aussi que je retrouve Harl Mern. Lui a une nouvelle hypothèse sur l'origine des Roux. Et puis le mystère des Bermann, descendants d'un cosmonaute ? On les a liquidés il y a cinquante ans pour une raison de sécurité mondiale. Et ça je veux le prouver. La fortune des Tarphys provient de leur père qui fut le tueur à gages de la Panaméricaine pour liquider ces quinze personnes.

— Tu penses qu'on te guide depuis toujours ? demanda Yeuse effrayée. Tu as commencé par enquêter sur les Roux bien avant la naissance de l'enfant ? Là-bas en Transeuropéenne ? Puis tu es allé chez Lady Diana. Plus tard tu as cherché à savoir l'exacte chronologie des papes depuis 2050.

Et quand tu as été désigné pour te rendre dans le sud avec les C.C.P., était-ce programmé quelque part ? Afin que tu découvres cette famille de pêcheurs morts depuis 2298 ?

Elle frissonna.

— Lien, j'ai peur... Crois-tu qu'il s'agisse ?...

La jeune femme plaqua sa main sur sa propre bouche, comme pour étouffer ce qu'elle pourrait prononcer malgré elle.

— À qui penses-tu ? Un Dieu ? Un être supérieur qui dirigerait notre destin ?

Il souriait gentiment, se moquait un peu mais elle le sentait ébranlé, inquiet. Autrefois il n'avait jamais manifesté ainsi des doutes subtils, paru préoccupé par un sentiment de religiosité. Mais les coïncidences commençaient à devenir inexplicables. Un petit ingénieur glaciologue avait soudain rompu avec la routine un beau jour pour s'intéresser aux Hommes du Froid. Pour le détourner de ses recherches, les Néo-Catholiques, ou bien une autre autorité, lui avaient laissé découvrir une explication stupide qui un temps l'avait satisfait. Les Roux n'étaient que des humains ayant subi des manipulations génétiques qui leur avaient certes apporté une résistance au froid polaire, mais amoindri leurs facultés

intellectuelles. Lien Rag avait fini par découvrir que c'était faux. Que les Roux avaient même des pouvoirs extraordinaires.

— Je n'aime pas que tu sois programmé, dit-elle.

— J'ai mon libre arbitre mais parfois quelque chose de plus fort que ma volonté m'impose une action, un but. On dit que je suis fantaisiste, complexé, velléitaire. Mais, en fait, je ne cesse de composer entre ce que je veux et ce qui m'est présenté comme plus important, plus séducteur. Je finirai bien par tenir un jour le bout du fil qui me conduira jusqu'à la grosse pelote emmêlée de ces derniers trois cents ans d'Histoire. Tout s'emboîtera, tout paraîtra clair, tout se justifiera. Ça, je le crois profondément.

— Aurais-tu besoin de me raconter tout cela pour uniquement te défiler au sujet de la commission d'enquête ?

Il secoua la tête.

— Non. Il est vrai que je ne veux pas être un accusateur dressé contre le Kid mais Ikar, Lerys et les autres n'ont pas besoin de moi pour établir la vérité. Il faut que la guerre soit terminée avant d'entreprendre des recherches. C'est la moindre des choses. Le Kid doit achever sa merveilleuse

reconquête.

— Justement, dit Yeuse, il n'est plus tellement pressé, comme s'il voulait prolonger l'état de guerre qui lui permet de diriger la Compagnie comme un dictateur. Il maintient aussi la censure, les lois exceptionnelles, les restrictions de liberté.

Lien Rag rencontra le Kid le soir même. Le gnome parut surpris par la décision du glaciologue :

— J'ai besoin de vous pour le viaduc interbanquisien.

— Il se construira très bien sans moi avec l'aide de bons techniciens.

— Il faut aussi songer aux passages des troupeaux de baleines. Je veux établir des fonderies de lard du côté de Hot Station. Les gens de là-bas ont mérité que leur région connaisse une plus grande expansion.

— Il faut que je retourne en Transeuropéenne. Vous en connaissez la raison.

Le Kid se jucha sur son fauteuil de travail, prit une lettre :

— Vous savez de qui elle est ? Société Tarpys.

— Que veulent-ils ? fit Lien Rag alerté. Ils ont décidé d'avoir ma peau depuis que je sais que leur

ancêtre était un tueur à gages.

— Ils proposent leurs bons offices entre la Panaméricaine et nous à la suite de la cessation des hostilités. Ils pensent qu'ils ont un rôle à jouer. Mais c'est vrai qu'ils vous envoient des tueurs. Je ne vous l'ai pas dit, mais on a déjà arrêté trois personnes qui venaient de Stanley Station. À la frontière avec la Mikado. Possible que d'autres se soient infiltrées. Si on a réussi à en capturer trois, c'est qu'il peut y en avoir une dizaine sur votre piste. Pour arriver ici, c'est très difficile, puisque la libre circulation des personnes n'est pas rétablie. Je vous conseille de rester dans Titanpolis où vous êtes en sécurité. Je peux renforcer le dispositif de surveillance autour de votre personne.

Lien Rag hocha la tête.

— Ils finiront par m'avoir. Ils savent qu'à partir de la famille Bermann-Veriano je vais chercher plus loin. Qui le ferait si je meurs ? Qui aurait ma curiosité irrésistible ?

— Nous pouvons créer un organisme qui centraliserait toutes ces choses étranges dont vous nous parlez souvent.

— Vous me prenez pour un illuminé, n'est-ce pas ? ricana Lien Rag. Je suis bon glaciologue mais de temps en temps j'ai mes lubies, mon petit

dérèglement mental. Je vois des mystères partout, je me proclame prédestiné. Bientôt vous craindrez que je ne me déguise en prophète halluciné ?

— Non, Lien, ne me jugez pas incrédule, mais je n'ai pas le temps de réfléchir à tout cela. Je dirige cette Compagnie, je termine une guerre, j'essaye de créer un nouveau mode de vie et ce n'est pas toujours facile... Mais je me pose aussi des questions. Ces coïncidences par exemple, la divinité de Jdrien... Il faut que vous retrouviez le professeur Harl Mern.

— L'homme qui l'aurait capturé ne sait même pas à qui il l'a vendu. Panaméricains, Néo-Catholiques... Peut-être un autre groupe tout aussi intéressé... Il avait établi une autre hypothèse sur l'origine des Roux.

— Lorsque le professeur Ikar aura cessé de diriger cette commission d'enquête sur mes soi-disant crimes de guerre, peut-être reprendra-t-il en main cet institut de recherches sur les Roux, lança le Kid avec dépit.

— C'est aussi la raison pour laquelle je désire quitter la Compagnie pour quelque temps, dit Lien Rag. Je préfère m'abstenir dans ce débat.

Le Kid le fixa, perplexe.

— Vous ne voulez pas me juger ou bien vous

pensez que je suis innocent ?

— Je préfère rester en dehors de cette histoire. Je sais, j'ai d'abord accepté mais j'ai réfléchi. J'ai commis aussi des infractions contre l'humanité. Je ne suis pas un saint. Vous m'avez sauvé la vie. Vous avez sauvé celle de Jdrien qui vous aime plus que moi... Si. Son affection n'est pas la même. Je n'en suis pas jaloux. Il trouve en vous des réserves de tendresse et de patience que je ne possède pas. Ne serait-ce que pour lui, je dois m'abstenir.

— Ils vous tueront dès que vous serez hors de cette Compagnie, et même hors de cette station.

— Je sais. Il faut donc que je disparaisse brutalement. Sans qu'on retrouve ma trace.

Le Kid parut intrigué.

— C'est possible, dit Lien Rag.

— Un déguisement ? Ils ne s'y laisseront pas prendre.

— Pas un déguisement.

CHAPITRE VII

Pour approcher des installations thermiques et électriques de Kaménépolis, Gola dut prendre des risques qui plus tard lui parurent insensés. La plupart des immeubles mobiles penchaient sur les quais, ces derniers s'ouvraient en crevasses énormes. L'eau fusait à tout instant de l'océan, se solidifiait sur-le-champ. Parfois il devait saccager tout un champ de stalagmites constituées de mini-geysers interrompus, dans leur jaillissement, par le froid. Un courant d'air énorme balayait ce quartier situé au sud. La coupole avait craqué en plusieurs endroits et le vent s'y engouffrait, tourbillonnant avec celui venu du nord. Mais Gola s'entêta. Il savait que les installations étaient solidement implantées sur la banquise. La seule exception dans ce domaine aux Accords de NY Station. Et pour cause. Gola les

avait souvent visitées du temps de sa splendeur. Il se souvenait que les centrales disposaient d'un réseau autonome de congélation qui maintenait leur assise dans une épaisseur considérable. Plus de douze mètres en tout cas. Là-bas il serait sain et sauf, trouverait peut-être de quoi se chauffer. Il continuait à trimbaler son sac de harengs congelés. Il n'avait pas revu Frimosk, l'imaginait occupé à piller les maisons vides.

Il faillit disparaître dans l'océan, sentit la glace céder. Mais en même temps, juste à côté, le froid figeait l'eau de mer et il finit par reconnaître au premier coup d'œil les endroits sains. Il franchit une sorte de gué sur une centaine de mètres, se retrouva devant les énormes machines, condensateurs, compresseurs qui traitaient jadis l'eau chaude du waterduc avant de la diffuser dans la ville.

— Mais, fit-il à mi-voix, ça fonctionne.

Malgré le vent rageur, un bourdonnement régulier lui encombrait les oreilles et au fur et à mesure qu'il avançait se faisait plus précis. Il pouvait voir les wagons des installations techniques derrière les bureaux aux baies panoramiques. Les premières installées dans la station en verre de silice. Il crut même apercevoir

une ombre là-bas dedans, agita les bras mais en vain. Il reprit son ballot, contourna les pompes à chaleur, les alternateurs et finit par trouver un sas d'ouvert qui lui permit de pénétrer dans les bureaux. Il y régnait un froid mortel mais également un silence total, impressionnant. Il préférait entendre le vent hurler et les machines gronder. Il traversa des dizaines de bureaux abandonnés. Des paperasses, des rubans magnétiques partout. Peut-être un coup des C.C.P. quand ils avaient envahi la ville. Pourtant...

Mais il ne put pénétrer dans les salles de contrôle. Il se hissa tant bien que mal jusqu'à un hublot en verre épais, aperçut des consoles, des tableaux lumineux, des manomètres énormes. Il y avait aussi des lampes allumées, bleues, rouges, vertes et jaunes. Tout cela continuait de fonctionner. Les ordinateurs, mais aussi l'appareillage complexe de distribution de courant et de chaleur. Or la ville n'était plus chauffée depuis des mois que très faiblement, et plus du tout depuis l'arrivée des Miliciens.

Il finit par trouver une sorte de marteau dans un coin et essaya de briser un des hublots. Mais le verre était trop épais. Il continua de chercher tout autour des installations et put enfin enfoncer une sorte d'aérateur sur le toit d'un wagon, se laissa

glisser dans un conduit. Il rampa jusqu'à un coude, frappa comme un fou à coups de marteau et les soudures claquèrent. Il tomba de deux mètres sur le derrière, se releva pour se trouver nez à nez avec une carabine automatique. Son chargeur contenait soixante balles explosives.

— Hé, dit-il, vous ne me reconnaissez pas ?

L'homme, habillé d'une combinaison verte, soyeuse, et portant une cagoule de plastique transparent, le fixait avec méfiance. Gola se souvint qu'il était mal rasé, que ses cheveux avaient poussé. Personne ne pouvait reconnaître l'ancien patron de la police au premier regard.

— Moi, je vous connais. Vous êtes Valgio, le directeur adjoint des installations thermiques et électriques de Kaménépolis.

— Vous m'avez rencontré ?

— Je suis Gola, l'ex-chef de la police.

— Gola... Espèce de vendu ! Vous n'avez pas résisté jusqu'au bout, vous avez capitulé quand le Kid avait besoin de votre résistance. Vous êtes un traître.

Éberlué, Gola se demanda si cet homme n'allait pas l'abattre sur place. Il était assis, appuyé sur ses mains, avec ce canon de carabine sous le nez.

— Écoutez, j'ai été emprisonné et ensuite

déporté aux confins des coupoles. J'en bave depuis des mois. Je n'ai jamais trahi le Kid. J'ai refusé de collaborer avec les Harponneurs, les Panaméricains et les autres. Je peux me redresser ? Je prends peine.

Valgio recula de deux pas, fit signe avec son arme qu'il pouvait. Gola se leva en se frottant les reins. Il désigna son ballot qui avait résisté à la chute.

— Du hareng si vous voulez. Mais vous aussi vous travaillez pour les ennemis du Kid.

— Attention à vos paroles. Depuis des mois je me planque et je liquide les traîtres. Si bien qu'il n'y a plus personne désormais pour s'opposer à moi. Ils avaient tous trahi et ensuite ils ont pensé pouvoir tout remettre en route pour faire plaisir aux occupants, à ces voyous venus d'Amertume Station. Une chance que ce soient des sauvages, des barbares. Ils n'avaient jamais rien vu de tel. Il a suffi de piéger les issues avec des courants pour les terroriser. J'ai aussi utilisé des hologrammes pour leur faire dresser les cheveux sur la tête et les lasers pour faire sauter leur draisine. Ils ne sont jamais revenus dans le coin et maintenant je suis le seul maître de l'ensemble. Quand le Kid fera son entrée triomphale dans la cité, je serai là pour lui

remettre les clés.

Gola plissa les yeux, examina le petit homme en combinaison verte. Derrière la cagoule transparente, les yeux luisaient, peut-être de fièvre, mais rien ne trahissait une folie furieuse.

— Je vais vous enfermer. Vous êtes mon prisonnier. Le Kid vous fera passer devant une cour de justice. Vous méritez un châtiment exemplaire.

— Attendez... Je ne suis pas un traître... Je vous le jure... Le Kid n'a aucune raison de m'en vouloir. Je suis prêt à vous aider... Si jamais les Miliciens revenaient par ici, nous ne serons pas trop de deux pour les repousser.

Valgio ricana :

— Avec mes appareils je ne crains personne. Comment avez-vous fait pour rentrer ?

— Votre forteresse n'est pas inexpugnable. La preuve... Il faut tout vérifier... Les C.C.P. ont peur des appareils trop modernes mais pour le combat rapproché, la guérilla, ils ne craignent personne. Ils peuvent vous investir par la ruse.

— C'est du poisson vraiment ? Je n'ai plus que de la farine de soja depuis des jours.

— Des harengs bien gras, frais pêchés, fit Gola prêt à vanter sa marchandise.

— Prenez le ballot et passez devant.

Ils pénétrèrent dans la salle de contrôle que l'ancien policier avait pu apercevoir à travers le hublot. Mais ce qu'il n'avait pas remarqué, c'étaient les écrans de télévision.

— Je vous ai vu arriver, dit Valgio. Même quand vous êtes grimpé sur le toit et avez saccagé l'aérateur.

— D'accord, dit Gola. Je cherchais un abri. Je sais qu'ici la glace est la plus épaisse du coin grâce aux fondations frigorifiques. Mais qu'est-ce qui marche donc ?

— Tout.

— Mais le carburant ?

Valgio lui désigna le ballot, lui demanda de l'ouvrir. Gola le vida d'un coup et un tas de harengs monta sur le sol de la salle, sous les yeux ronds du technicien.

— Il y en a des kilos, dites donc... Vous les avez péchés vous-même ?

— Oui. On peut les faire cuire si vous avez de l'huile.

— J'ai mieux.

Sans cesser de le menacer de sa carabine il le dirigea vers le fond. Une sorte de laboratoire avait

été transformé en lieu de vie avec un coin cuisine et une couchette. Gola vit le réchaud électrique.

— Vous avez assez de courant pour faire la cuisine ?

— Pour se chauffer également. Si vous ôtez vos fourrures et votre cagoule, vous vous en rendrez compte.

Tremblant d'émotion, Gola ouvrit ses vêtements, ôta ses gants. Il y avait combien de mois qu'il n'avait connu une tiédeur aussi confortable ? Il en eut les larmes aux yeux.

— Incroyable, dit-il. C'est vraiment incroyable... Si jamais les C.C.P se doutent...

— Ils sont trop occupés au sud à refouler la population qui veut s'enfuir. Les coupoles se renversent vers ici et se soulèvent là-bas. Tous les habitants pourraient se ruer sur la banquise vers les armées de libération et les C.C.P. ne veulent pas rester seuls ici, sans main-d'œuvre, sans esclaves, sans victimes à persécuter. D'ailleurs tous ces gens méritent leur sort... Des traîtres... Pas un pour aider le Kid, pour résister à la Guilde.

— Vous exagérez, Valgio. Il y en a eu.

— Si peu... Ils méritent tous la mort et d'ailleurs...

Il pointa son index vers le plafond.

— La coupole pivote de plus en plus. Elle va se déchirer et tomber en morceaux. Ça peut être dangereux en certains endroits malgré sa légèreté... Mais il n'y aura plus de protection thermique. Les maisons mobiles sont inhabitables. Il n'y a plus rien à manger. Plus de combustible... Quelques wagons de bois peut-être dans les confins... Et encore...

— On les a brûlés depuis longtemps. Dites-moi, pour l'électricité, comment faites-vous ?

— Je fabrique de la vapeur sous vide, tiens.

— Oui, bien sûr, mais comment ?

— Avec l'eau chaude. Celle du waterduc. Et le surplus, je le bascule dans l'océan... Ce sont les ordres n'est-ce pas ? Détruire cette cité renégate...

Gola ne réalisait pas l'ampleur de cette horrible déclaration, croyait rêver.

— Les ordres ? Des ordres de qui ?

— De qui ? Mais du Kid, bien sûr. Notre grand chef à tous, le héros victorieux des forces du mal.

CHAPITRE VIII

La station baleinière de Titanpolis était la plus moderne qui existât dans l'hémisphère Sud. Elle se situait en pleine banquise, à deux cent cinquante kilomètres au nord du volcan. On y accédait par un réseau de huit voies. On l'appelait point X. Les chasseurs opéraient scientifiquement, en bordure d'une immense nappe d'eau salée où les baleines venaient faire étape régulièrement avant d'entreprendre une traversée sous-marine pour les plus grosses, terrestre pour celles d'un volume moins important.

Lien Rag s'y rendit en famille avec son nouveau train spécial, fut reçu par le directeur des prises. Un certain Zter qui avait étudié des années durant la morphologie des différentes races de baleines. Il avait une formation de vétérinaire, avait séjourné

dans les abattoirs de la Guilde avant que le Kid ne lui offre ce poste.

— Nous attirons les mâles par imitation du cri, du chant plutôt, des femelles en chaleur. Nous ne tuons les femelles que lorsque celles-ci atteignent un âge avancé. Grâce à des harpons spéciaux nous les marquons avec des implants qui émettent un signal. Celles-là ne seront chassées que dans trente ou quarante ans si elles échappent aux autres pêcheurs.

— Puis-je avoir un enregistrement de ce chant d'amour ?

Zter parut un peu surpris, mais le lui fit apporter le soir même. À l'aide d'une batterie de magnétophones, Lien travailla dessus une partie de la nuit.

— Écoute, dit Yeuse qui se leva vers quatre heures, les yeux lourds de sommeil, je suis morte de curiosité. Tu peux m'expliquer ?

— Je compose un message, pour nos amis Rune. Les Hommes-Jonas qui partagent la vie de la baleine Ehvoule. Comme c'est un mâle, elle le captera mais les anomalies lui poseront un problème. Elle chargera les Rune de le traduire en clair et ainsi ils sauront que j'ai besoin d'eux.

Elle secoua la tête, alla préparer du café. On

commençait d'en cultiver à Titanpolis dans des serres surchauffées par l'eau chaude du volcan. Il valait quand même une fortune et chaque tasse représentait une demi-journée de salaire d'un manœuvre.

— Tu as besoin d'eux ?

— Pour disparaître.

— Tu veux disparaître ? répéta-t-elle sagement.

Puis elle se dressa d'un bond.

— Ne compte pas sur moi pour aller m'enfermer à nouveau dans le ventre de cet animal. C'est une très gentille baleine, je l'adore, mais jamais de la vie !

— C'est moi qui disparaissais. Toi, tu restes ici. Avec Jdrien, le Kid. Tu comprends ?

— Oh, très bien... C'est la mère ou la fille que tu veux retrouver ? Ces Femmes-Jonas qui vivent nues, qui ne vieillissent pas et s'envoient en l'air indifféremment avec leur père ou leur fils. C'est tout à fait en accord avec ton manque de sens moral et ta sexualité débridée... Tu m'as forcée à cohabiter avec Leouan, mais ça ne suffisait pas, tu...

— Je t'en prie. Je disparaissais à cause des Tarphys. Le Kid pense qu'ils ont envoyé dix tueurs. Trois ont été interceptés.

Yeuse soupira :

— Tu dis vrai ? Tu n’inventes pas un prétexte ?

— Non. Je disparaissais. Les Rune et Ehvoule me conduiront en Transeuropéenne. Je surgirai de nulle part avec une nouvelle identité. Je pourrai enquêter tranquillement sur mon passé, sur toutes ces coïncidences troublantes. Sur les Bermann Veriano et les Tarphys. Lorsque j’aurai accumulé des renseignements, des précisions, des documents, je deviendrai intouchable. Mais je dois aller dans notre compagnie d’origine.

— Je... j’aurais tant aimé, moi aussi... Il y a si longtemps... J’étais heureuse là-bas, dans ce cabaret *Miki*. Le Kid était le Gnome et faisait rire les spectateurs... Nous vivions simplement, comme des artistes...

— Une autre fois, murmura Lien Rag. Je te jure qu’un jour nous retournerons là-bas... Les dirigeants changeront, se montreront plus humains...

Zter accepta de diffuser l’étrange bande magnétique bricolée par Lien Rag. Le glaciologue lui dit que c’était une expérience scientifique. L’autre ne demandait aucune explication.

— De toute façon, les baleines échangent entre elles des informations. Votre message, si c’est le

cas, sera diffusé par les cétacés en quelques jours d'un bout à l'autre de la terre.

Lien misait sur la formidable intelligence d'Ehvoule, la baleine des Rune. Il partit de Point X, raccompagna Yeuse et Jdrien à Titanpolis. Vingt-quatre heures plus tard, il les quittait sans les prévenir, à bord d'une draisine où il pouvait loger, se nourrir. Il alla s'installer sur une petite ligne de secours, en direction du nord-est à cent quatre-vingts kilomètres de Titanpolis. Non loin de là il y avait une sorte de petit lac où s'ébattaient des éléphants de mer. C'était le lieu de son rendez-vous avec les Hommes-Jonas. Il n'avait plus qu'à prendre son mal en patience. À bord de la draisine, une balise émettait en ultrasons sur la même fréquence que l'une de celles utilisées par les baleines.

Il n'avait aucun remords, ne se sentait nullement coupable d'enfreindre les lois de NY Station. Par contre, Yeuse lui avait reproché de les bafouer, alors qu'il n'y était nullement forcé par les circonstances. Elle pensait qu'il désirait revoir les jolies femmes de cette famille d'Hommes-Jonas.

— Tu peux rester ici et ne voir aucun assassin. En Transeuropéenne ils te poursuivront.

Les autres jours, il installa son matériel de

glaciologue. Il voulait laisser croire qu'il avait disparu au cours de recherches scientifiques, s'était noyé dans ce lac de la banquise. Un lac certainement formé par une éruption sous-marine proche.

Chaque matin il croyait apercevoir le dos noir d'Ehvoule, mais seuls les éléphants de mer traversaient le lac pour pêcher leur nourriture. Il lisait, faisait des repérages, des relevés. La banquise restait épaisse jusqu'au bord de l'eau et il pourrait facilement embarquer quand ses étranges amis seraient là.

Il ne communiquait avec personne, n'avait pas d'émetteur. Il s'efforçait de ne pas penser, ni à Jdrien, ni à Yeuse, ni à Leouan mais la solitude se faisait angoissante. Il allait attaquer sa deuxième quinzaine d'attente.

Ce ne fut pas un matin mais en pleine journée qu'Ehvoule émergea lentement au milieu du lac. Il crut d'abord qu'un éléphant avait plongé et réapparaissait.

CHAPITRE IX

Leoan ne reconnaissait pas Kaménépolis où elle avait vécu quelque temps avec Lien Rag lors de leur retour de Patagonie, après avoir traversé la moitié de la Terre à bord d'une jonque sur rails naviguant à la voile.

La ville était abandonnée, à l'exception de groupes de Miliciens des C.C.P. Les coupoles basculaient, le vent se ruait sauvagement dans les artères, comme s'il prenait enfin une revanche après des années. Cette ville allait disparaître, s'enfoncer dans la glace fondante, n'être plus que quelques décombres surgissant de la banquise. Comme ces cadavres à moitié pris dans la glace, noirs de froid sous le givre qui les enveloppait de dentelles délicates. Comme cette locovapeur qui ne laissait dépasser que sa cheminée gigantesque.

Les Miliciens se déplaçaient à pied, toujours en direction du nord, l'air désespéré d'enfants privés de dessert. Leur rêve de toujours s'abîmait dans l'océan, la ville-paradis se mourait et sa population se débinait vers le nord, vers les armées de libération. La puissance du Kid impressionnait Aba. Il n'aurait jamais pensé que ce petit homme s'emparerait de la moitié de la flotte panaméricaine.

— Elle nous a eus, la grosse, dit-il en grelottant. Elle nous laisse un cadavre pourri.

— Vous auriez dû prendre des vêtements dans mon train, fit-elle remarquer.

— Vous ne craignez rien, hein ? fit-il agacé.

Si, elle redoutait ce froid terrible, ce vent cruel, mais elle le supportait mieux à cause de son métissage. Mais le spectacle désolant de cette ville la rendait frileuse. Il lui montrait ces champs de tiges glacées qui n'étaient autre que des jets d'eau saisis en pleine ascension, ces drapés qui coulaient des immeubles mobiles encore debout. Là-haut la parabole protectrice n'en finissait pas de glisser vers le sud, de découvrir de plus en plus le ciel croûteux. Elle craquait en différents endroits et sa texture venait tomber en planant. Seule son armature résistait encore. C'était une coupole déjà

tissée par des bactéries achetées à prix d'or en Panaméricaine. Elle partait en lambeaux dans le vent qui soufflait des régions de l'Antarctique.

— L'eau est chaude en dessous, mais, dès qu'elle jaillit, le froid la durcit, disait Aba.

Il finit par pénétrer dans une boutique luxueuse, fouilla dans les rayons, ne trouva qu'une écharpe très longue qu'il enroula sous sa combinaison d'uniforme.

— Nous ne savons pas ce qui se passe... Nous ne connaissons rien de la vie moderne. Amertume Station, c'est autre chose. Un autre monde. Le monde des ordures, des déchets, des laissés-pour-compte. La station de la mise au rebut. Nous n'avions jamais vu ça. Les ordinateurs par exemple, les puissantes locos électriques, les wagons luxueux... Il y a un hôtel fantastique dans le coin, fait de wagons superposés. D'un chic, avec ascenseur, des salles de bains, des fourrures même sur les murs.

Il tendit la main vers le sud.

— Là-bas, des machines étonnantes nous interdisent l'accès. Il y a des rayons qui brûlent, découpent, les issues sont piégées à l'électricité.

Elle fronça les sourcils.

— Mais, pour produire de l'électricité, il faut du

carburant ou de la vapeur, mais pour chauffer cette vapeur...

— On n’ose plus approcher. Ils sont nombreux là-dedans.

Elle se souvenait des installations thermiques et électriques. Avait dû passer devant en compagnie de Lien Rag. Ou même les visiter. Le waterduc alimentait la ville en eau très chaude donnant, sous vide, de la vapeur qui faisait tourner les turbines.

— Vous pouvez me conduire ?

Dans ces ruines, elle ne se repérait plus. Des immeubles de quatre étages devenaient une heure plus tard des maisons basses, disparaissaient, et l’eau se figeait avec ses éclaboussures. Ici c’était un buisson comme dans l’ancien temps, il y avait même des sortes d’arbres dont les branches retombaient avec grâce vers le sol. Plus loin, de véritables murs de glace translucide qui déformaient le reste de la ville, la rendaient encore plus angoissante.

— Vous vous souvenez de ce que c’était ? demandait Aba.

Elle hochait la tête. Ne voulait pas raviver ses regrets. Enfant, il avait dû rêver à la porte de cet Éden et tout ça pour finir dans la peau d’un

Milicien désabusé qui arpentait un désert en claquant des dents.

— On n'aurait peut-être pas dû... Nous sommes faits pour Amertume Station, pas pour ça.

— Vous allez finir par devenir un social traître, un bourgeois ennemi du peuple.

Il sourit vaguement, lui montra quelque chose dans le lointain. Une installation industrielle dans un nuage de vapeur vite givrée.

— C'est là-bas.

CHAPITRE X

Dans la cellule tiède, la lumière des piles alcalines avait lentement décréu et ne restait plus qu'une vague lueur rose. Il avait refusé l'hormonomorphine produite par les glandes d'Ehvoule, la baleine, avait absorbé cette boisson protéinée et vitaminée extraite de son sang. Il avait découvert que tous les objets de l'habitable et des cellules d'habitation étaient d'origine animale. Une matière plastique dérivée du formol, obtenue à partir de l'acide formique du sang et des urines. Tous les filtres, les appareils aux différents usages provenaient de la chimie organique.

— Nous disposons de grandes quantités de carbone pour tous les usages. Ehvoule sait le stocker dans son corps.

Lien Rag s'endormait lorsqu'une main légère

frôla son genou puis sa cuisse. Il entrouvrit les yeux, distingua une vague silhouette. La pointe dure d'un sein frôla son ventre. Il caressa des cheveux très doux. Lorsqu'une bouche tendre gagna son sexe, il pensa à Yeuse qui avait prévu une telle fatalité. Il ne savait qui était cette femme habile qu'ensuite il pénétra deux fois au cours de cette nuit artificielle. Au réveil, il était seul. Cette discrétion lui fit penser qu'il s'agissait de Nou, la mère. Parce qu'elle lui avait un jour avoué ses soixante-trois ans alors qu'il la croyait en dessous des quarante.

À plusieurs reprises ils émergèrent en pleine banquise du Pacifique. Parfois la baleine faisait sauter la glace en des endroits de faible épaisseur, sinon elle connaissait les lacs où la température de l'eau repoussait la glace. Les Rune se baignaient alors tandis que Lien frissonnait de les voir depuis l'habitable.

Le voyage devait durer des semaines. Vers l'ancien cap Horn, la baleine dut plonger profondément pour franchir une longue distance. La banquise descendait très bas, reliant l'Antarctique à la Patagonie par une couche de glace très solide. D'ailleurs la Panaméricaine y avait implanté un réseau énorme très fréquenté. Elle retirait du pôle Sud une grande partie de ses

besoins en matières premières.

— Nous naviguons sur données inconnues désormais. D'autres baleines renseignent Ehvoule sur la route à suivre, lui signalent les poches d'air sous la banquise où elle peut reprendre son souffle. Nous allons avoir une période de douze heures très préoccupante avant d'atteindre l'une de ces poches. Essayez de dormir. L'oxygène se fera plus rare et vous plongera dans une certaine somnolence.

Trois heures plus tard, il commença d'avoir quelques difficultés respiratoires alors que ses compagnons résistaient mieux à la raréfaction d'oxygène. Il gisait allongé sur des fourrures de phoques. En même temps, phénomène simultané, il avait le sexe exacerbé par une érection presque douloureuse.

Nou vint dans la cellule, s'agenouilla souriante auprès de lui.

— J'ai brusquement pensé que tu avais besoin de moi.

Elle le massait doucement et il finit par se calmer, s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, tout le monde était plongé dans le sommeil. Il se rendit dans l'habitable, n'aperçut qu'une vague lueur. Ils étaient immobilisés dans l'une de ces poches d'air

en plein Atlantique. Sous la banquise. Il regarda les cadrans, la douce luminosité du pupitre, puis retourna se coucher.

L'émersion dans un trou à phoques provoqua une belle panique, les animaux croyant qu'il s'agissait d'un prédateur.

Dans des jumelles, Lien Rag put apercevoir une double voie ferrée, quelques vieux wagons abandonnés qui servaient d'abris aux chasseurs de phoques saisonniers. Mais le trou était trop éloigné des inlandsis pour inciter les gens à vivre là toute l'année.

— Parfois nous devons fuir, lui dit Uny. Ces crétins nous tirent dessus. Ehvoule est si belle qu'ils sont tentés par les cent cinquante tonnes d'huile qu'ils en retireraient. Mais ce serait du gaspillage car ils ne sont équipés que pour les phoques.

— Vous n'avez jamais eu d'accidents graves ?

— Ehvoule a reçu un harpon explosif dans le flanc. Il a fallu trouver un endroit isolé pour la soigner durant quinze jours. Son sang s'était infecté et nous n'avons pu en extraire notre nourriture. Nous avons pu ramasser des œufs de goélands, tuer un jeune phoque. C'est un souvenir désagréable pour nos estomacs. Nous ne sommes

plus habitués à cette nourriture barbare.

Lien Rag ne s'habituaît pas à celle qu'on lui servait journellement mais il naviguait dans des conditions très confortables et Nou avait une très grande expérience amoureuse. Il aurait aimé vérifier celle de deux autres femmes, Oun et Vo. Cette dernière attendait un enfant. Son ventre s'arrondissait et Lien la trouvait encore plus désirable. Elle le comprit et un soir remplaça tranquillement sa mère, le chevaucha sans cacher son propre plaisir. Dans le fond de la cellule, Nou les regardait avec sympathie.

Puis il y eut une longue conversation entre la baleine et Uny sur la prochaine étape. Ehvoule lançait de petits cris étranges, véhéments, mais en fait, lui dit Uny, elle était très sereine.

— Nous aurons une dizaine de kilomètres à franchir sur la banquise. Ehvoule a fait provision d'hélium et se sent prête à affronter cette épreuve. Il lui faudra environ trois heures pour parcourir cette distance.

— Elle ne peut pas plonger ?

— C'est infesté de requins géants. Cette zone est bien connue pour ce danger-là. Ehvoule ne pourrait lutter contre ces squales monstrueux. Ils attaquent en meute de dizaines d'individus et ne

laissent aucune chance.

Ehvoule choisit un trou à phoques bien particulier pour se hisser hors de l'eau. Ce devait être un spectacle fantastique pour les habitants d'une petite station de pêche à moins d'un kilomètre de là. On n'y pêchait que le maquereau et le hareng. En principe, les humains ne touchaient jamais aux baleines qui émigraient sur la banquise.

La glace s'enfonçait en pente douce dans l'eau comme un de ces vieux slips portuaires d'autrefois. Ehvoule commença de ramper et sa queue géante aida à sa propulsion.

— C'est très éprouvant, lui expliqua Uny. Trois heures de vibrations insoutenables. Il nous arrive souvent de marcher à côté mais ici, à cause de ces pêcheurs, mieux vaut ne pas nous faire remarquer. Plus loin, si nous sommes sûrs qu'ils ne nous regardent pas, nous descendrons.

Lien Rag comprit bientôt qu'il n'exagérerait nullement et au bout d'une demi-heure il se demanda s'il tiendrait le coup. Ses dents claquaient dès qu'il cessait de crisper ses mâchoires, tout son corps vibrait et son estomac ne demandait qu'à se retourner. Il alla vomir dans les sanitaires mais n'éprouva aucun soulagement.

Vo était très affectée également et sa mère essayait de soulager son martyre. La baleine s'immobilisa au bout d'une heure et Lien Rag se demanda comment il aborderait les deux autres heures.

— Je suis inquiet, dit Uny. Il y a une voie ferrée là-bas, une sorte de remblai. Si nous le détruisons les humains crieront très haut que les baleines sont des animaux nuisibles.

— Cette voie est de construction récente ?

— Il semble.

— On ne peut la contourner ?

— Regardez.

Le léger remblai barrait la route vers le nord et de façon rectiligne. Pas de courbe, rien qui puisse permettre un large détour.

— Plus de deux cents tonnes... Ça va faire mal aux rails.

Ce fut surtout très long. Ils descendirent sur la banquise, essayèrent d'aider Ehvoule mais c'était pratiquement impossible.

— Nous sommes très vulnérables... Le moindre baleinier nous attaquerait maintenant que nous ne pourrions défendre notre amie. Nous n'avons pas d'armes.

— Je sais qu'il y a des voiliers du rail dans le

coin, dit Lien Rag, des baleiniers et des phoquiers. Heureusement plus de ces derniers que des premiers.

— Il y a aussi les bâtiments de reconnaissance venus d'Africana ou de Patagonie. Vivement que nous soyons dans l'eau.

Ehvoule franchit l'obstacle. Les rails étaient complètement déformés. La prochaine fois, les ingénieurs aménageraient un viaduc aérien pour laisser les baleines circuler. Il y en avait plusieurs chaque jour qui transitaient sur la banquise et ils en croisèrent une troupe un peu plus loin. D'une espèce différente, moins lourdes, mais qui se traînaient aussi sur la glace. Et puis ce fut le trou d'eau, très réduit, avec juste la place pour qu'Ehvoule plonge.

Elle navigua sous la banquise, de poche d'air en poche d'air. Ils traversèrent l'équateur à l'air libre dans un curieux paysage d'eau où flottaient d'immenses icebergs. Sur l'un d'eux Lien Rag aperçut des ours blancs. Il ne savait pas qu'ils descendaient désormais aussi bas vers le sud. Il y avait des installations humaines, surtout des pêcheurs, des ramasseurs d'algues, d'œufs de goélands et aussi de duvet de ces mêmes oiseaux.

— En principe pas de chasseurs de baleines,

mais sait-on jamais ?

Ils surveillaient les rives les plus proches. Ehvoule pouvait plonger en quelques secondes mais devrait émerger plus loin, avant la grande immersion sous la banquise. Il était préférable qu'elle aille le plus loin possible à l'air libre.

— Nous pourrons vous débarquer dans le Nord, disait Uny. Il y a plusieurs lacs accessibles et peu dangereux d'après ce que les autres baleines racontent à Ehvoule.

Lien Rag avait emporté des cartes de la Transeuropéenne. Il pouvait se faire déposer à proximité de plusieurs stations sur le réseau du petit cercle polaire. De là il pourrait rejoindre Grand Star Station assez facilement. Il possédait de nouveaux papiers et à moins de rencontre malchanceuse pouvait espérer rester incognito. Depuis la fin de la guerre avec la Sibérienne, les mesures policières avaient dû s'atténuer en grande partie, les mouvements de populations s'accéléraient pour reconstruire les régions détruites dans l'Est.

La baleine plongeait juste en face d'une énorme falaise qui se prolongeait de quatre cents mètres dans l'océan, si bien qu'Ehvoule mit beaucoup de temps pour trouver son passage et dut remonter

ensuite rapidement pour chercher une poche d'air. Elle la trouva mais deux autres baleines y séjournèrent, prenant toute la place. Elle dut continuer plus loin et c'est alors qu'une grande ombre passa devant l'habitable.

— Un orque... géant, murmura Uny.

Il disparut dans l'eau glauque et ils crurent à une fausse alerte. Mais Lien Rag le vit surgir à l'arrière de la baleine à la vitesse d'un missile, la gueule béante sur des dents énormes.

— Attention !

Ehvoule comprit et plongea. L'épaulard passa au dessus. Il faisait la moitié, en taille, de leur baleine mais ses dents en faisaient un adversaire redoutable. De plus, Ehvoule était presque à bout de souffle. Lien Rag commençait de ressentir les symptômes du manque d'oxygène.

— Le revoilà.

Cette fois il surgissait en biais sous la baleine, prêt à mordre dans la fragilité du ventre. Ehvoule ne put l'éviter et poussa un cri de douleur bouleversant. L'épaulard venait de planter ses mâchoires dans son flanc et de lui arracher une masse de chair. Immédiatement sur le pupitre clignotèrent des signaux de détresse qui indiquaient des fuites de liquide sanguin, des

pertes d'hélium, de lymphe, des ruptures de faisceaux nerveux, des veines. L'ordinateur organique fonctionnant sur fluide, ce qui le rendait plus lent qu'un ordinateur électronique, établit assez rapidement un bilan.

— Rien de catastrophique, dit Uny. Il suffit de trouver un lac isolé pour qu'elle se rétablisse en peu de temps, même pas quarante-huit heures.

— Il revient.

Mais, malgré sa faiblesse, Ehvoule n'avait pas l'intention de se laisser faire. Elle venait de repérer une poche d'air et remonta comme une flèche, devant laisser dans l'eau noire une traînée sanglante. L'orque crut attaquer dans la région anale mais un coup de nageoire caudale le frappa en pleine tête. Dans la pénombre, Lien vit le fauve pratiquement déformé sous le choc de vingt tonnes environ. Dans la seconde qui suivit la queue fantastique frappa à nouveau et le sang jaillit des évents et de la gueule. L'épaulard commença de tourner sur lui-même à toute vitesse puis nagea le ventre en l'air.

— Ses centres d'équilibre sont détruits, dit Uny.

Ehvoule respirait enfin dans la poche d'air et l'oxygène revenait dans l'habitable. Lien Rag sentait ses forces réapparaître.

— Voilà des requins.

— Elle perd du sang.

— Ne vous inquiétez pas. Elle va diffuser une hormone spéciale qui éloigne ces charognards. Ils vont surtout s'attaquer à l'épaulard.

Une meute de trente à quarante fuseaux bleutés assaillaient l'orque lourd d'au moins quatre-vingts, peut-être cent tonnes. En quelques secondes, un nuage noir leur cacha la tragédie. Sous la banquise, le rouge sang n'apparaissait pas. Ehvoule choisit prudemment de s'éloigner vers une autre poche. Sa blessure au flanc commençait de la gêner et des micro-organismes s'y précipitaient. La température sanguine commençait de monter. Les différents appareils, filtres et catalyseurs, ne fonctionnaient plus. L'animal réservait toutes ses forces pour lutter contre l'infection qui commençait. Trois lampes rouges la signalaient aux Hommes-Jonas.

— Nous allons récupérer certaines bactéries qui nous seront utiles, dit Uny. En filtrant le sang d'Ehvoule nous le régènerons. Mais il faut gagner un lac très isolé vers l'ouest de la banquise.

CHAPITRE XI

Muet de surprise, effaré de tant d'innocence, Gola écoutait l'ingénieur Valgio lui expliquer comment, à lui seul, il avait entrepris la destruction de Kaménépolis, une station de trois cent mille habitants, capitale de la Compagnie de la Banquise.

— Le waterduc a été rapidement réparé en amont du côté de Junction Station et de Round Station. Depuis quelques jours je savais que l'eau chaude finirait par arriver. J'avais éliminé tous les techniciens traîtres à la Compagnie et le Kid m'envoyait des messages codés par radio. Un code facile, puisqu'il s'agissait de celui utilisé depuis toujours pour la réception de l'eau chaude de Titanpolis. J'ai reçu l'ordre d'installer des conduites sous la banquise. J'ai fait un

branchement de gaines flottantes, en éventail, et je les ai poussées par un trou foré dans la glace aussi loin que j'ai pu. Mais, bien sûr, il y a des aspérités sous la glace, si bien que je n'ai pu aller bien loin. Et puis un jour le signal lumineux m'a averti que l'eau chaude revenait, que je devais purger le waterduc pour éviter les compressions d'air.

— Mais c'est un ordre épouvantable, dit Gola... On ne détruit pas une ville aussi étendue... On ne sacrifie pas des millions et des millions de dollars d'installations...

Valgio le regarda de travers.

— Vous êtes aussi un traître. Je vais vous abattre comme une vulgaire canaille si vous continuez.

— J'ai le droit d'être légalement jugé.

— Je suis le seul responsable fidèle, hurla le petit homme, et j'ai tous les pouvoirs en attendant que le Kid vienne ici même me relever de mes responsabilités.

— Mais depuis combien de temps l'eau chaude va-t-elle se mélanger à l'océan ?

— Depuis des jours, dix environ. Cela représente des milliers de mètres cubes, des millions même.

Effondré, Gola ferma les yeux. Était-il possible

que le Kid ait donné un tel ordre ? Comment aurait-il pu aussi froidement charger Valgio de détruire cette ville ? L'ingénieur était surexcité, à moitié fou, avait du mal à comprendre ce que voulait exactement le Kid. Peut-être que le P.D.G. comptait effrayer les C.C.P, les faire fuir, arrêter ensuite la diffusion de l'eau chaude sous la banquise.

— Vous n'êtes pas content, on dirait, se moqua l'ingénieur.

Il y avait cette sale histoire de Radar Station, ce massacre au lance-flammes. Toute une population brûlée vive et pour finir la banquise découpée au laser pour que les traces de ce crime s'abîment dans l'océan. Le Kid avait-il froidement condamné Kaménépolis pour crime de lèse-majesté ? Pour trahison ?

— Je ne vous fais pas confiance, dit Valgio, et je vais vous enfermer. Il faut que j'aille jusqu'au bout. Je pense que d'ici quatre jours, peut-être une semaine, il n'y aura plus trace de cette cité maudite. Juste quelques morceaux de coupoles, quelques débris. La banquise se reformera alors rapidement et bien malin qui pourra dire où se trouvait cette Babylone des temps glaciaires.

Un fou, un illuminé qui connaissait la Bible

par-dessus le marché.

— L'ennui, ce sont ces vapeurs de plus en plus épaisses qui montent des fissures. Avant qu'elles ne se changent en grésil, elles forment un brouillard qui m'empêche de surveiller les C.C.P. Les caméras ne fonctionnent plus et le radar est impuissant. Les balises d'infrarouges seules pourraient signaler l'approche d'une draisine, mais avec les combinaisons isothermes les corps humains ne diffusent pas de rayonnement. Il faut que je monte la garde et je vais devoir vous mettre dans une cellule.

— Je peux vous aider, dit Gola.

Il avait décidé de feindre sa soumission en espérant profiter d'une inattention de l'ingénieur pour le désarmer et stopper le flux d'eau chaude. Une partie de la ville au nord pouvait encore être préservée, à condition d'interrompre le radoucissement de la température d'eau de mer. Les nappes se répandaient en surface à partir du sud, rayonnaient dans toutes les directions.

— Hé, petit malin, on croit me séduire ? Mais je ne suis pas stupide au point de croire qu'un traître comme vous se rallierait ainsi.

— Je ne suis pas un traître. Je me suis rendu pour éviter le massacre de mes hommes. Ensuite

je suis allé en prison et depuis je mène une vie misérable. Si j'étais un traître, je serais quand même plus florissant, non ?

Valgio émit quelques gloussements mais lui désigna une porte voisine, celle d'un compartiment étroit, muni d'un hublot au verre incassable.

— Entrez déjà là-dedans... Je vous apporterai à manger si j'y pense.

— Dites au Kid que je suis ici.

— L'émetteur ne fonctionne plus et je reçois très mal les émissions depuis quelque temps.

— Vous êtes sûr que c'était le Kid qui vous ordonnait de renvoyer l'eau chaude sous la ville ?

— Absolument sûr. Il s'est fait identifier par l'ordinateur qui analyse les composantes d'une voix, établit des comparaisons. J'ai effectué quatre-vingts comparaisons toutes concluantes.

— Donc vous doutiez, fit Gola. Cet ordre vous a paru exorbitant, n'est-ce pas ?

Valgio haussa les épaules.

— Je me considère en état de guerre. J'obéis, c'est tout. De toute façon je déteste cette ville. Nous avons une merveilleuse installation. Nous pouvions chauffer les habitants, les éclairer, leur

fournir de l'énergie pour leur travail, leur draine, leurs loisirs même. Et qu'en ont-ils fait ? Ils ont vécu dans le luxe et dans l'orgie, les prostituées du monde entier ont accouru ainsi que les aventuriers de haut vol, les souteneurs et les joueurs professionnels, les organisateurs de spectacles infâmes. On a mangé des mets raffinés achetés à n'importe quel prix, on a bu des vins anciens, des alcools faramineux. On a commis des atteintes aux bonnes mœurs. Et quand le Kid a voulu mettre de l'ordre, il a eu la population contre lui. Je suis fier d'avoir contribué à faire disparaître cette ville pécheresse...

— Il y a des gens innocents, dit Gola.

— Très peu. Même pas cent, et depuis ils ont dû mourir dans les geôles de la Guilde et des Panaméricains ou des Miliciens des C.C.P. Je ne pouvais en tenir compte.

Une sonnerie l'interrompt et il se précipita vers les écrans.

— Alerte, ils arrivent.

CHAPITRE XII

Il parvint un soir dans Knot Station, aux confins du réseau du petit cercle polaire. Cette ville transeuropéenne se situait à la limite de la banquise ouest conduisant en Panaméricaine. Lien Rag se souvenait que cette station avait, un soir de fête, été envahie par des Roux de la Zone Occidentale venus libérer leurs frères travaillant sur le dôme de la station à gratter la glace. L'affaire avait fait grand bruit. On avait essayé de la cacher à l'opinion publique. C'était la première fois que des Hommes du Froid manifestaient une hostilité agressive, arboraient des armes à feu.

Depuis que les Hommes-Jonas l'avaient laissé sur la banquise, quatre jours s'étaient passés. Il avait pu rejoindre une station de pêche, se mêler à la population, prendre un omnibus pour le sud.

Mais ses dollars transeuropéens avaient attiré l'attention. Depuis trois mois, il l'ignorait, ils avaient été retirés de la circulation pour contrer les spéculateurs. Un agent ferroviaire les lui avait repris à moitié prix et de ce fait il n'avait plus guère d'argent du pays. Ses dollars panaméricains risquaient de le perdre.

À Knot Station, il prit une cabine dans un petit hôtel. L'express qu'il comptait emprunter sur le réseau polaire était déjà complet. Il devrait attendre dix-huit heures pour avoir une couchette. Le voyage durerait une semaine jusqu'à River Station. Là-bas il devrait changer de convoi pour Grand Star Station.

La ville paraissait oublier les années difficiles de la guerre. On recommençait à trouver une nourriture plus abondante et la chaleur sous le dôme était plus élevée. Entre cinq et huit degrés en moyenne. Il se coucha tôt mais erra tout le lendemain dans la station, découvrit des photos insolites dans un magazine. Deux clichés de Garous : un homme à tête de chien et un chien avec des mains au bout des pattes. Les deux spécimens avaient été trouvés morts sur la banquise. Lien Rag avait vu de tels monstres en vie dans le nord de la planète et en avait acquis la certitude que des manipulations génétiques

s'étaient produites un ou deux siècles avant. Mais comme depuis il doutait que ces expériences aient donné naissance à la race des Roux, il n'expliquait plus l'origine de ces phénomènes.

Il embarqua un peu plus tard dans un compartiment couchettes, avec trois personnes. Deux hommes et la femme de l'un d'eux. Il posa son bagage, se rendit au wagon-restaurant.

C'est en traversant une demi-douzaine de wagons qu'il aperçut la jeune hôtesse affectée à cette partie du convoi. Il la connaissait très bien. Il avait même couché dans sa cabine du temps où il fuyait avec son fils Jdrien, pour échapper aux autorités. L'enfant né d'une Rousse ne pouvait être accepté par les gens du Chaud.

Il dissimula son visage, s'attarda au wagon-restaurant en espérant que Mouna ne le remarquerait pas. Il portait une barbe peu épaisse, une casquette en fourrure, des lunettes teintées.

Revenu dans son compartiment, il s'allongea sur la couchette élevée. Les autres se plaignaient du chauffage. Il ne pouvait passer le voyage couché. Peut-être que Mouna quitterait son service avant le terminus.

Mais le lendemain, alors qu'il sortait de la salle de bains située au centre du wagon, il se trouva en

face d'elle. La jeune femme fronça ses sourcils, se retourna sur lui. Il s'éloigna d'un air aussi naturel que possible mais peu après elle s'arrangea pour passer devant son compartiment et il ne put retenir un sourire.

Il la rejoignit dans le couloir.

— Je t'ai bien reconnu, fit-elle sèchement. Tu te caches toujours, on dirait.

— Non...

— Ta couchette est louée sous un autre nom. Kleen.

— Je t'expliquerai...

— Ça fait combien, quatre ou cinq ans, n'est-ce pas ?

— Peut-être six... Tu fais toujours la ligne ?

— Je me suis mariée, dit-elle... Avec un Aiguilleur de River Station. Il espère passer second maître l'an prochain et je m'arrêterai de travailler. La Compagnie doit renouveler mon contrat à cette époque...

— C'est bien...

Elle prenait un visage moins sévère et il comprit qu'il l'intéressait toujours autant. Six ans auparavant, elle montrait une curiosité perverse pour les relations intimes qu'il avait pu avoir avec

les Femmes Rousses. Il se souvenait avoir inventé des détails complètement faux qui l'excitaient follement. Elle lui avait demandé de lui faire exactement la même chose. En échange elle le cachait, lui et Jdrien, dans sa cabine privée. C'était une fille gentille qui ne l'avait jamais trahi.

— À six heures je suis libre jusqu'à minuit... J'ai de la vodka sibérienne dans ma cabine. Mon mari est très bien placé. Il a assisté aux discussions d'armistice sur le front est.

— Eh bien, je viendrai en boire un verre, promet-il.

Lorsqu'il la rejoignit, elle se jeta à moitié nue dans ses bras, lui affirma que jamais elle n'avait oublié ses caresses habiles, déclara que son Aiguilleur n'était pas très porté sur l'érotisme. Jusqu'à minuit, elle exigea de lui le maximum. Il essayait de la faire parler mais elle ne pensait qu'à l'amour.

— Reste là, je te réveillerai à quatre heures. Quand je reviendrai me coucher.

Il souhaitait apprendre le plus de choses possible sur l'évolution des mœurs, des habitudes, avec le retour de la paix. Il avait l'impression que les gens se sentaient libérés d'un fardeau, qu'une certaine gaieté réapparaissait. La nourriture plus

abondante, la chaleur y étaient certainement pour beaucoup.

Elle voulut d'abord faire l'amour puis se laisser aller à quelques confidences. Effectivement, les choses allaient mieux, mais le conseil d'administration avait des projets très durs pour rendre l'économie plus productrice et les pertes de la guerre restaient un mystère. Il se répétait qu'il faudrait quarante ans pour tout reconstruire, réparer. On affirmait que deux millions de jeunes gens avaient été tués, qu'il y avait quatre à cinq millions d'infirmes incapables de travailler, cloués sur des lits d'hôpitaux ou des fauteuils roulants.

— Il y a toujours des Roux sur les dômes, tu sais. Surtout vers le sud. Beaucoup sont partis vers la Zone Occidentale mais en sont revenus. On a dû en importer du sud. Ce sont des très grands, très clairs de fourrure et les mâles paraissent toujours en érection.

En fait, son obsession, il l'avait toujours deviné, c'étaient les Hommes du Froid. On disait qu'une femme sur quatre faisait des névroses sexuelles à cause des Roux travaillant sur les dômes transparents ou les verrières. Les psychiatres avaient demandé qu'on leur interdise de rester nus durant le travail, et dans certaines stations, on les

obligeait à revêtir des caleçons. D'ailleurs Mouna lui avoua que parfois elle ne pouvait s'empêcher de se masturber après avoir regardé un mâle Roux au-dessus de sa tête. En riant nerveusement elle lui avoua qu'elle souhaitait que l'un d'eux lui urine dessus par une ouverture du dôme.

— Seulement uriner ? demanda-t-il un peu agacé par ces confidences.

— Oh, tu exagères !

Elle rougit et changea de conversation. Mouna, avec ses fantasmes inassouvis, le replongeait dans l'étrange ambiance de la Transeuropéenne. Nulle part ailleurs il n'avait été gêné par un comportement aussi hystérique. Les Hommes du Chaud n'étaient pas moins hantés que leurs femmes par les femelles Rousses. Et traumatisés par la taille des attributs virils des mâles. Même en Panaméricaine il n'avait relevé ces signes d'un déséquilibre, d'une frustration générale.

— Je vais te donner mes horaires pour les mois à venir. Si jamais tu voyageais à nouveau sur ce réseau... Je vais avoir quinze jours de repos et mon mari ne sera pas là. Je vais aussi te donner mon adresse à River Station.

Il alla prendre son express pour Grand Star Station en se faisant incolore dans cette capitale de

la 17^e Province. Il y avait vécu, avait failli épouser la fille du gouverneur, était revenu sur place dix-huit mois auparavant. N'importe qui pouvait l'identifier.

Mais l'express ne démarra que six heures plus tard. Bien que la guerre fût terminée, c'était toujours la même lenteur désespérante, les attentes sur des voies non prioritaires, le froid, la faim, les vendeurs à la sauvette de boissons chaudes et de couvertures. Cette fois, ces dernières provenaient des surplus militaires et empestaient la sueur.

Il n'arriva dans la capitale de la Compagnie que le lendemain dans la matinée. Il était fourbu. Il chercha longtemps un hôtel discret, mais tous étaient bondés. Les militaires venaient se faire démobiliser par unités entières, couchaient à six dans des cabines pour deux. Il dut se résoudre à louer un petit compartiment chez l'habitant, une famille de cheminots. Ces gens-là avaient droit à un quart de wagon mais depuis la majorité de leurs enfants, pouvaient louer le reste.

Il se fit passer pour un militaire démobilisé, déclara qu'il devait faire des recherches à l'office généalogique pour retrouver sa famille, ce qui était vrai. Tous les renseignements de ce type avaient

finalément été regroupés sur ordinateur dans la capitale. La Compagnie augmentait encore sa volonté centralisatrice.

Lien se doutait que le nom patronymique de Rag était certainement « piégé » dans les mémoires informatisées. Il suffisait qu'il formule une demande de renseignements sur ce nom pour que la société ferroviaire soit alertée. Il biaisa donc et, dès le premier jour, demanda des renseignements sur la famille Hyard, sa grand-mère maternelle, en espérant que seul le nom de Rag était sous surveillance électronique.

Tandis que les informations apparaissaient sur l'écran mis à sa disposition il surveillait ses voisins, s'attendant à chaque instant à une ruée des policiers. Voyant que l'endroit restait calme, il y régnait une discrétion de bibliothèque, il osa former le nom de sa grand-mère paternelle, Jube. Elle avait épousé un certain Lien Rag. Il sursauta, ne se souvenant pas que son grand-père portait le même nom que lui. Inquiet, il se hâta de sortir du train administratif, attendit un quart d'heure avant d'y pénétrer à nouveau. Normalement le nom de son grand-père, identique au sien, aurait dû réveiller un « veilleur électronique ». Puisque rien ne s'était produit, c'était que son nom était libre, nullement sous surveillance. Dès lors il

continua ses recherches et tomba sur une trisaïeule qui portait le nom de Ragus. Elle ne s'était jamais mariée apparemment. Elle avait eu un fils appelé Lienty. Le prénom s'était ensuite raccourci. Cette trisaïeule était née en 2182, morte en 2205. À vingt-trois ans alors que son fils n'avait que quatre ans ! Son fils Lienty !

Mais il sollicita en vain les mémoires généalogiques avec le nom de Ragus : elles ne répondirent pas. Pourtant elles remontaient assez loin dans le temps puis-qu'en utilisant le nom de sa grand-mère paternelle il put arriver jusqu'aux années 2100.

Il demanda un document imprimé sur l'ensemble de ces renseignements, dut payer une centaine de dollars pour les obtenir. Il retourna dans son compartiment et passa le reste de la journée à rêver là-dessus. D'où sortait cette jeune femme qui portait le nom de Ragus, morte à vingt-trois ans, laissant un enfant de quatre ans ? Qui avait recueilli le petit orphelin ? D'où venait-elle ? Elle avait des parents.

On disait qu'elle était née en Province Sud. C'était quoi, désormais, cette Province ?

Le lendemain, il retourna à l'office pour essayer de savoir qui avait recueilli le petit Lienty, son

arrière-arrière-grand-père, mais ne découvrit rien là-dessus. Seulement qu'il était né dans la cité-gare de Val. Ça ne lui disait rien du tout. Il devrait se rendre à l'office des Provinces pour savoir à quoi correspondaient ces noms. Depuis que les Accords de NY Station avaient imposé l'usage de l'anglais, on ne disait plus cité-gare mais station. Et les noms avaient changé. Personne ne pouvait s'y reconnaître.

CHAPITRE XIII

Le couple se trouvait dans Hot Station depuis peu. Ils avaient quitté leur lointaine installation sur la banquise pour se procurer certains produits. La guerre civile n'était pas tout à fait apaisée mais les forces du Kid ne paraissaient pas très pressées de s'emparer de Kaménépolis.

Ann Suba rejoignit son mari Greog dans une auberge où ils avaient rendez-vous.

— Je crois que j'ai quelque chose qui t'intéressera, dit-elle. C'est dans une coopérative de produits agricoles. Ils vendent des serres chauffantes clé en main.

Greog ne paraissait pas comprendre pourquoi elle s'emballait autant. Ils avaient pu rejoindre sans trop de peine le réseau du 160° Méridien, prétendaient être des pêcheurs isolés sur la

banquise. Avec les événements actuels on avait un peu oublié les Rénovateurs du Soleil et leur terrible expérience qui, pendant huit jours, avait failli provoquer une nouvelle Grande Panique. Les gens étaient fous de joie que la victoire soit aussi décisive, que Lady Diana ait dû s'enfuir avec sa flotte. Même si Kaménépolis restait entre les mains des révolutionnaires des C.C.P. Des nouvelles inquiétantes arrivaient du sud, disant que la ville était presque entièrement détruite. On accusait les Miliciens C.C.P. sans trop savoir ce qui s'était passé.

Le couple quitta l'auberge et marcha vers les confins de la verrière, atteignit un tunnel translucide qui conduisait dans une immense serre où se tenait un marché permanent de matériel de serristes. Dans cette ville, il y avait des centaines d'installations qui produisaient toutes sortes de produits de culture ou d'élevage.

La coopérative en question faisait une démonstration de bactéries productrices de films plastiques. Et sous les yeux des spectateurs sortaient, d'une sorte de machine, des bandes d'une résine transparente très légère. Des échantillons étaient tendus par de jeunes hôtes souriantes. Greog en prit un et l'examina avec attention.

— Résistant, imperméable, léger... disait sa femme dans son oreille.

Il y avait pensé, sachant que l'on fabriquait les coupoles des stations en matière de ce type, mais l'épaisseur du produit n'aurait pas convenu pour la fabrication de ses ballons gonflés à l'hélium.

— Il y a des batteries qui peuvent donner une largeur de trois mètres. On peut les souder facilement avec une colle produite justement par les mêmes bactéries. Il y en a des millions qui excrètent ce produit.

— Tu as vu le prix ?

Dix mille dollars pour la batterie de trois mètres. Mais il n'avait jamais rien vu de tel. Pour obtenir une enveloppe étanche de ballons avec des procédés habituels il aurait dû inventer des tas d'appareils, tisser une fibre, imperméabiliser, assembler.

— Personne n'achète, fit-il remarquer. Si on se présente avec autant de fric on va se faire repérer.

— On ne peut pas la voler, tout de même.

— Le fonctionnement de cette sorte de piège à bactéries est certainement délicat. Je suis à même de le comprendre, de veiller à ce qu'elles ne dépérissent ou ne soient plus programmées pour cette fonction. Mais les vendeurs vont nous

imposer un service de maintenance, voudront nous livrer, prendre la responsabilité de l'installation sur notre propriété. Il faut trouver le moyen d'éviter tout ça.

— On reviendra plus tard.

À la nuit, il n'y avait presque plus personne au stand et ils se présentèrent comme étant installés sur le nouveau réseau sud-est reliant désormais Hot Station à Titanpolis.

— On encourage les nouveaux colons... Nous voulons installer une ferme d'élevage de porcs. Nous prévoyons une serre de mille mètres carrés.

Ils finirent par signer un contrat, versèrent un acompte de cinq mille dollars. Évidemment toute une équipe se tenait à leur disposition pour l'installation.

— Nous repartons demain après-midi. Pouvez-vous tout préparer tout de suite ?

— Nous avons un wagon disponible. Les structures d'ancrage sont en fibres de carbone également produites par d'autres bactéries.

Ils durent en commander une certaine quantité, avancer mille dollars. Sous leurs yeux, on chargea un wagon avec les excréteurs à bactéries. Le wagon fut conduit sur une voie de garage proche de la vieille draisine du couple.

Le lendemain, le wagon et la draisine avaient disparu, ainsi que le couple. On les chercha sur le nouveau réseau puis sur le méridien, mais en vain. Plainte fut déposée auprès de la police ferroviaire mais nul n'imagina que deux Rénovateurs du Soleil avaient osé s'emparer des excréteurs à bactéries.

CHAPITRE XIV

Convaincu qu'une troupe de C.C.P. attaquait les installations, Gola s'était précipité vers les hublots pour regarder à travers les fumerolles de vapeur, n'avait vu personne. Valgio l'avait alors visé froidement :

— Dans votre compartiment. Si vous croyez que je vais vous laisser en liberté...

Alors le chef de la police regarda un écran et aperçut deux silhouettes, celle d'un Milicien et l'autre vêtue avec une certaine recherche.

— Ils ne sont que deux.

— Je vais les abattre sans attendre. S'ils font un pas de plus, je les grille au laser.

— Écoutez... J'ai plutôt l'impression qu'ils sont perdus. Vous ne pouvez pas tirer sans sommations.

— Imbécile ! Avec ces gens-là, pas de pitié.

D'un seul coup, Gola se rua sur l'ingénieur qui fixait un écran. Ce dernier se retourna, voulut tirer mais la balle explosive alla fracasser un manomètre qui se mit à siffler terriblement tandis qu'un jet de vapeur fusait dans leur direction.

— Attention, haleta Valgio, on peut se brûler profondément, c'est de la survapeur.

Gola essayait de lui arracher sa carabine et l'autre continuait de tirer sans arrêt. Les balles firent encore sauter un écran de télévision puis l'isolant du plafond et, soudain, l'air extérieur entra en sifflant lui aussi dans cette pièce à la pression atmosphérique différente.

— Vous êtes fou, dit Valgio.

— C'est plutôt vous le fou, riposta Gola à cran.

Il poussa soudain l'ingénieur sous le jet de vapeur. Brûlé à la nuque, Valgio lâcha enfin la carabine et s'éloigna en hurlant de douleur. Gola le suivit en redoutant un coup fourré, mais l'homme se précipitait vers une petite infirmerie, sortait des flacons, des pansements et commençait à soigner sa brûlure. Voyant que les hublots étaient en verre armé, Gola l'enferma dans l'infirmerie.

Il ferma ensuite la vanne de vapeur, ne put rien faire sur l'instant pour le toit percé du wagon-

laboratoire. Il regarda les écrans. Les deux étrangers n'étaient plus visibles. Les coups de feu avaient dû les effrayer.

Pourtant, au bout d'un moment, il revit la silhouette en fourrure blanche. Des fourrures de prix. Inconnues dans cette région. Il pensa à un animal du Nord. Il régla une caméra et se rendit compte que c'était une femme, jeune, jolie. Avec des cheveux blonds. Elle ne portait pas de cagoule malgré le froid. Il l'avait déjà vue quelque part mais ne savait plus où.

Il sortit par le sas, son arme à la main :

— Approchez les mains en l'air. Où est le Milicien ?

— Il a préféré s'en aller, dit-elle... Vous êtes l'ingénieur responsable ?

— Pas du tout. Avancez doucement... Je serais très triste de vous tirer dessus.

— Je ne suis pas armée. Mon nom est Leouan et je représente les intérêts de la Zone Occidentale.

D'accord, il se souvenait. Il l'avait vue chez le Kid au moins un an auparavant. Peut-être moins, mais dix mois en tout cas.

— Que faites-vous dans le coin ?

— Je suis intriguée. Ces installations

thermiques et électriques fonctionnent et en même temps les coupoles basculent vers le sud. Toutes les maisons ont disparu ou presque dans cette zone alors qu'au nord elles sont encore sur la banquise.

— Arrêtez, ouvrez votre fourrure.

Elle ne portait qu'une combinaison isotherme. Il la fit entrer à reculons, l'obligea à jeter sa fourrure loin d'elle. La combinaison moulait étroitement ses formes si bien qu'elle ne pouvait dissimuler aucune arme.

— Mais, fit-elle, ces appareils...

— La centrale thermique fonctionne, produit de l'électricité et de la vapeur. Mais le surplus est envoyé sous la banquise. L'ingénieur prétend avoir reçu l'ordre de le faire jusqu'à ce que Kaménépolis ait disparu de la surface de la banquise.

Leouan le regarda comme s'il racontait n'importe quoi.

— L'ingénieur se nomme Valgio et il dit que le Kid en personne lui a commandé cette abomination par radio. Il n'est pas tout à fait normal, mais je ne crois pas qu'il aurait de lui-même pris cette décision. De toute façon, le waterduc amène l'eau depuis Titan, les stations de relance thermique fonctionnent, alors qu'en

conclure ?

Leouan regarda les appareils.

— On doit pouvoir stopper cette horreur. Comment bloquer le waterduc, vous le savez, vous ?

— Non, mais nous allons trouver, même si le Kid doit nous faire fusiller.

CHAPITRE XV

Lady Diana tapota le gros dossier de sa main potelée.

— J’ai commencé de l’étudier, mais il me faudra plusieurs nuits pour le parcourir entièrement... Bien évidemment, quand j’ai pris la direction de la Panaméricaine, j’ai été mise dans le secret de ce dossier, comme tous mes prédécesseurs. Il y a maintenant plus de trente ans que je suis P.D.G. et jamais je n’ai eu besoin de me référer à ce dossier. J’en ai oublié les détails.

Elle regarda l’homme qui lui faisait face. Il avait les cheveux noirs, le nez un peu épaté, la bouche épaisse. Lady Diana aurait aimé le voir nu, certaine qu’il était couvert de poils broussailleux. Il se nommait Tarphys et avait fait spécialement le voyage depuis Stanley Station, dans la Fédération

australasienne.

— Votre famille a toujours été dévouée à notre Compagnie, poursuivit-elle. Votre père était un grand ami. Il a au siècle dernier tué dans l'œuf la résurrection de certaines légendes très dangereuses pour la planète.

— Lien Rag nous a échappé, dit Tarphys. Nous avons envoyé une douzaine d'hommes expérimentés dans la Compagnie de la Banquise. Trois ont été interceptés. Les autres n'ont pu atteindre Titanpolis, à l'exception d'un seul. Il a appris que Lien Rag aurait disparu sur la banquise alors qu'il se livrait à des mesures scientifiques. On a retrouvé sa draisine, son équipement auprès d'une nappe d'eau.

— Je ne crois pas à sa mort, dit Lady Diana. Il faudrait me montrer son cadavre.

— Je partage votre avis. Nous ne désarmons pas. Nous fouillons partout. Les frontières sont surveillées. D'abord celle de la Compagnie de la Banquise mais aussi toutes les autres. Lien Rag aurait fini par se faire repérer, même sous un déguisement. Lorsqu'il est venu dans nos bureaux de Stanley, nous nous sommes arrangés pour prendre de lui quelques clichés spéciaux.

— La chirurgie esthétique peut modifier son

apparence...

— Nous avons de lui une photographie aux infrarouges qui nous donne son spectre. Il peut modifier son visage, son aura sera toujours la même. Nous avons doublé nos précautions avec une radiographie de son squelette. Il ne peut pas nous échapper.

Lady Diana observait son visiteur. Quel homme efficace ! Avec ses frères et sa sœur, ils formaient une puissance non négligeable. Milliardaires, ils continuaient de travailler pour la Panaméricaine quels que soient les événements.

— Vous avez été élevé chez nous, n'est-ce pas ?

— Oui, madame. On m'appelle le Rick.

— Ce dossier Bermann Veriano est une sorte d'héritage sur lequel vous veillez jalousement ?

— Notre père Tarphys le Bald nous l'a légué. Il nous a recommandé de ne jamais tolérer qu'une autre personne puisse un jour s'y intéresser.

— Pourtant Lien Rag a trouvé le train des Bermann-Veriano, les cadavres, certains documents.

— Nous pensions, sur de faux renseignements, que cette ligne secondaire en cul-de-sac était impraticable, coupée en différents endroits. Donc nous estimions que la station de pêche ne serait

jamais découverte. Depuis des années, un projet d'expédition dormait dans nos bureaux. Nous avons été négligents. Lorsque cette minuscule station, en avant-poste de la banquise, s'est transformée en Amertume Station, nous avons surveillé l'activité de ces gens. Des chasseurs de Roux empruntaient la ligne secondaire sur deux ou trois cents kilomètres sans jamais aller plus loin, disant que les rails étaient coupés vers le sud.

— Vous n'êtes pas seul responsable, murmura Lady Diana, mais je dois avouer que j'avais oublié cette vieille histoire, ces quinze personnes enfouies sous la glace...

— Lien Rag a même trouvé un chat, l'a fait autopsier, sait comment les Bermann-Veriano sont morts. Lorsque mon père a eu lancé les grenades de gaz cyanogène, il n'a pu pénétrer dans le convoi. Il a dû abandonner l'endroit en espérant revenir un jour pour faire disparaître l'ensemble. Il aurait dû le faire, mais ses occupations...

Tarphys le Bald n'était qu'un tueur à gages, un aventurier sans scrupules. Il avait reçu une forte somme pour liquider les Bermann Veriano. De plus, il avait volé dans le coffre de ses victimes, avait retiré dix mille dollars de leur compte en banque. Tout était dans le dossier. Avec cet argent,

Tarphys père avait bâti son empire commercial et financier. C'est peu à peu qu'il avait donné à son action, à ses souvenirs, un caractère plus respectable, se transformant en gardien officiel de ce secret, jurant fidélité éternelle à la Panaméricaine. Ses enfants, élevés dans le culte du respect total de cette alliance, pouvant aller jusqu'au sacrifice ultime, étaient beaucoup plus sincères que lui.

— Vous avez proposé vos bons offices au Kid ?

— Il n'a pas rejeté mes propositions. Il lui faut relancer son commerce extérieur et il aura besoin de vous vendre ses productions. C'est un homme prodigieux. En quelques semaines il a réussi à redresser l'économie.

Lady Diana entrouvrit le fameux dossier, laissa errer son regard.

— Un seul homme ne devait pas découvrir la destinée des Bermann Veriano, un seul, et cet homme n'était autre que Lien Rag. Il y a des hasards qui nous dépassent. Qui posent des mystères et à la limite deviennent effrayants. Comment a-t-il pu se trouver dans ce train des C.C.P. roulant vers le sud, tomber sur la station de pêche ? Lien est constamment à l'affût de découvertes de ce type. Il n'a jamais cessé de

lancer des coups de sonde dans toutes les directions, un peu au jugé, mais il a souvent ramené des informations dans ses filets. J'ai tout un dossier sur lui, sur ses enquêtes en Transeuropéenne. Lien Rag subodore que notre monde est soumis à une censure étroite qui dissimule le passé, même le plus récent, et il ne le supporte pas.

— Il n'est pas le seul, fit remarquer Tarphys.

— Je sais, mais lui se trouve toujours où il ne faut pas. Le professeur Harl Mern, dont vous vous êtes occupé, ne s'est jamais dispersé dans ses recherches. Il s'est consacré aux Roux et n'a pas dévié d'un pouce. Quand il a compris que l'explication par des manipulations génétiques...

Elle se tut. Tarphys paraissait gêné et elle réalisa qu'il n'avait jamais accès à un certain niveau de révélations. Il ne faisait partie que de la classe des exécutants. Des brillants exécutants mais c'était tout.

— Vous l'avez remis aux Néo-Catholiques, n'est-ce pas ?

— J'ai suivi les consignes reçues.

— Vous n'avez pas été surpris ? D'ordinaire nous n'avons guère de relations avec ces Néo.

— Je suis né pour servir la Panaméricaine, dit-

il. Notre famille s'en est toujours bien portée. La preuve, nous sommes riches, puissants, respectés. Nous savons à qui nous devons cette position privilégiée et nous ne nous posons jamais ce genre de question. Harl Mern devait disparaître, ce fut fait. Plus tard, celui qui nous avait signalé le danger qu'il représentait, un certain Elias, est tombé entre les mains de ce comité provisoire de libération fondé par Lien Rag, mais il n'a pas parlé. Les C.C.P. ont dû par la suite le liquider.

— Nous allons avoir besoin de vous pour obtenir l'huile de baleine et l'huile de phoque que vend le Kid. Est-il possible de le faire sans nous nommer ?

— Il sait que nous travaillons pour vous, mais nous créerons des sociétés de courtage pour négocier ces achats.

— Oui, mais comment recevrons-nous cette huile ? Le plus court est par l'Antarctique et le Kid s'y refusera. Le détour par l'ouest, l'Africana puis la banquise de l'Atlantique est très coûteux, risqué. Les assurances doublent. Nous avons laissé un merveilleux réseau Sud en quittant la Concession du Kid. Négociez sa cession pour disons trente ans.

— Jusqu'à quelle distance ?

— Au cinquante-cinquième parallèle, disons ?

Tarphys inclina la tête. Ce serait une bonne opération, car leur contrat prévoyait un pourcentage sur chaque kilomètre-tonne.

— Vous restez quelque temps chez nous ?

— Trois jours. Je reste à votre disposition pour toutes précisions utiles.

— Le Kid ne livrera jamais Lien Rag, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas. Le personnage l'irrite souvent, se dresse devant lui, lui vole une partie de l'affection de Jdrien, mais il reste loyal. Même si Lien Rag fait partie de la commission d'enquête sur l'affaire de Radar Station.

— Dommage, fit-elle.

Le même soir, elle réunissait le conseil d'administration restreint de quatre membres, les seuls habilités à connaître le fameux dossier. Dès leur installation ils devaient prêter serment, en prendre connaissance et ne jamais plus en parler en dehors de ce genre de réunion ultra-secrète. Il n'y en avait jamais eu depuis près de quarante ans. Du moins aucun des membres présents n'en avait souvenir. Le plus récemment nommé siégeait depuis une dizaine d'années, le plus vieux était déjà là lorsque Lady Diana avait pris la présidence.

Ils étaient tous graves, inquiets, craignaient d'avoir quelque peu négligé ce côté occulte de leur fonction. Ils écoutèrent Lady Diana avec attention et un silence d'une minute s'ensuivit. Elle ne manifesta, contrairement à ses habitudes, aucune impatience, les laissant réfléchir avant de commencer à parler.

— Toujours ce Lien Rag, fit le vétéran. Comment cela a-t-il pu se produire ? Il était votre bras droit, s'est rebellé contre vous et le voilà en train de fouiner dans l'affaire la plus délicate de notre histoire commune. Nous ne pouvons pas le laisser faire.

— Est-ce vraiment fortuit ? demanda la seule femme admise parmi les quatre membres.

— C'est la bonne question, dit Lady Diana. Il faudrait lire attentivement ce dossier. Mais comme cela prendra des semaines, je ne puis le faire seule. Nous allons donc nous partager la tâche et nous réunir dans une semaine. Mais, en attendant, vous avez peut-être des suggestions à formuler ?

Ce fut la femme qui le fit.

— Si je me souviens bien, une sorte de conseil supervise, pour l'ensemble des Compagnies, la mise en sommeil de tous ces sujets interdits ?

— C'est vrai, dit Lady Diana. Il s'agit du conseil

oligarchique qui coiffe les Compagnies. Du moins les principales. Seule l'Australienne n'en a jamais fait partie et ce n'est pas souhaitable. Ce que nous voulons taire se trouverait du fait de la forme fédérative de sa direction éclaté en des dizaines de mémoires.

— Il n'y a donc que nous, la Transeuropéenne, la Sibérienne et l'Africana ?

— Ces quatre ont de bonnes raisons de veiller à la censure totale de ces faits. Ils se sont déroulés dans leurs territoires sous différentes formes.

— Doit-on demander la réunion de ce conseil oligarchique ?

— Je tiens à vous mettre en garde. Son règlement veut qu'à la moindre fuite, la moindre alerte, l'ensemble des Compagnies passent sous la direction du conseil. C'est-à-dire que nous aurions à subir la dictature des trois autres. Vous pensez bien qu'ils seraient tentés d'en profiter pour d'autres motifs que la sauvegarde de la planète.

Nouveau silence. La question était grave en effet et tous étaient jaloux de leur indépendance et de leur supériorité. Pas question de céder un pouce de leur souveraineté, et de leur puissance.

— Nous pouvons agir seuls ? demanda le vétéran.

— Pour l’instant oui. Le seul danger vient de ce Lien Rag. Il finira par être liquidé. Mais ce que je voudrais que nous trouvions ensemble, c’est la raison qui fait de lui, et de lui seul en diverses circonstances, un élément perturbateur. Il a souvent frôlé la réussite. Pourquoi ?

CHAPITRE XVI

C'était une province montagneuse que l'endroit où se trouvait la petite ville de Val Station. Il dut quitter le réseau principal pour prendre des lignes secondaires qui se hissaient dans les Alpes. C'était un des rares endroits où la glace n'accrochait pas toujours aux parois verticales et il éprouvait une grande émotion à découvrir la roche, quelques traces de végétation. Des lichens certainement.

Val Station était une ville minière. On y extrayait de la pierre que l'on broyait, réduisait en poudre pour de multiples usages. Quatre mille habitants qui ne vivaient que de cette exploitation. Son arrière-arrière-grand-père Lienty Rag avait vu le jour dans cette ville en 2201. Cela faisait cent quarante-neuf ans. Puisqu'en principe on était en

2350. Depuis quelque temps, une controverse était née entre plusieurs écoles de datation. Les uns affirmaient qu'on était en 2348 et que la Grande Panique avait débuté en 2048. Au contraire, d'autres tout aussi sûrs de leur compte répondaient qu'on entrait dans l'année 2354. Lien Rag avait toujours pensé qu'il était en 2350 et persistait.

La station était dans une vallée si étroite qu'on avait construit la verrière en s'appuyant sur les deux parois. Les galeries de mine se trouvaient dans la ville même ainsi que les concasseurs. Quand il descendit du wagon, le bruit, la poussière, lui firent appréhender son séjour. Il ne trouva qu'un petit hôtel terminus sale et peu confortable, apprit qu'il devrait prendre ses repas à l'une des cantines des mineurs. Peu après, un agent de sécurité des mines vint lui demander ses papiers.

— Monsieur Kleen ?

Le mot monsieur prononcé avec un accent alerta Lien Rag.

— Vous parlez le français ?

— Uniquement avec les vieilles personnes et les isolés dans la montagne. Ici, tout le monde parle l'anglais universel.

Il regarda Lien avec soupçon comme si ce voyageur lui avait tendu un piège.

— But de votre voyage ?

— Je recherche des parents. Un de leurs ancêtres est né ici dans cette ville. Je pense aller consulter les archives de la station.

— Je n'ai jamais connu de Kleen dans Val Station.

— Il s'agit de la famille Morin...

Le policier se mit à rire.

— Il y a au moins cent Morin dans le coin. Pourquoi recherchez-vous ces gens-là ?

— Pour une question d'héritage. Tout simplement. J'arrive de la guerre et j'ai besoin de me réinstaller.

— Que faisiez-vous ?

— Imprimeur.

L'agent des mines finit par s'en aller. Lien Rag alla dans son étroite cabine. Il y avait juste une couchette, un espace avec la cloison pour s'asseoir mais les genoux butaient contre. Le wagon frémissait et il y avait ce bourdonnement. Il glissa sa main dans le sac de couchage, trouva de la poussière de sable.

Avant de ressortir, il demanda à sa logeuse si

les concasseurs s'arrêtaient quelquefois. À la nuit par exemple.

— Les concasseurs ? fit-elle surprise.

Depuis si longtemps elle n'y faisait plus attention, mais elle répondit que les mines ne s'arrêtaient jamais. Il s'en doutait un peu.

Il ne trouva aucune cantine ouverte avant le soir. Dut rôder dans une cité déserte. Les rares passants le regardaient avec suspicion et bientôt une draisine s'arrêta à sa hauteur avec le même agent de la sécurité aux commandes.

— Vous ne devriez pas vous promener sur les quais. Ici c'est très mal vu. C'est une incitation à la paresse et aux congés de maladie abusifs.

Le glaciologue regarda autour de lui. Qui aurait eu l'idée de flâner dans une cité aussi lugubre encadrée entre deux falaises, envahie par le bruit et la poussière ?

— Je peux vous conduire aux archives. Ainsi vous pourrez abréger votre séjour.

— Vous avez hâte que je reparte ? demanda Lien en montant dans la draisine, simple plateforme électrique avec une rambarde pour se tenir debout.

— Vous auriez pu trouver à Grand Star Station. À l'office généalogique. Ici ce sont surtout des

archives papiers.

Il paraissait très méprisant pour cet usage rétrograde du papier.

— Des Morin, vous en trouverez des paquets.

— Et des Ragus ?

— Ragus ? Il y en avait une famille, je crois... Mais ils ont dû quitter la vallée.

Lien Rag en restait pantois. Il n'aurait jamais pensé que ça puisse être si facile.

— J'étais enfant à l'époque. Il y a donc bien quinze ans de ça. Je me demande bien s'ils n'ont pas eu des ennuis. Faut que je voie ça de près.

Sans l'agent de sécurité, le responsable des archives lui aurait fait des difficultés. Il veillait sur ses archives comme si elles étaient convoitées par un ennemi prêt à tout pour les consulter.

Lien trouva le document sur la naissance de son arrière-arrière-grand-père Lienty Rag, né de Ragus sa mère âgée de dix-neuf ans, non originaire de la cité-gare de Val, affirmant être née en 2182 dans la cité-gare de Remo en province Orientale.

— À l'époque, on n'était pas très exigeant, dit l'employé. On n'avait pas besoin de montrer ses papiers. Il suffisait de dire n'importe quoi. C'est un

drôle de nom, Ragus. Et pourquoi y a pas de père, hein ? Elle a raccourci le nom de son fils en Rag, ce qui était permis...

— Mais il y avait une famille Ragus voici quinze ans, dit l'agent. Je me souviens de ce nom vaguement.

L'employé haussa les épaules.

— Je ne suis ici que depuis huit ans. Fonctionnaire ferroviaire de seconde classe, département des bureaucratiques. Je vais où l'on m'envoie.

— Cherchez ces Ragus... Dans une période plus récente.

— Je n'ai pas le droit. Il ne s'est pas écoulé un délai suffisant qui est de cinquante ans.

— Pourquoi ces gens ne seraient pas nés il y a plus de cinquante ans ? fit l'agent avec finesse.

Visiblement, il voulait que Lien Rag en finisse une fois pour toutes et quitte Val Station au plus vite. Il ne voulait pas d'ennuis.

— Ragus, dit l'employé en allant chercher d'autres registres plastifiés.

Il commença de chercher, refusant l'aide de Lien Rag. Sa suspicion ne faiblissait pas. Il fit durer ses investigations si longtemps que l'agent

dut s'en aller surveiller la sortie d'une équipe et la relève par une autre.

— Vous parlez français ? demanda soudain l'employé dans cette langue en suivant d'un drôle de regard l'agent qui remontait dans sa draisine.

— Je le comprends mieux que je ne le parle.

— Ces Ragus appartenaient à la vieille population française réfugiée dans ces montagnes. Je vous le dis parce que moi aussi j'en fais partie. Mon nom est Cartier. Nous avons tous conservé la langue et les noms...

— Pourtant Ragus...

— Ça veut dire Rague... ou Rage... Il y a eu tout un mouvement de résistance dans le coin contre l'utilisation de l'anglais universel. Mes grands-parents ont été déportés... Moi j'ai fait des pieds et des mains pour revenir ici essayer de retrouver leurs traces et d'autres personnes qui pensent encore comme eux.

— On pourrait se revoir, dit Lien Rag.

— Ce Boss est dangereux. Il va vous surveiller... Mieux vaudra se retrouver ailleurs. Demain j'ai trois jours de repos et je vous attendrai en bas, dans une autre vallée, Cerame Station. Je serai à *l'Hôtel des Voyageurs*...

— Vous savez ce que sont devenus ces Ragus ?

— Bien sûr. Ils vivaient dans une vallée isolée, élevaient des rennes, je crois. Lorsque le conseil d'administration a décidé d'interdire le vieux français ils se sont rebellés, ont recueilli les gens traqués. On leur a envoyé des miliciens. La ferme a brûlé. Beaucoup ont été déportés dans l'extrême nord de la Concession.

— Il y avait des Ragus ?

— Tous ont été tués, sauf un qui se serait enfui avec deux ou trois personnes dont un oncle à moi. Nous parlerons de tout ça une autre fois.

Lien Rag comprit qu'il devait se montrer également prudent. Il retournait vers son hôtel lorsque Boss le rejoignit.

— Vous avez un endroit pour prendre un repas juste là-bas. Je vous conseille d'y aller maintenant. Ailleurs vous auriez des ennuis. Les mineurs d'ici boivent beaucoup de bière et ne supportent pas les étrangers trop bien habillés. Cette cantine est celle des contremaîtres. Vous y serez en sécurité.

— Merci, je vous invite à boire quelque chose ?

— Je suis en service, répliqua l'autre vexé. Vous avez trouvé quelque chose de précis ?

— C'était trop tard. Et puis l'employé est trop strict. Il allait fermer son service.

— Il vaut mieux pour vous. Ces Ragus étaient

de sales gens. Ils avaient dû commettre des crimes, car on a dû envoyer la milice contre leur ferme dans l'autre vallée. Ils ont résisté et se sont fait tuer.

— Vraiment, fit Lien d'un air ébahi... J'ignorais ce détail et vous faites bien de me mettre en garde. Je ne tiens pas à renouer avec des gens qui auraient eu des ancêtres aussi peu fréquentables. Je vais aller dîner puis faire un bon sommeil avant de repartir avec le premier train.

— Parfait, dit Boss plus souriant. C'est une très bonne résolution. Ici, vous savez, c'est une ville sans histoires. Les gens travaillent dur, rentrent chez eux et ne se mêlent de rien.

CHAPITRE XVII

À la tombée du jour, Aba, le Milicien des A.C.C.P., apparut sur l'écran de télévision surveillant la zone sud-est. Il levait les bras, souriait un peu sottement. Il ne portait plus sa combinaison-uniforme, avait dû trouver quelque part cette longue pelisse en phoque, un pantalon de peau. Il s'immobilisa près des fumerolles qui montaient d'une crevasse minuscule de la banquise.

— On le fait entrer ? proposa Leouan. Il nous aidera. Je crois qu'il a compris que l'idéal des C.C.P. ne conduisait qu'au nihilisme.

— Il joue peut-être le double jeu, préviendra ensuite ses camarades que nous ne sommes que deux, qu'ils peuvent attaquer sans crainte.

— Essayons. Nous avons besoin de main-

d'œuvre pour dévier ce courant continu d'eau.

Au début, ils avaient fini par trouver les vannes, croyaient interrompre le flux en les fermant. Mais un système de sécurité avait fini par s'ouvrir et l'eau brûlante continuait à se répandre sous la banquise. Ils avaient interrogé Valgio enfermé dans l'infirmerie et l'ingénieur à moitié fou s'était mis à rire :

— J'ai tout prévu ; en cas de surchauffe et de bouchon de vapeur, le trop-plein continuera à se déverser sous la ville.

Il aurait fallu rebrancher l'ancien système de sécurité qui conduisait le surplus d'eau chaude en différents points de la banquise, à des kilomètres avant de plonger dans l'océan à très grande profondeur. À tous les deux ils se fatiguaient à traîner les grosses conduites calorifugées.

— Très bien, dit Gola, allez lui ouvrir. Je le tiens sous le feu de la carabine.

Aba parut fou d'une joie enfantine de pénétrer dans cette salle de contrôle bien chauffée. Il regarda les appareils, les manomètres avec inquiétude et respect. Expliqua que ses anciens camarades tiraient sur les habitants qui se précipitaient vers le nord de la ville pour échapper au cataclysme, mais que les habitants se

rebiffaient. Ils avaient réussi à trouver des armes et désormais une bataille de rues était engagée dans toute la partie septentrionale.

— Il y a des morts des deux côtés. Quand j'ai vu ça, j'ai compris que c'était la fin pour les C.C.P. J'ai jeté mon uniforme et je suis revenu là. Vous m'aidez, n'est-ce pas ? J'ai toujours été conciliant avec vous et je vous ai aidée à plusieurs reprises. Quand vous êtes revenue du Sud avec votre train je me suis tout de suite douté que Lien Rag se cachait à bord et je ne vous ai pas trahie.

— C'est facile à dire maintenant, remarqua-t-elle.

— Je ne mens pas. J'ai beaucoup de sympathie pour vous.

Gola le plaqua contre la cloison, fouilla ses vêtements. Puis il reçut un peu de nourriture, du poisson et de la farine de soja qu'il avala goulûment.

— Il faut travailler avec nous. Nous mettons en place des conduites très lourdes pour envoyer l'eau chaude très loin de la cité. Il faut faire vite. On peut encore sauver toute la partie où se déroulent les combats.

Malgré la nuit ils transportèrent plusieurs longueurs de tubes. L'ingénieur Valgio avait

interrompu les pipelines de sécurité sur une centaine de mètres, fait sauter le groupe de pompes qui dérivait l'eau chaude. Il avait utilisé une draisine-grue, mais elle ne fonctionnait plus. Tout devait être fait avec leurs forces manuelles. Mais Aba était robuste et vers minuit ils avaient déjà raccordé la canalisation qui se dirigeait vers le sud, plongeait dans l'océan. Gola essaya de relancer la pompe correspondante mais renonça. Il faisait un froid horrible, un vent fou qui, détourné par la coupole en train de s'abîmer dans l'océan, venait les frapper par côté. Ils durent rentrer, se reposer, manger.

— On va dormir quelques heures, proposa Gola.

— Et si la coupole tombe ? fit Aba craintif.

— Je pense qu'elle sera déchiquetée par le vent avant quelques heures. Ses structures de soutien souffrent énormément en ce moment.

Elle émettait des grincements insupportables. Leouan décréta qu'elle allait lancer des messages radio pour avertir le Kid que les habitants s'étaient insurgés.

— Ses unités peuvent prendre les Miliciens à revers. Dans moins de deux jours, la guerre pourrait se terminer.

Elle lança des messages échelonnés tandis que

Gola, toujours méfiant, enfermait l'ex-Milicien pour la nuit. Il revint auprès d'elle.

— Pas de confirmation, murmura-t-elle, déçue.

— La coupole doit détourner les ondes... Enfin, c'est une hypothèse.

— Ou le Kid ne veut rien savoir, ne fera pas un seul geste pour aider les habitants. De leurs barricades ils doivent voir les lumières de la ligne amie à des kilomètres. Ils finiront par désespérer si les bâtiments ne commencent pas à rouler vers eux.

Elle dormit quelques heures, se leva la première pour lancer ses messages sur différentes fréquences. Elle capta un message codé, certainement militaire, pensa que la réciprocité existait. On devait l'entendre transmettre ses appels au Kid. Elle se présentait, expliquait qui elle était, parlait de Gola, l'ancien chef de police, qui collaborait à l'œuvre de sauvetage de la cité. Pour l'instant elle restait prudente sur les raisons de cette catastrophe. Plus tard, on éclaircirait l'énigme, établirait les responsabilités. Ainsi, elle laissait une chance au Kid de réagir, de lancer l'offensive, d'envoyer des techniciens qui répareraient rapidement les fuites d'eau chaude.

Gola la rejoignit en bâillant :

— Déjà debout ? Vous croyez qu'ils vont vous écouter ?

— Il le faudra bien.

— Je suis sûr que vous êtes brouillée... Sur le réseau-est par exemple, de façon que vos appels n'atteignent pas Titanpolis. Au nord il n'y a que des militaires qui empêcheront également vos émissions d'aller plus loin.

— Je n'arrive pas à y croire, fit-elle.

Il lui apporta un liquide chaud qui avait vaguement un goût de café. C'étaient des céréales grillées avec un peu de lait. Il délivra Aba qui déclara n'avoir jamais passé une si bonne nuit, bien au chaud. La centrale thermique fonctionnait régulièrement avec un alternateur, mais elle aurait pu alimenter à nouveau une bonne partie de la ville. Ils avaient essayé de relancer le circuit frigorifique mais Valgio l'avait endommagé, au point qu'il aurait fallu un ingénieur pour remettre tout en état.

— Au travail, dit Gola.

— Je reviendrai d'ici une heure, dit-elle, pour lancer un autre appel.

Au nord, les fusillades continuaient, ponctuées de tirs d'armes lourdes.

— Des canons automatiques, dit Gola. Les

Panaméricains ont dû en faire cadeau aux C.C.P.

— Nous en avons trouvé une douzaine, en effet, confirma Aba.

Dans la matinée, ils rétablirent un autre pipeline de déviation, mais sans les pompes, l'écoulement restait réduit et ne suffisait pas à détourner la plus grande partie d'eau chaude qui continuait à faire fondre la banquise.

— Il faut remplacer les pompes, dit Leouan. Il y en a dans les stocks.

— Nous ne pourrons jamais les transporter.

— On doit bien trouver des engins de levage quelque part. La station de marchandises n'est-elle pas dans le coin ?

— C'est dangereux... Il faudra aussi trouver une ligne aux rails intacts.

— J'y vais, dit-elle. Je risque moins que vous.

Elle emporta un pistolet classique que Gola avait trouvé dans un tiroir. Il lui fallut plus d'une heure pour atteindre la gare de marchandises. Bien sûr, des tas d'engins attendaient, immobilisés par la panne sèche. Elle dut vidanger une dizaine de réservoirs pour récupérer quelques litres qu'elle versa dans celui d'une draisine-élévatrice qui lui parut en bon état. Mais le moteur refusa de démarrer et elle dut récupérer son huile,

recommencer avec une autre qui tourna assez facilement. Elle commençait de rouler vers le sud lorsque quatre Beltups surgirent devant l'aiguillage qu'elle devait manœuvrer.

CHAPITRE XVIII

En descendant à Cerame Station, Lien Rag craignait de commettre une erreur. Ce Cartier lui avait peut-être tendu un piège subtil. Il n'avait jamais entendu parler de personnes réfractaires à l'utilisation de l'anglais universel qui se soient organisées pour défendre leur langue jusqu'à la mort. Il avait parlé de massacre, d'un dernier descendant de la famille Ragus en fuite.

Pourtant l'employé du service bureaucratique l'attendait dans le hall de l'*Hôtel des Voyageurs* et fit comme s'il s'agissait d'une coïncidence. Lien Rag alla déposer son bagage dans sa chambre, le rejoignit au bar désert de l'établissement. Une serveuse indifférente leur servit de la bière et s'en alla.

— Je suis sur mes gardes, avoua Cartier, Boss

m'a posé des questions, m'a vu prendre l'omnibus ce matin.

Lien Rag avait pris le train suivant. Boss avait également surveillé son départ. Allait-il établir un rapprochement entre les deux hommes ?

— Je me livre à vous entièrement, dit soudain Cartier nerveusement. J'appartiens au mouvement Maintenance de la Langue Française. Je ne risque plus la mort mais je serai destitué, condamné à deux ans de prison si vous me trahissez.

— Vous êtes nombreux ?

— Plusieurs milliers. Jusqu'à une certaine époque, nous étions considérés comme des fossiles... Et puis ils se sont rendu compte que notre obstination avait des incidences fâcheuses sur leur autorité. Nous pouvions lire de vieux textes, raconter des faits anciens, expliquer certaines méthodes... Et de plus la plupart des Rénovateurs du Soleil de cette Compagnie parlent le français comme une langue d'identification.

Sans surprise, Lien Rag constatait que tout était intimement lié et qu'il bénéficiait comme d'habitude de providentiels coups de hasard.

— Vos Ragus étaient implantés dans cette Province depuis plus de cent ans. J'ai dû m'y intéresser, car c'est la fondatrice de la lignée qui a

commencé de refuser l'usage de l'anglais universel. Elle n'a pas eu qu'un seul fils. Votre arrière-arrière-grand-père.

— Mais elle est morte à l'âge de vingt-trois ans.

— Non. Elle a vécu très vieille, au contraire, mais sous un autre nom puisqu'elle s'était mariée. Mais tous ses enfants se sont appelés Ragus, Rague, Rag comme vous, Ragre également. Elle a élevé votre aïeul né d'un père inconnu. Puis a épousé un certain Fort. Lui est mort très vite et elle a repris son nom de fille. C'est alors qu'ils ont créé des élevages de rennes dans la région, et en même temps une communauté de langue française qui n'a cessé de grandir.

Lien Rag cachait sa déception. Peu lui importait cette histoire de fidélité à une langue, il cherchait une autre explication à sa propre destinée, avait pensé la trouver dans l'origine de sa famille.

— C'est tout ?

— Il y a quinze ans, la Compagnie a fini par décider de disperser ce noyau de résistance culturelle, vous connaissez la suite. Un Ragus a pu s'échapper, mais je ne sais où il se trouve. Ça m'intéresserait car un de mes oncles l'aurait accompagné dans sa fuite. Si ça se trouve, nous avons des liens de parenté très lointains.

Le glaciologue vida sa chope et garda le silence. Il s'était présenté sous le nom de Kleen, n'avait jamais dit que son véritable nom était une altération de celui de Ragus.

— Il paraît qu'elle avait entassé des milliers de livres, de dossiers, de documents, mais la Compagnie a fait brûler sa bibliothèque. Elle était arrivée du Sud avec un wagon spécial. En fait, elle était en route vers le nord lorsque les douleurs de l'accouchement l'ont prise en gare de Val Station, qui s'appelait encore cité-gare du Val. Elle a accouché là et s'est finalement installée.

— Comment savez-vous cela ?

— Mais par les mémoires qu'elle a laissés.

— Des mémoires ?

— Très passionnants... Je vous en remettrai un exemplaire.

— Un exemplaire ? Il y en a plusieurs ?

— Maintenance de la Langue Française en a fait imprimer des centaines il y a deux ans, pour expliquer le sens de sa lutte. C'est évidemment vendu sous le manteau, comme la plupart des livres trop agressifs pour la Compagnie ou trop explicites sur certains sujets... Vous vous souvenez de la « Voie Oblique » sur l'origine des Roux par exemple ?

Lien Rag hocha la tête, ne jugeant ni utile ni sage de révéler qu'il était à l'origine de cette édition du livre d'Oun Fougé, pseudo-créateur des Roux. En fait une œuvre apocryphe que l'Église Néo-Catholique avait laissé diffuser pour empêcher d'autres recherches plus scientifiques.

— Nous allons faire une promenade, dit Cartier. On louera une draisine.

Ils sortirent de la station, commencèrent d'emprunter une voie à crémaillère qui les conduisit sur un plateau entouré de sommets glacés. Il y avait là une minuscule station installée à une bifurcation. Une Y station avec un numéro d'identification.

Ce fut dans la minuscule gare qu'ils rencontrèrent le chef de station, ami de Cartier. Il se nommait Lang mais chuchota qu'avant d'être anglicisé, c'était Langlois, son nom. Il possédait une caisse des *Mémoires d'une Femme de Langue Française*. C'était le titre.

Lien Rag put le consulter brièvement. Puis ils discutèrent en français de la situation, de la fin de la guerre avec la Sibérienne, des difficultés de la vie, des Rénovateurs du Soleil.

— Ils devront préparer l'opinion publique, disait Lang, sinon ils ne seront pas compris. On ne

peut pas d'un seul coup ranimer le Soleil et faire fondre la glace. On se retrouverait sur le cul dans la flotte.

Il riait. Visiblement il ne savait ce qu'était exactement le Soleil. Ces gens-là étaient surtout préoccupés de défendre le français, se chamaillaient sur un mot, par exemple cet adjectif de bureaucratique utilisé désormais pour un service d'administration ferroviaire.

— Jadis, disait Lang, c'était un terme péjoratif. On disait que la bureaucratie était une dictature dans l'État, qu'elle avait une influence néfaste sur la vie des citoyens.

— Ça n'a pas changé, fit Cartier.

— Aujourd'hui c'est un terme moins équivoque. Quand tu dis que tu es un bureaucratique, les gens t'envient d'avoir une situation aussi stable.

— Mais nous sommes toujours une sorte de dictature, lança Cartier. Quelle différence dans ce cas ?

— Autrefois, avant la Grande Panique, les employés de bureaux se défendaient d'appartenir à la bureaucratie ou en avaient honte. Voilà la différence.

Dans sa petite cabine d'hôtel à Cerame Station, Lien Rag entreprit la lecture des mémoires de son

aïeule mais chercha en vain un signe, un clin d'œil le concernant directement. Cette femme commençait le récit de sa vie à la date de l'année 2201, lorsque, en route vers le nord, elle avait dû accoucher dans la station minière et n'en était plus repartie. Par un mot, pas une allusion à son passé, comme si sa destinée s'était seulement jouée ce jour de décembre où elle avait mis son enfant au monde, l'arrière-arrière-grand-père de Lien. Tout ce qu'il savait, c'était le lieu de sa naissance. Du moins celui qu'elle avait déclaré. Cité-gare de Remo, province Orientale.

Il possédait un petit atlas ancien qu'il consulta. Remo ne pouvait être que San Remo, autrefois sur les bords de la Méditerranée, dans ce pays que l'on appelait l'Italie. Maintenant devenu Remo Station, à la limite de la banquise.

Pourquoi avait-elle défendu la langue française si elle était d'origine italienne ? Pourquoi ce choix ? Que voulait-elle cacher ? Il était à peu près certain qu'une visite aux archives de Remo Station n'aurait rien donné. Il avait fait un voyage inutile.

Lorsqu'il déjeuna avec Cartier, ce dernier lui proposa de le recommander à ses amis de la Maintenance à Grand Star Station.

— Vous serez bien reçu et vous pourrez peut-

être poursuivre vos recherches. Je ne comprends pas très bien leur but exact.

Il commençait de se méfier, le bureaucratique, et regrettait peut-être son manque de discrétion.

— Ce qui m'intéresse, c'est mon aïeule Ragus. Les vingt-trois ans de sa vie qu'elle laisse dans l'ombre.

— Allez à Remo Station.

Il lui expliqua pourquoi ce serait inutile à son avis. Cartier hocha la tête :

— Je suis certain que vous n'avez pas lu les mémoires dans le détail. Avouez que vous les avez simplement feuilletés...

— J'ai commencé de les lire avec attention, puis, comme vous dites, j'ai survolé les pages... C'est très long.

— Alors lisez-les. Je ne peux pas vous en dire plus mais vous vous réservez des surprises.

— Elle parle de ses origines ?

— Non, mais ce qui transparaît c'est que... Je préfère que vous vous en rendiez compte par vous-même.

Dans l'express qui le reconduisait à Grand Star Station, il dut attendre d'être dans sa couchette, d'avoir tiré les rideaux pour ouvrir l'ouvrage. Ses

compagnons de voyage étaient trop curieux pour qu'il ait pu le faire avant. Ils le surveillaient comme s'il était un espion. Après des années de séjour dans d'autres Compagnies, il avait pris des habitudes, un comportement différent de celui des Transeuropéens. En fait, il se trahissait sans arrêt.

Il s'endormit sur les mémoires, se réveilla dans la nuit pour en reprendre la lecture. C'était très ennuyeux en fait. Ragus expliquait comment elle avait fondé une école clandestine de français pour tous les âges en même temps que son élevage de rennes. Elle avait dû se procurer des couples de ces animaux, sélectionner ensuite les produits pendant des années. C'était le journal d'une réussite sociale au travers de laquelle la défense et l'illustration de la langue française donnaient un certain piquant.

Il y avait des dissertations sur la déformation des mots français une fois passés à l'anglais.

Lorsqu'il parvint à G.S.S., au bout de deux jours, il ne comprenait toujours pas ce que Cartier avait cru lire entre les lignes. Ragus avait épousé ce Fort qui, disait-elle, vivait toujours dans les étoiles. Elle en parlait avec amour et indulgence. Comme d'un être fragile, rêveur, romantique, qui avait fini par mourir après lui avoir fait trois

enfants de plus, deux garçons, une fille.

Sur les quais de la capitale il eut brusquement l'impression d'être suivi et s'arrangea pour vérifier cette sensation. Il découvrit qu'un homme blond ne le quittait pas d'une semelle.

Il essaya de rompre cette filature mais ce ne fut pas aussi facile qu'il le pensait, preuve que l'inconnu avait de l'expérience. Ne sachant que faire, il pensa à cette adresse que Cartier lui avait donnée, celle d'un certain Manxus qui dirigeait la section locale de Maintenance.

L'homme dirigeait un magasin de comestibles et Lien dut d'abord se débarrasser de son suiveur pour aller lui demander asile.

— Savez-vous ce que signifie le mot demain en français ?

Tel était le mot de passe. Manxus l'entraîna dans l'arrière-boutique, lui demanda des nouvelles de Cartier.

— Vous êtes ici chez vous, déclara-t-il.

— J'ai besoin de quarante-huit heures seulement.

— Tant que vous voulez.

Il fut installé dans un agréable compartiment qui dominait la circulation de l'avenue du

troisième étage. Il passa son temps à lire attentivement une page des mémoires avant de regarder par la fenêtre. Et d'un seul coup il se rendit compte d'une chose effarante : Ragus, son aïeule, était télépathe.

CHAPITRE XIX

D'abord Stamw, le chef des Chasseurs de phoques, lui avait téléphoné pour l'avertir :

— Une certaine Leouan émet depuis Kaménépolis. Elle dit que les Miliciens sont aux prises avec la population, que c'est l'insurrection générale. Elle nous demande d'attaquer. Les C.C.P. seront ainsi coincés entre les habitants et nous.

— C'est un piège, dit le Kid sèchement. Ils doivent la faire parler sous la contrainte.

— Peut-être, mais elle dit que c'est une fuite d'eau chaude qui est en train de faire fondre la banquise sous la cité. Elle demande qu'on arrête le waterduc.

— Vous voyez ? C'est une ruse. Si je le faisais, je

compromettrais la reprise économique des petites stations riveraines de ce pipe-line.

Il raccrocha. Lui aussi avait capté ces émissions, ses collaborateurs de même. Il avait ordonné qu'elles soient brouillées à hauteur de Round Station. Mais dans la même matinée ce fut le chef de la police ferroviaire, Lichten, qui lui communiqua les mêmes messages.

— Cette radio émet régulièrement.

— C'est un traquenard, répétait le Kid.

— L'accent de cette femme est sincère. Elle dit que Gola, l'ancien chef de police, est avec elle pour essayer de diriger le courant d'eau chaude ailleurs que sous la ville.

— Gola est un traître. Il s'est rendu comme un lâche à la Guilde des Harponneurs.

— Il ne voulait pas faire tuer ses hommes.

— Il a trahi, répéta le Kid furieux qu'on lui tienne tête. Il sera jugé.

— Il a été fourré en train-prison.

— Il raconte n'importe quoi pour se faire pardonner, mais je ne marche pas.

Il avait besoin de quelques jours encore. Trois au minimum, mais une semaine aurait été souhaitable pour que cette ville maudite soit enfin

complètement ruinée, impossible à reconstruire. Il avait juré de le faire mais n'avait pu mettre à exécution son projet de l'écarteler, d'attacher les quartiers à de puissantes motrices pour la disperser aux quatre vents. Il avait craint les réactions, les condamnations de ses proches, Lien Rag avait choisi de se rendre en Transeuropéenne et c'était une chance. Le professeur Ikar et l'ingénieur Olgarev étaient quelque peu ennuyés. Leur commission d'enquête sur l'affaire de Radar Station manquait de punch. Lien Rag aurait pu le lui apporter.

Yeuse habitait à côté et il fallait rendre visite à Jdrien deux fois par jour. Mais comme l'enfant lisait dans son esprit, il était parfois très ennuyé de se voir percé à jour.

Son raisonnement était très simple. En détruisant Kaménépolis, il obligeait les habitants peu recommandables à quitter la Concession. Du moins ils ne pourraient jamais s'installer dans Titanpolis. Le règlement était très strict et on n'admettait que des gens utiles. Pour les distractions et la culture, le Kid n'avait encore rien décidé. N'importe qui pouvait se faire passer pour artiste et, une fois sur place, dévoiler son appétit pour les combines douteuses, jeux, prostitution, spectacles dégradants. Le Kid n'en voulait pas. Sa

ville serait aussi pure que le cristal, il n'en démordrait pas.

Les bilans approximatifs étaient très sombres. On parlait de milliers de morts pour l'ancienne capitale de la Compagnie. Et l'insurrection allait encore accroître ce nombre. Une tragédie qui risquait de se retourner contre lui. Mais il espérait encore que le renouveau de l'économie ferait oublier cet holocauste. Il y aurait une période fastueuse avec de la chaleur, de la nourriture à volonté. Les gens gagneraient de l'argent et dans la frénésie de réussir socialement oublieraient ces drames sanglants.

Glinda elle-même lui donnait l'impression d'être réprobatrice. Elle ne parlait jamais beaucoup, mais en cette période elle était d'un mutisme accablant. Il ne lui disait pourtant rien sur les événements, mais elle devinait qu'il se passait des tragédies épouvantables.

Les gens finissaient par critiquer la passivité de l'armée en face de Kaménépolis, souhaitaient que Stamw et Lichten attaquent les Miliciens de la C.C.P. Grâce à la censure des radios, télé, journaux, le Kid parvenait à ne pas les exciter davantage avec les récits de ce qui se passait là-bas. Leouan n'était pas la seule à émettre

clandestinement. Il y avait eu d'autres postes qu'il avait ordonné de brouiller. Les chefs ne comprenaient plus et s'ils obéissaient le faisaient à regret. Il risquait d'aggraver leurs doutes et se retrouver une fois de plus face à une opposition exacerbée, comme l'avait été la Guilde des Harponneurs avec laquelle il avait complètement manqué de diplomatie.

Les seules nouvelles positives étaient la remontée du cours de la calorie et celle des actions de la Compagnie. La prospérité revenait à toute allure.

CHAPITRE XX

Leoan avait entendu parler de ces voyous des confins de coupole qui sévissaient depuis pas mal d'années. Au début, du temps de la splendeur de Kaménépolis, ils bricolaient des véhicules avec de vieilles plates-formes, des draisines à la réforme, installaient un moteur diesel ou à vapeur, et utilisaient une courroie de cuir pour transmettre le mouvement aux essieux, d'où cette appellation de Beltups. Ils organisaient des raids contre les Roux installés au Dépotoir, s'étaient ensuite ralliés à la Guilde, se chargeant du service d'ordre et de la répression dans la capitale.

Les C.C.P. les avaient accueillis avec réserve, sans vraiment les amalgamer. Et comme ils redoutaient les face-à-face dangereux avec une

population insurgée, ils préféreraient abandonner le nord pour essayer de trouver une issue dans ce coin. Ce n'était pas Leouan qui les intéressait tout d'abord, mais la draisine.

Sûrs d'eux, la fameuse courroie enroulée au poignet sur les gros gants en peau de phoque, ils bloquaient l'aiguillage. Ils ne voyaient qu'une seule personne derrière le pare-brise de la draisine-élévateur, restaient confiants. Calmement, Leouan inversa la marche de son engin qui se mit à patiner sur les rails verglacés. Elle crut ne jamais s'arrêter ni repartir en arrière.

Les Beltups souriaient. La machine arrivait vers eux en soulevant des gerbes de glace et ensuite des étincelles. Elle ne leur échapperait pas. Mais le moteur s'emballa et la draisine repartit dans l'autre sens à pleine puissance. Un des quatre garçons réussit à saisir en courant la lame élévatrice de gauche. Il se hissa dessus, sortit un gros pistolet de sa fourrure et lit éclater le pare-brise à coups de crosse. Le verre organique volait en lamelles minuscules dans toutes les directions. Froidement, Leouan embraya l'élévateur au moment où le Beltup passait la moitié du corps dans l'habitacle et tentait d'enrouler sa courroie autour de son cou. Le système, faute de poids compensateur, s'éleva brutalement et le garçon

déséquilibré se raccrocha au montant du pare-brise. Son pantalon de cuir transpercé par la lame, son corps commença à se tordre en un arc de cercle de plus en plus horrible. Il restait coincé dans l'habitacle et ses reins craquèrent d'un seul coup. L'élévateur l'arracha à la cabine et il pendit comme une défroque, tout en haut de quatre mètres, la tête en bas.

Leouan se retourna pour surveiller sa marche arrière. Un aiguillage se présentait et elle aurait dû s'arrêter pour le manœuvrer manuellement. Il n'y avait plus d'électricité ni de fonctionnement automatique. Les trois autres, horrifiés par le calvaire de leur compagnon, accouraient en hurlant, l'un d'eux tirait même avec une carabine au canon scié qu'il portait jusque-là sur le côté de sa pelisse.

Une nouvelle fois, elle inversa la transmission mais avec douceur, ralentissant au maximum. Elle ramassa le gros pistolet et visa posément, le tenant à deux mains. Le plus rapproché des Beltups reçut deux balles en pleine poitrine et fit une sorte de saut périlleux à l'envers. Leouan crut qu'il évitait les coups, la narguait en quelque sorte mais il retomba en travers des rails. Les deux autres stoppèrent en pleine course. Le plus grand plongea sur sa droite derrière des wagonnets-

bennes à ordures. Allongé à plat ventre, il commença à tirer sur la draisine.

Celle-ci repartait une fois de plus en avant. Leouan essaya de l'atteindre mais sans pouvoir viser calmement. Elle manœuvrait les lames du système pour se débarrasser du corps du premier agresseur. Elle allait devoir déblayer les rails de celui de son complice. Elle agissait froidement, sans se poser de questions. Mais sans haine. Elle savait qu'ils ne lui auraient laissé aucune chance s'ils avaient réussi à la capturer, surtout après avoir découvert qu'elle était métissée de Roux.

Mais le corps du deuxième bloqua la machine qui patina à petite vitesse. Elle dut s'accroupir pour se mettre à l'abri des rafales. L'aiguillage approchait et elle ne savait pas comment elle le manœuvrerait. Au-delà, c'était la voie qui la conduirait directement vers les installations thermiques.

Et puis on se mit à tirer d'une tour de contrôle sur la gauche. Elle se crut d'abord visée mais les deux survivants des Beltups comprirent tout de suite, eux, qu'ils devenaient des cibles parfaites et commencèrent de ramper, l'un sous les wagonnets-bennes, l'autre derrière des congères.

C'était Aba, l'ex-Milicien, venu à sa rencontre,

inquiet de son retard. Sous sa protection elle put déplacer l'aiguille et vint se ranger auprès de la tour. Il la rejoignit rapidement.

— C'est Gola qui m'a envoyé, il commence à me faire confiance. C'étaient des C.C.P. ?

— Non. Des rôdeurs.

Il aurait donc tiré sans hésiter sur ses anciens camarades ? Elle trouvait précipitée et déplaisante cette volte-face totale.

— Un bel engin. En une journée on mettra tous les tubes en place.

— Il n'y a guère d'huile dans le réservoir et je n'en ai pas trouvé une goutte.

— On en trouvera dans la centrale. À défaut, il y a de l'huile minérale, très fluide.

Gola avait continué de travailler seul en roulant les tubes. Mais sans les pompes impossible d'expédier l'eau chaude en profondeur. Pas de pente naturelle, au contraire, les pipes suivaient les mouvements de la banquise, montaient et descendaient au gré des replis de glace.

— On commence par les pompes.

Avant la nuit, il y en avait deux en place et ils continuèrent jusqu'à ce que l'une d'elles commence à débiter. Aba, lui, patrouillait

discrètement autour de la centrale. D'autres Beltups, des Miliciens déserteurs pouvaient essayer de s'emparer de ces installations fixées solidement sur une banquise épaisse. Même si tout le reste devenait fragile, l'endroit flotterait encore comme un iceberg.

— Ça débite, ça débite.

Ils allèrent le vérifier sur les cadrans de surveillance. Les aiguilles n'étaient plus dans le rouge, preuve que la température sous la ville commençait de baisser lentement. Mais il fallait installer encore trois pompes avant de renverser complètement la situation, de stabiliser la banquise.

— Réfléchissons, dit soudain Gola. Si les anciens quartiers sud deviennent à nouveau solides, le bruit s'en répandra vite et les premiers à accourir, des C.C.P. ou des habitants, ne seront pas du premier choix. On risque d'être victimes de notre bonne volonté.

— Ça nous laisse au moins quarante-huit heures, dit Leouan, avant que ces gens-là osent croire que c'est fini, la glace molle. Le Kid finira bien par ordonner à ses unités d'avancer vers Kaménépolis.

Gola la regarda en hochant la tête, n'y croyant

guère. Elle continuait d'expédier message sur message sur toutes les fréquences. Personne n'accusait réception. Il y avait pourtant, dans chaque station, un radio à l'écoute. Les consignes devaient être strictes pour qu'il n'y en ait pas un seul pour se manifester. Le Kid utilisait les armes psychologiques que la guerre civile lui avait fournies. La police ferroviaire maintenait une censure efficace et les habitants des régions libérées ne se souciaient que de reprendre leurs activités pacifiques d'autrefois. Le sort de Kaménépolis n'intéressait personne. La ville avait été enviée, détestée pour sa vitalité, ses excès et personne n'élèverait la voix pour la défendre si elle était complètement détruite. Hot Station, Titanpolis briguaient le rang de capitale de la Concession. Le Kid avait toujours souhaité s'étendre vers l'est, faire du réseau une sorte d'énorme voie urbanisée sur des milliers de kilomètres. Puis il avait découvert que le réseau du 160° Méridien attirait également les colons, les gens entreprenants et il avait en projet de l'étendre vers la Sibérienne.

Dans la nuit, alors que Gola montait la garde, il tira quelques rafales contre des silhouettes que la lumière des projecteurs mit en fuite.

— Pour l'instant ils ont peur, sont

impressionnés par les installations, les fuites de vapeur, mais combien de temps le seront-ils encore ? Nous devrions peut-être songer à nous replier vers l'est d'ici un ou deux jours. À moins que le Kid ne se décide à attaquer.

Leouan elle-même n'y croyait plus guère. Craignait pour leur avenir. N'étaient-ils pas trois témoins indésirables ?

CHAPITRE XXI

Désormais Lien Rag ne se séparait jamais plus des mémoires de son aïeule Ragus. Il lui avait fallu une lecture attentive, répétitive, pour découvrir que son ancêtre lisait dans la pensée des gens. Comme elle ne l'annonçait nulle part, ce n'était pas immédiatement évident. N'importe qui pouvait écrire : « Je compris que cet homme nous mentait à tous et qu'il préméditait de nous dénoncer comme rétrogrades et archaïques, ennemis des Accords de NY Station et du règlement général de communication orale ». On pouvait soupçonner quelqu'un d'avoir des idées de trahison sans être télépathe. Mais Ragus, un peu plus loin, écrivait dans le détail ce que cet homme imaginait, ce qu'il comptait faire avec l'argent qu'il toucherait pour sa dénonciation. L'homme, peu important le nom de ce traître, voulait retourner

dans le nord de la Concession et acheter un petit hôtel terminus dans une station. Ragus connaissait même le nom qu'il donnerait à ce train-hôtel. L'homme n'avait pu lui raconter cela sans dévoiler ses sinistres intentions. Plus tard, l'homme fut exécuté par trois membres de la communauté. Ragus écrivait : « Ses dernières pensées furent encore pour ce fameux train-hôtel. Preuve que durant des années il n'avait eu que cette passion dans la vie. »

La banalité de ces mémoires faisait qu'il avait failli passer à côté de ce don exceptionnel. Un don qui n'avait jamais plus été signalé dans la famille. Jusqu'à ce que Jdrien en soit à nouveau le bénéficiaire.

Le commerçant qui le cachait chez lui, Manxus, venait deux fois par jour discuter avec lui en français archaïque. Il y prenait un plaisir rare, avouait que c'était une passion chez lui. Qu'il avait épousé sa femme parce qu'elle la partageait, à un moindre niveau cependant. Que chaque jour, il obligeait ses deux enfants à apprendre par cœur un texte, une poésie ou une page de prose. Surtout les œuvres d'un certain Victor Hugo.

— Je suis un admirateur de cet écrivain mort il y a près de cinq cents ans. Je vous apporterai un

recueil de poésies...

— Pour l'instant je suis très occupé avec ces mémoires de Ragus, dit Lien Rag en tapotant la couverture de l'ouvrage.

Manxus fit la moue.

— Je reconnais leur utilité pour l'histoire de notre mouvement contestataire, mais je trouve que c'est souvent décevant. Assez terre à terre. Elle vivait avec ses compagnons, son mari, ses enfants. D'accord, c'est intéressant pour connaître les usages et les mœurs d'il y a cent cinquante ans mais c'est tout.

Lien Rag secouait la tête avec obstination.

— Il y a autre chose, et c'est comme un de ces vieux livres qu'il faut relire des dizaines de fois pour en comprendre le sens exact.

Manxus souriait avec indulgence. Chaque fois il apportait de quoi boire et manger. Il avait, disait-il, le culte de la « gastronomie » et exigeait qu'on lui confectionne des pâtés à l'ancienne, des plats très sophistiqués. Il achetait à prix fou des vins et des liqueurs remontés du sous-sol glacière par des pilleurs clandestins.

— Quel nectar que ce porto, n'est-ce pas ? Chaque goutte est une larme de jouissance.

Il affirmait que sa passion pour la langue

française et son goût pour le bien manger et le bien boire n'étaient que les éléments logiques d'une culture pleine d'humanité.

— Notre monde est trop barbare désormais, trop difficile. Je suis un privilégié, mais mon argent, je l'engloutis dans ces bouteilles sublimes, ces plats raffinés. Vous savez, la Ragus, je m'en excuse si elle est vraiment votre ancêtre, néglige un peu tout ça. Elle n'a jamais une recette de cuisine appétissante, jamais un mot pour ces joies délicates... Je la trouve un peu rabat-joie. Si un des hommes de la communauté lui montre trop clairement son désir, elle le rabroue vertement. Pas drôle, votre ancêtre !... Je suppose qu'elle devait être belle femme. Dommage, on n'a d'elle aucun portrait.

— Ce livre est codé, dit Lien Rag. J'en suis de plus en plus certain. À le lire et à le relire j'aurai un jour la clé de ce qu'elle veut révéler aux générations futures.

Manxus se versait un doigt de porto, tartinait sur une tranche de pain du pâté de canard. Il connaissait un éleveur qui nourrissait ses volailles selon ses conseils.

— Une sorte de grimoire alors, comme ceux des alchimistes et des sorciers ?

— Ne vous moquez pas. Elle vous étonnera un jour.

Il gardait pour lui le don de télépathe de son ancêtre. Ça ne regardait pas cet homme jouisseur qui avait les pieds un peu trop sur la glace de ce monde en détresse. Pour lui le français était un luxe, un snobisme, comme la « gastronomie » dont il avait plein la bouche, cette bouche gourmande et luisante de sybarite.

— À propos, dit-il un jour qu'il avait apporté une vieille bouteille d'un vin de Bordeaux et une galantine de viandes diverses. Vous êtes discrètement recherché par la police ferroviaire. Mais sous le nom de Kleen, pas sous celui de Lien Rag. Nous avons un membre de maintenance qui nous renseigne.

— Recherché pour quel motif ?

— Simple vérification d'identité. Et contrôle sanitaire.

— Contrôle sanitaire ?

Manxus débouchait la bouteille avec précaution.

— Je vais le décanter. Possible qu'il soit décevant. Ce qui serait normal après trois cents ans dans la glace... Mais en général j'ai très peu de déception... Il est à la bonne température. Nous ne

le boirons que dans deux heures... Oui, un contrôle sanitaire. Tous les soldats de retour du front doivent s'y soumettre régulièrement. On craint surtout la radioactivité. Ces grosses forteresses qui fonctionnaient à l'énergie nucléaire et qui sautaient sur les mines contaminaient les troupes... On vous fera passer une radiographie, une spectrographie aux infrarouges...

— Mais je ne veux pas prendre ce risque.

— Bientôt on ne pourra circuler sans ces deux certificats. Il y aurait un soldat sur dix atteint par de sales maladies cancéreuses. On est en train de les isoler dans des trains-hôpitaux qui rouleront jour et nuit sur les réseaux les plus écartés des concentrations humaines.

— Une radiographie, une spectrographie ? Je n'aime guère cela. C'est un moyen commode d'identification pour dépister une personne déguisée.

— Je vais essayer de vous obtenir de faux certificats, mais il vous faudra être patient.

Manxus décantait lentement son vin, en le transvasant dans une carafe. Il le faisait loin de la lumière. Son nez court et épaté ne cessait de palpiter d'impatience :

— Je commence à croire... Les arômes ne sont

pas détruits. Il y a des dépôts, mais c'est normal... Cet agent de la Sécurité de Val Station doit être à l'origine de cette enquête. Notre ami Cartier dit qu'il est très intrigué par votre visite. Il ne faudrait pas qu'ils fassent le lien avec votre véritable nom.

Au début, il ne devait rester que quarante-huit heures chez Manxus, mais le commerçant avait insisté pour qu'il prolonge son séjour tant qu'il le voudrait. Puisqu'il y avait de la place et qu'il ne gênait ni le commerce ni la vie privée de la famille et qu'il pouvait discuter en français avec le maître de maison. Là-dessus, Cartier avait envoyé un message annonçant qu'il espérait retrouver prochainement cet oncle disparu depuis quinze ans après la destruction de la ferme des Ragus, ceux de la branche parallèle.

— Je ne pourrai pas attendre encore bien longtemps, lui dit Lien Rag un matin. Dès que vous aurez ces certificats médicaux, je partirai.

— Mais où irez-vous ?

— Dans le sud. À Remo Station.

Il fallait bien choisir une destination, même si Lien n'escomptait pas découvrir grand-chose. En attendant, il lisait régulièrement les mémoires de Ragus, y consacrait au moins deux heures par jour. La télépathie de cette femme ne faisait aucun

doute désormais mais la glaciologue commençait à s'intéresser à l'homme qu'elle avait épousé, une fois son premier fils mis au monde. Un certain Fort. Dont elle avait eu trois autres enfants.

— Je vais essayer de me rendre à l'office généalogique pour essayer de retrouver les traces de ce Fort.

Manxus poussa les hauts cris. C'était trop dangereux. Il s'y rendrait lui-même. Il lui suffisait de savoir que ce Fort avait épousé Ragus en 2205. On avait toujours cru qu'elle était morte à ce moment-là alors qu'elle changeait de nom simplement.

— Ce Fort figure sur les archives informatisées, annonça Manxus un soir. Lui aussi déclare venir du sud, être né à Frontiera Station.

Un port ferroviaire situé sur l'inlandsis de Sardaigne, à la limite des zones frontières avec l'Africana. Lien Rag connaissait cette cité pour y être passé. Une ville cosmopolite, très anarchique. En 2201, il devait être facile de s'y faire délivrer une attestation de naissance. Là-bas, les fonctionnaires avaient toujours plus ou moins accepté les dessous-de-table.

— Son décès est enregistré à Val Station, dit Manxus. Et celui de sa femme Fort également.

Mais il n'y a pas d'autres renseignements. Les enfants portaient le nom de Ragus avec des prénoms Phil, Luz pour les garçons, My pour la fille. C'est la branche collatérale née d'un second lit.

Cartier se manifesta à la fin de la semaine. Il avait demandé un congé spécial pour venir s'entretenir avec Lien Rag.

— Vous savez que dans le service bureaucratique je suis bien placé pour faire mes recherches, dit-il une fois dans la chambre de Lien Rag. On a retrouvé un Cartier Mil dans l'ouest. Dans une station de la banquise atlantique. Station météorologique appartenant à la compagnie. Mon oncle s'appelait Mil Cartier, mais il n'était pas météorologue. Pourtant il ne faut négliger aucune piste. Je n'ai pas le temps matériel d'aller jusque là-bas. Il y a une semaine de voyage aller et retour. Et encore si tout se passe bien. Les express roulent un peu mieux que pendant la guerre, mais ce n'est pas encore parfait. Je suis venu vous demander d'y aller pour nous deux. Mil Cartier peut savoir ce qu'est devenu le dernier des Ragus.

Lien Rag faillit se fâcher devant tant de désinvolture. Lui, voyager huit jours pour une

vague piste en prenant des risques énormes ?

— Je vous comprends, fit le bureaucratique conciliant, mais je ne peux quand même pas trop exiger de l'administration. On finira par trouver bizarre que je recherche un oncle accusé d'archaïsme.

— Je vous comprends, dit Lien Rag, mais il y a peu de chance que ce météorologue soit votre oncle. Et de plus, même s'il s'agit de lui, il doit tout ignorer du sort de ce Ragus, seul survivant de la famille.

— Vous continuez la lecture des mémoires ? Vous avez enfin découvert ce qu'ils laissent entendre ?

Lien Rag en resta stupide. Quoi, ce petit employé un peu simplet avait lui aussi découvert le don de télépathe de Ragus ?

— Vous voulez dire qu'elle pouvait...

— Être originaire d'ailleurs, bien sûr. Elle n'était pas née à Remo Station comme elle l'a déclaré. C'est en toutes lettres dans la page 240.

— Oui, bien sûr, fit Lien Rag toujours effaré. Page 240 en effet.

— Elle écrit qu'elle avait choisi le nom de cette station parce qu'il figurait sur un wagon quelconque. Qu'elle n'oubliait pas ses origines,

mais qu'elle devait se comporter comme si elle venait des rives de la banquise méditerranéenne.

— Vous pensez qu'elle était originaire...

— Panaméricaine... Ça, c'est certain.

— Oui, bien sûr, moi aussi je commence de m'en persuader.

Encore un paragraphe qui lui avait échappé. Il ne lisait pas cet ouvrage comme le faisait Cartier et était certain que chaque lecteur y faisait une découverte personnelle. Ainsi Cartier n'avait pas relevé la télépathie. Comme si ce livre ne démasquait qu'une partie infime de vérité pour chaque lecteur. Une preuve de plus qu'il était codé, voire magique.

— Plus loin, vers la page 289 je crois, elle commet une indiscretion plus ou moins volontaire. Elle écrit à peu près ceci : « Mon père qui avait un savoureux accent canadien... » On peut croire qu'il s'agit d'un ancien pays européen... Mais moi je sais que c'était là-bas en Amérique.

— Ça m'a échappé, dit Lien Rag.

Il ouvrit le livre à la page 284 et découvrit ce passage.

— Le Canada était habité par deux populations différentes. L'une parlait l'anglais, l'autre le français. Un français déjà archaïque, récitait

Cartier qui avait dû apprendre cela par cœur.

Comment avait-il pu négliger cette phrase ? Ce livre lui jouait des tours. À se demander... Oui, à se demander si certains passages n'apparaissaient que momentanément en fonction du souvenir qu'en avait le lecteur. Était-ce vraiment un livre imprimé selon des procédés classiques ?... Il pensait à une radiation inconnue, une aura qui révélerait les textes cachés en fonction de la personne qui compulsait l'ouvrage.

— Cette station de la banquise atlantique s'appelle G.T. Station. On y accède sans difficulté. J'ai comme une prémonition. Il s'agirait bien de mon oncle. Quand il s'est enfui, il n'avait que vingt-cinq ans. Il a pu acquérir une formation scientifique. Mon père s'était brouillé avec lui à cause de son goût pour la vieille langue française. Mon père voulait être un fonctionnaire sans reproches.

— Je vais réfléchir, dit Lien Rag, je ne vous promets rien.

Après le départ de Cartier il examina la page 240. Là aussi, il était certain de n'avoir pas lu le même texte précédemment.

CHAPITRE XXII

Visiblement, Stamw tournait autour du pot, ne savait comment expliquer la chose au Kid. Le P.D.G. de la Compagnie de la Banquise inspectait le front au sud de Hot Station. Le mot front était d'ailleurs absurde puisqu'il n'y avait plus d'ennemis en face. Les Miliciens des C.C.P. avaient bien assez à faire avec la population insurgée de Kaménépolis.

— Je veux que tout soit prêt, disait le Kid, laissant vaguement entendre qu'il pourrait donner l'ordre d'attaquer, mais qu'il préférerait que les troupes soient bien reposées après les terribles combats contre les Panaméricains.

— Qu'est-ce qu'il y a, Stamw, des ennuis ?

— La radio des installations thermiques de Kaménépolis. Elle émet toujours, appelle au

secours. Les gens commencent à l'apprendre, murmurent.

Le Kid regardait ailleurs, ne paraissait pas écouter, mais le chef d'état-major le connaissait suffisamment pour savoir que ce n'était qu'une attitude.

— Cette femme, Leouan, annonce qu'ils ont réussi à détourner le flux d'eau chaude, que celle-ci s'écoule désormais dans l'océan à très grande profondeur. Que la banquise se reforme, se ressoude. Que la population pourrait revenir dans les mines qui subsistent encore, le temps que les troupes régulières capturent les Miliciens de la C.C.P. Tout pourrait être réglé en quelques jours.

Le Kid haussa les épaules.

— Un piège. Comme nous en avons tendu à Lady Diana. Là-bas, nos bâtiments lourds s'enfonceront dans l'océan. Ce qui est bon pour des gens à pied ne l'est pas pour nos unités. Il faut rester très prudent. Et puis, les C.C.P. se cacheront dans la cité et entreprendront une guérilla qui risque de s'éterniser. Ce n'est pas ce que je recherche. Je veux les cueillir à bout de résistance, une fois rongés par la faim, le froid et les maladies.

— Mais la population subira les mêmes restrictions épouvantables. On annonce déjà des

milliers de morts.

— Qui annonce ça, rétorqua le Kid, encore quelque radio clandestine ? Ne comprenez-vous pas qu'on est en train de nous intoxiquer de fausses nouvelles, qu'on nous manœuvre pour que nous allions là-bas et tombions dans le piège ? Ces gens-là ont certainement détourné le waterduc pour leur plan.

Il sentit que Stamw se raidissait instinctivement. On savait qu'il avait ordonné de remettre le pipe-line en fonction. On l'accusait à voix basse d'être à l'origine de la catastrophe qui minait les fondations de Kaménépolis.

— Je sais que je pourrais interrompre l'approvisionnement en eau chaude, mais ce serait revenir à une économie de guerre. Les petites stations riveraines en pâtiraient et, par contrecoup, la calorie qui est à nouveau très bien cotée. Six cent trente pour un dollar aux dernières nouvelles. Le monde entier pense que la guerre est terminée, que nous sommes victorieux sur tous les fronts, que la vie redevient normale et l'économie florissante. La moindre gaffe et on capote. L'affaire de Kaménépolis doit se traiter avec prudence et discrétion.

— Nous pourrions cependant envoyer des

patrouilles légères à bord de drAISines blindées par exemple, appuyées par des avisos qui resteraient à distance. Ce serait excellent pour le moral des habitants qui se battent contre les Miliciens de la C.C.P. Je pensais aussi... Nous pourrions aider le Mikado à nettoyer Amertume Station. Il ne reste là-bas que très peu de C.C.P. L'affaire serait facile à conduire.

Du coup, le Kid se mit à rire et tapa sur le ventre de son chef d'état-major :

— Eh, on prend goût à la guerre, à la victoire, à la gloire ? Vous voulez partir à la conquête du reste du monde ? Réduire Amertume Station ? Que dirait-on de nous si nous le faisons ? Que nous sommes des conquérants, des ambitieux ? Que nous visons les Compagnies voisines ? C'est une affaire qui concerne le Mikado et dans laquelle nous n'avons pas à intervenir.

— Je comprends vos réticences sur cette question... Mais pour les patrouilles de reconnaissance ?

— Je vais y réfléchir.

Stamw resta silencieux jusqu'à la fin de l'inspection des unités, puis lorsqu'ils furent seuls dans un wagon qui lui servait de bureau il lança froidement sa bombe.

— Je vous prie d'accepter ma démission.

Le Kid ne s'y attendait pas et il regarda le chef du syndicat des Chasseurs comme s'il avait mal entendu.

— Je veux retourner à mon travail. Pour maintenir ces troupes simplement en état de guerre on n'a plus besoin de moi. N'importe qui fera l'affaire. Et quand les autres Compagnies verront que je retourne à la vie civile, la calorie prendra encore de la valeur.

C'était dit tranquillement, avec une ironie très subtile qui rendit le Kid furieux. Il dut faire un effort violent pour ne pas éclater.

— Très bien, j'accepte votre démission. D'ores et déjà je charge Lichten de vous remplacer.

Laissant Stamw muet, il quitta le wagon et traversa les voies pour retrouver son train privé. Il s'enferma dans son bureau et attendit que sa rage s'écoule toute. Puis il convoqua Lichten qui se trouvait non loin de là.

— Vous prenez le commandement des armées. Stamw préfère retourner à ses phoques.

Lichten parut inquiet plutôt que ravi.

— Jamais les Chasseurs de phoques ne m'obéiront.

— Vous prendrez vos policiers ferroviaires pour les mettre en première ligne. Les Chasseurs resteront à l'arrière pour des besognes moins dangereuses.

— Ils seront furieux.

— On peut se passer de la moitié d'entre eux.

— Mais il y a des milliers de Miliciens C.C.P., dans Kaménépolis avec un armement sophistiqué que leur a laissé Lady Diana. Ce ne sont pas de simples Beltups... Ils ont des canons automatiques, des lance-missiles portatifs.

— Vous enverrez une petite patrouille, rien de bien important, juste pour effectuer quelques observations. Par la suite, nous prendrons une décision générale.

— Bien, fit Lichten peu emballé.

C'était surtout la réaction des Chasseurs de phoques qui lui faisait appréhender l'avenir. À plusieurs reprises il y avait eu des affrontements avec ses policiers du rail. Kaménépolis restait dans des mains étrangères et il fallait libérer complètement la Concession. Il ne l'oubliait pas, même si le Kid paraissait peu pressé d'en finir avec les C.C.P.

— Je rentre à Titanpolis, tenez-moi régulièrement au courant.

— La commission d'enquête Ikar demande à se rendre sur les lieux supposés de l'ancienne station de Radar...

— Eh bien, laissez-les y aller.

CHAPITRE XXIII

Plus que partout ailleurs dans le monde, la banquise effrayait les habitants de l'inlandsis qui pour rien au monde ne se seraient rendus sur les glaces atlantiques. Lien Rag avait fait étape dans cette importante Cross Station en bordure de la banquise et, dans les lieux publics, l'opposition entre gens de l'inlandsis et gens du large était constante. Provoquait sinon des bagarres du moins des conversations agressives, des moqueries. Les aventuriers qui se risquaient en dehors de la glace dure ou ferme ainsi qu'on l'appelait étaient toujours des gaillards robustes et bons vivants, rustres mais solidaires entre eux, alors que les autres versaient souvent dans la routine, le quotidien.

— GT Météo ? lui dit-on aux renseignements

ferroviaires. Il n'y a que deux trains par semaine. Vous allez pêcher la morue ?

— Pas exactement, fit-il, pourquoi ?

— Il y a un hôtel pour les gens en vacances... On paye un forfait et on revient avec un gros ballot de morue congelée. En ce moment, bien des démobilisés aiment bien aller se détendre un peu de cette façon.

Il dut attendre le lendemain pour prendre le vieux convoi inconfortable qui se risquait sur le réseau banquisien. Ses compagnons de route jouaient les gros bras, traitant les gens de l'inlandsis de poules mouillées et de froussards. Ils ignoraient que, dans la Compagnie de la Banquise, des centaines de milliers d'habitants n'avaient pas l'impression d'être quotidiennement des héros parce qu'ils vivaient sur l'océan le plus profond du monde.

Il avait pris ses précautions tant au point de vue nourriture que vêtements chauds et s'en trouva bien. Les arrêts dans de petites stations perdues, sans dôme, sans coupole, sans même de verrière étaient mortels. Le vent glacé pénétrait dans les vieux wagons de bois, chassait la chaleur des antiques radiateurs à ailettes des voitures. Beaucoup de stations de pêche, des igloos, des

installations plus confortables sous structures gonflables maintenues par un système de câbles. Des hôtels pour gens aisés.

Il arriva à GT Station au bout de soixante-dix heures d'un voyage éprouvant et trouva un seul hôtel presque complet, un ensemble de wagons sous un dôme en plastique à la transparence douteuse. À côté, la station météo s'abritait sous un hémisphère récent en verre organique.

Mais il ne put y pénétrer car l'endroit était sous surveillance stricte. Il aurait dû demander un laissez-passer avant de quitter l'inlandsis.

— J'ai appris qu'il y avait un certain Mil Cartier chez vous et je pense que c'est un ancien copain perdu de vue.

— Le seul Cartier d'ici s'occupe de la cantine... C'est le seul endroit où vous pouvez vous rendre et même manger si ça vous chante, mais la cuisine de l'hôtel est bien meilleure, vous savez.

Cartier ressemblait vaguement à son neveu, mais arbora un air méfiant. Lien Rag lui expliqua ce qui l'amenait aussi loin. L'autre resta sur ses gardes jusqu'à ce que Lien dise quelques mots en français.

— Venez dans la cuisine.

L'endroit empestait le poisson, les fritures

lourdes. Ce n'était pas très propre et pas très bien chauffé en dehors des heures de repas.

— Je cherche ce Ragus qui a filé avec vous lorsque les policiers ont attaqué le centre d'élevage de rennes.

— Ragus, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Nous nous sommes dispersés.

Il servait de la bière avec de l'alcool de grains. Il paraissait aimer ça et Lien se rendit compte que c'était un alcoolique total. Son visage bouffi, son regard trouble indiquaient une intoxication irréversible.

— Vous ne me faites pas confiance, n'est-ce pas ?

Cartier ne dit rien, alla chercher un autre pot de bière. Lien Rag refusa une deuxième tournée.

— On a eu de la chance de s'en tirer. Alors, vous comprenez que ces histoires... Terminées pour moi. J'ai trouvé cet emploi de cuistot dans la compagnie. Personne ne veut faire la banquise. Pourtant il y a des primes, des avantages.

— Ragus, il est aussi casé dans la Compagnie ?

— Non. Il voyage.

Lien Rag lui offrit des cigares euphorisants et l'autre parut si content que le glaciologue lui dit

qu'il pouvait garder la boîte.

— Ici on a des arrivées irrégulières... Pour à peu près tout. En ce moment on attend la viande depuis trois semaines. On n'a que de la morue. C'est pas ça qui manque dans le coin. Vous avez vu les puits ?

— Les puits ?

— Les puits à morue, tiens. On descend à moins douze mètres et on pêche. Y a des puits pour les professionnels et deux pour les gars de passage. Vous payez cinq dollars et toute la journée vous pouvez pêcher.

— Je suis sûr que vous savez où se trouve Ragus. Écoutez, nous sommes de la même famille...

— C'est quoi, votre nom ?

Lien Rag lui montra ses faux papiers et l'autre ricana.

— Parlez d'un nom archaïque. Faut pas me prendre pour un imbécile. Kleen, ça n'a rien à voir avec Ragus.

— Bon, d'accord, dit Lien Rag. Mon véritable nom c'est Ragus également mais je me planque. J'ai des problèmes avec la police ferroviaire, la Sécurité.

— Fait pas bon être vu en votre compagnie si je comprends bien. Dans ce cas buvez votre verre et puis bonsoir. Moi je suis peinard maintenant et...

— Ragus est aussi peinard que vous ?

— Lui, c'est pas pareil... Il n'a pas renoncé. Mais si vous croyez que je vais le dénoncer.

— Il ne s'agit pas de dénoncer. Si votre neveu était ici...

— Je m'en fous du neveu. Son père a tout laissé tomber bien avant moi et s'en est bien porté. Je ne demande qu'une chose, qu'on me foute la paix.

— Justement, dites-moi où je trouverai Ragus et jamais plus vous ne me reverrez.

Le cuisinier se reversa de la bière, y mélangea une grosse rasade d'alcool et commença de boire goulûment. Il s'assit sur un bidon d'huile de poisson et regarda Lien en dodelinant de la tête.

— Faudra aller assez loin vers le nord. Du côté du petit cercle polaire... C'est pas de la rigolade là-bas. Ragus a remonté un élevage de rennes. Enfin je pense qu'il y est toujours. Ça fait cinq ans qu'on s'est plus revus.

CHAPITRE XXIV

Leuouan reposa le casque d'écoute et n'osa même pas regarder Gola. Rien. Jamais rien. Pourtant des conversations nombreuses emplissaient les ondes, les fréquences se trouvaient encombrées de messages mais il n'y avait jamais rien qui les concernait eux.

— La température baisse encore, tend vers la normale. Nous en avons terminé.

— On est des oisifs, renchérit Aba qui en profitait pour se prélasser et essayer de comprendre la raison de tous ces instruments et de ces voyants lumineux.

Leouan alla regarder à l'extérieur. Il n'y avait presque plus de jets de vapeur qui surgissaient des crevasses, plus de crevasses non plus. Quelques fumerolles mais dues aux grandes différences de

température. Devant ses yeux un immense champ de stalagmites parfois hautes de trois mètres. Un obstacle naturel pour les indésirables. Certaines étaient aussi grosses à la base qu'une cuisse d'homme. Même les rails en étaient recouverts.

Les pompes refoulaient l'eau brûlante vers le fond de l'océan et la banquise de Kaménépolis reprenait son épaisseur habituelle. Mais pour quoi faire ? Il ne restait pas grand-chose de visible dans la zone sud. Les habitations mobiles les plus lourdes avaient fini par glisser à travers la glace fondante, s'étaient pour la plupart abîmées dans le Pacifique. Celles qui restaient n'étaient guère habitables. Mais vers le nord la ville peu à peu présentait des mobil-homes de plus en plus hauts en se dirigeant vers l'horizon. Du moins autant que la vue pouvait percer les dernières vapeurs là-bas très loin. Les bruits du combat arrivaient atténués, sauf les rafales des gros canons automatiques qui stridaient dans l'air glacé. Il y avait eu des missiles égarés pour tomber non loin des installations thermiques à quatre ou cinq cents mètres. Les missiles pénétraient dans la banquise avant d'exploser. Un geyser se formait, très vite solidifié. Une floraison sauvage de glace remplaçait peu à peu le paysage urbain.

— Attention, des silhouettes sur les deux écrans

nord.

Ils arrivaient tous de là-bas. Des gens fuyant les combats, des Beltups et même des Miliciens ayant troqué leur combinaison d'uniforme pour des vêtements dépareillés. On les identifiait aisément. Le champ de stalagmites de glace les détournait de la centrale. Ils se dirigeaient vers le sud sans même s'étonner que la banquise soit à nouveau consolidée. La coupole n'existait plus que dans les lignes encore dressées de ses structures. On pouvait espérer pour ces fugitifs qu'ils atteindraient vite une station sur le réseau Est.

Leouan aurait souhaité organiser un centre d'accueil, mais Gola lui avait démontré l'imprudence d'une telle faiblesse charitable.

— Ils vont s'entasser, nous ne pourrons tous les loger et les nourrir et ils nous attaqueront, risquant de tout endommager. Notre rôle, c'est d'empêcher l'eau chaude d'attaquer la banquise. Si nous y parvenons jusqu'à l'arrivée des troupes du Kid, nous aurons accompli une belle tâche.

Parfois, les plus audacieux de ces fugitifs essayaient d'approcher des installations dans l'espoir d'un peu de chaleur ou de nourriture. Alors ils tiraient, au-dessus des têtes, et en général ils faisaient demi-tour sans insister. Pourtant ils

avaient dû abattre trois Miliciens encore armés qui avaient attaqué avec un lance-roquette, faisant sauter un des alternateurs de la centrale électrique.

Leouan prenait les informations de Hot Station. On ne parlait même plus de la guerre, encore moins de Kaménépolis. Il était surtout question d'économie, de la production d'huile de baleine qui ne cessait d'augmenter avec également celle de phoque, le cours de la calorie, des actions, les échanges avec les autres Compagnies. Le Kid devait rencontrer prochainement le Mikado pour régler plusieurs problèmes en suspens, mais il n'était même pas fait allusion à Amertume Station.

— On nous efface lentement mais sûrement de la mémoire des gens, disait Gola lorsque son indignation était trop forte. Ils vont donc sacrifier deux cent, trois cent mille personnes ? C'est inconcevable.

Et puis un jour enfin cette petite phrase qui les rendit fous de joie :

— L'état-major a décidé d'envoyer des patrouilles en direction de Kaménépolis. Une fois les observations effectuées, une décision importante sera prise pour l'envoi futur d'une expédition.

— Cette fois, ça bouge, disait Gola. Le Kid va enfin voler au secours des insurgés. Il les a fait mariner pour les punir un peu de leur trahison, mais il a compris qu'il ne pouvait pas pousser trop loin son ressentiment.

— Ils ne donnent aucune date, aucun délai, fit remarquer Leouan lorsque leur enthousiasme retomba. Mais enfin c'est quand même un peu d'espoir.

— En vingt-quatre heures, le Kid peut obliger les C.C.P. à se rendre. Ils seront pris entre deux feux.

CHAPITRE XXV

C'est à River Station que Lien Rag fut contrôlé par la sécurité militaire. Il put fournir ses papiers d'identité, son certificat de démobilisation, ses deux certificats de bonne santé. Mais quelque chose dut déplaire à l'un des policiers car il fut conduit dans les bureaux, dans la gare même, en compagnie de plusieurs anciens soldats qui commençaient de protester avec véhémence.

— Kleen ? Venez ici ! Il crut qu'on le conduisait dans une salle d'interrogatoire et fut à deux doigts de s'enfuir. Mais ce fut vers une infirmerie qu'il fut guidé par un policier très courtois.

— Votre spectrographie n'est pas complète, lui dit un infirmier. Il n'y en a que pour quelques minutes. Déshabillez-vous, on viendra vous

chercher.

À la fois rassuré et inquiet, il commença d'ôter une partie de ses vêtements, se demandant s'il ne montrait pas trop de confiance stupide. Cette spectrographie pouvait permettre de l'identifier par la suite si jamais on le recherchait. Il n'ignorait pas que cette nouvelle méthode pouvait révéler quelqu'un ayant subi une opération de chirurgie esthétique. Mais il estimait également qu'une fois en possession d'un certificat authentique il n'aurait plus rien à redouter dans les contrôles de ce genre.

Ce fut très rapide, à peine dix minutes. On lui dit qu'il pouvait se rhabiller et attendre son certificat dans la salle d'attente. Une fois avec les autres démobilisés, il eut une nouvelle hésitation. Personne ne les surveillait vraiment, il aurait pu filer sans attirer l'attention, aller prendre son train, mais il n'aurait plus de certificat de spectrographie, ni le faux, ni le nouveau. Possible qu'en ce moment également on établisse des comparaisons par ordinateur ou qu'on recherche l'origine du premier examen. Une chance qu'il se trouve dans cette Province rivale de celle de G.S.S.

Au bout d'une heure il s'inquiétait de plus en plus, songeait à filer lorsqu'on le convoqua au

bureau voisin. On lui remit le certificat et un bon pour un repas dans une cantine militaire pour dédommagement. Il se hâta de filer mais son train venait de partir. Qu'importait, il prit un omnibus, incapable de rester dans cette station. Désormais il voyagea pendant deux jours de cette façon inconfortable mais sûre. Dans les petites stations, les policiers plus rares n'embêtaient surtout pas les démobilisés. La population aurait pu ne pas comprendre un zèle aussi cruel pour des garçons qui étaient sortis sains et saufs de la plus terrible des guerres.

Il arriva à Chapel Station, la ville des Néo-Catholiques de Transeuropéenne. Un des rares endroits où s'élevait une cathédrale en glace, en dehors des lois édictées par les Accords de NY Station. L'autre violation, toujours le fait des Néo, se trouvait dans la Nouvelle Rome. Ce défi à la loi universelle gênait désormais les Néo-Catholiques qui avaient opéré une mutation totale et défendaient les Accords avec le même fanatisme que leur foi.

Il réussit à prendre un train de pèlerinage en même temps que des familles pieuses. Il avait espéré retrouver Mouna et voyager agréablement dans sa cabine, mais elle était sur un express régulier.

Partageant son compartiment avec une famille de cinq personnes, il finit par être regardé avec suspicion, car il n'ouvrait aucun livre pieux, ne se signait pas à tout bout de champ et ne récitait pas de prière. De plus, au wagon-restaurant, il prenait de la bière et de la viande, alors qu'on devait jeûner huit jours au retour d'une visite à Chapel Station. Par chance, cette famille descendit au bout d'une trentaine d'heures et il se retrouva seul pour la fin du voyage en direction du petit cercle polaire. Il devait repasser par Knot Station et par un certain nombre de villes où il risquait chaque fois d'être reconnu.

Il ne pensait pas se rendre directement chez ce Ragus éleveur de rennes. Il restait méfiant, avait l'impression d'être suivi. Tous ces gens lui paraissaient trop pleins de bonne volonté. Il voulait parler de Cartier le neveu, de l'oncle, de Manxus, le marchand de comestibles. Oui, tous très gentils, très coopératifs, très hospitaliers. Le plus grognon, Mil Cartier, lui avait quand même donné l'adresse de son copain Ragus. Il y avait aussi cette affaire de la spectrographie qu'il n'avait pas digérée. Si jamais il était surveillé, suivi, il voulait le vérifier avec soin, passerait son temps sur le petit cercle polaire quitte à en faire deux fois le trajet avant de se décider.

Les journaux parlaient quelquefois de la Compagnie de la Banquise, surtout pour écrire que la calorie remontait très vite et que les exportations d'huile de baleine avaient repris. Jamais rien sur Kaménépolis et sur la fin de la guerre civile. Pas plus d'ailleurs que sur la commission d'enquête au sujet de la tragédie de Radar Station.

CHAPITRE XXVI

Les bactéries volées à Hot Station commencèrent à excréter leur toile transparente peu après le retour du couple à la rookerie. Leur expédition s'était avérée très compliquée puisqu'ils avaient dû se relier au Réseau du 160°, alors que leur voie était partiellement détruite pour que l'embranchement ne révèle pas leur cachette. Ils avaient eu la chance de pouvoir rouler vers le sud en même temps qu'un grand nombre de convois qui ramenaient les réfugiés dans les zones libérées, ainsi que des prisonniers panaméricains que le Kid remettait au Mikado et au représentant de l'Australienne, pour les rapatrier dans leur Compagnie par le réseau de l'Antarctique. Greog et Ann Suba avaient pu passer inaperçus, se rendre dans la grande station agricole, s'emparer des batteries de bactéries. Le

retour avait été plus délicat, peu de gens voyageant désormais vers le nord et les services de police vérifiant les identités. Ils avaient quand même traversé les barrages sans peine. Un aiguillage volant, des rails ultra-légers leur avaient permis de sortir du réseau sans laisser de trace, tout le matériel était ensuite enfoui dans un trou de la banquise.

L'aérostat de Greog aurait la forme d'un long cylindre pointu à chaque bout. Impossible de reconstituer exactement les très anciens dirigeables, ceux qui volaient dans les années 1930 par exemple. L'armature aurait été trop délicate.

Ce cylindre se composerait de plusieurs dizaines de ballonnets reliés entre eux par série. L'appareil pourrait prendre de la hauteur ou en perdre sans le secours d'intervention extérieure ni usage de lest. Il fabriquerait son propre hélium, grâce à un filtre imité de celui des baleines qui pouvaient ramper sur la banquise en allégeant ainsi leur masse. Greog avait fini par mettre au point un appareil aussi délicat qui arrivait à produire un mètre cube d'hélium par cinq minutes. Il espérait obtenir prochainement un meilleur rendement.

— La capacité des ballonnets sera de mille

mètres cubes. Mais j'insufflerai également de l'hélium dans l'enveloppe qui les enfermera, pour constituer un volant de réserve. J'aurais voulu une nacelle incorporée, mais je ne possède pas assez de technique et d'expérience. Il faudra donc l'accrocher en dessus. Mon rêve aurait été de placer un habitacle dans chaque bout, avec une coursière centrale, des cales, des cabines...

— Mais le moteur, disait Julius Ker qui de ses mains tâtait l'enveloppe de l'aérostat en train de s'allonger peu à peu.

Grand physicien, chef d'une fraction des Rénovateurs du Soleil, il avait perdu la vue au cours d'une expérience réussie. Le Soleil lui avait brûlé la rétine.

— Je suis en train d'alléger celui de cette draisine dont nous ne nous servons plus.

— Il faudrait inventer un filtre à hydrogène, alimenter votre moteur avec ce gaz. Ou une sorte de turbine. Le poids de l'huile de baleine va restreindre la place.

— Je compte utiliser les courants aériens, ne brancher le moteur que pour redresser le ballon.

Ils manquaient de tout, d'alliages légers notamment. Ce projet allait leur demander des mois et Greog pensait qu'ils devraient retourner

dans des cités de la Compagnie pour se procurer du matériel.

— Un jour ils soupçonneront l'existence de la rookerie, disait Greog. Ils sont à la recherche de gisements animaux. Les phoques, les baleines ne suffisent plus. Les manchots de cinquante kilos sont de véritables outres d'huile. Et le Kid veut exporter de plus en plus de ce carburant.

— Que voulez-vous envisager ? fit Julius Ker, inquiet.

— De nous déclarer officiellement comme ayant pris les premiers possession de cette rookerie. Nous installerions des fonderies de lard de manchot, une entreprise de pêche. Nous obtiendrions des subventions, pourrions acheter n'importe quoi sans attirer l'attention sur nous.

— Il faudrait aussi du personnel, des curieux qui finiront par trouver ce que nous faisons ici.

— Tout est une question d'organisation. Le mieux, ce serait qu'une tribu de Roux vienne s'installer auprès de cette réserve de manchots et nous aide à les chasser. Avec eux pas de problèmes. Ils n'éprouvent jamais de curiosité excessive pour les activités des Hommes du Froid.

Julius Ker secoua la tête.

— Voilà une méconnaissance totale des mœurs

de ces êtres-là. Ils chassent juste pour se nourrir et ne comprendraient pas de tuer plus de manchots qu'ils n'en auraient réellement besoin.

— Mais au Dépotoir, ils produisaient de l'huile de baleine, des déchets de viande, de la poudre d'os ?

— Ils récupéraient les carcasses et les exploitaient à fond. C'étaient des Roux habitués à vivre près de nous, amateurs de certains produits. Rien à voir avec les tribus primitives.

— On doit y réfléchir. Un jour un petit malin construira une première voie solitaire jusqu'ici, parce que, d'après ses informations, il pensera trouver une rookerie. N'oubliez pas que les Roux donnent ce genre de renseignements et depuis que nous sommes ici nous avons vu passer un certain nombre de tribus nomades.

— Je n'ai pas envie de recommencer l'expérience de Jarvis Station. Ce fut une erreur tragique.

Quelques années auparavant, ils s'étaient installés sur le vieux Réseau du 160° Méridien avant que le Kid n'entreprenne sa reconstruction. Ils étaient huit, quatre couples de savants, tous membres des Rénovateurs du Soleil et bien décidés d'en finir avec le régime des glaces. Après

des expériences plus ou moins probantes, ils avaient réussi à forer une lucarne dans les strates de poussière lunaire et le Soleil avait réapparu une huitaine de jours. Une résurrection catastrophique. Les gens ne supportaient plus la chaleur de l'astre, la banquise fondait, provoquant des hécatombes. Ils avaient fini par s'opposer les uns les autres sur la finalité de leurs recherches, s'étaient séparés avant que le Kid, encouragé par Lady Diana, n'envoie Lien Rag à leur recherche. Ils avaient détruit leurs installations, avaient tous disparu. Ils ne savaient rien des deux autres couples, pensaient qu'ils s'étaient perdus dans le nord de la banquise ou avaient réussi à rejoindre les anciens sommets asiatiques. Avant leur brouille ils avaient fait le projet de s'installer en hauteur.

— Il ne s'agit pas de la même chose, disait patiemment Greog. Avec l'aérostat, nous prouverons déjà que le rail n'est pas le seul moyen efficace pour se déplacer. Pour donner aux gens l'envie de revoir le Soleil il faut détruire la tyrannie ferroviaire.

— Vous persistez dans cette idée, remarqua Ma Ker, l'épouse de Julius.

— Il faut convaincre, pas imposer. Il faut

sacrifier des années, peut-être ma génération à la propagande. Je ne veux pas plonger les gens dans l'épouvante d'un nouveau déluge. L'humanité n'y survivrait pas après avoir connu trois siècles de glaciation.

La fabrication des ballonnets s'avérait plus que délicate et il dut sacrifier des mètres carrés de matière avant de réussir ses soudures et obtenir un sac étanche. Il en gonfla plusieurs qu'il lâcha après y avoir attaché des tracts condamnant l'hégémonie des Compagnies ferroviaires, et souhaitant un avenir plus souriant à l'humanité tout entière. Il espérait que le régime habituel des vents pousserait ses ballonnets vers la Panaméricaine du nord. Les ballonnets finiraient par se dégonfler et avec un peu de chance, les tracts se répandraient sur un territoire habité.

— Il me faudrait un système plus sophistiqué qui libérerait les messages en un point précis. Mais c'est toujours le même problème, nous manquons de matériel.

— Les autorités panaméricaines découvriront rapidement que ces petits ballons viennent de l'ouest, et qu'ils ont été lâchés en pleine banquise.

— Oh ! ce sera long à établir, disait Greog confiant. De toute façon, Lady Diana ne pourra

s'adresser au Kid avant des mois. Elle remâche sa défaite devant cet homme de petite taille qui lui a flanqué une terrible raclée.

Julius Ker restait sombre. Il connaissait trop bien la puissance de Lady Diana et sa haine contre tout ce qui s'y opposait. Elle avait, dès son installation au conseil d'administration, poursuivi avec acharnement les Rénovateurs du Soleil, qu'ils appartiennent à la branche scientifique ou à celle des adeptes de la magie noire. Mais elle s'attaquait aussi à tous les contestataires, aux mouvements de révolte ouvrière, aux groupes culturels. Elle avait interdit l'étude de l'Histoire, la recherche des faits anciens. L'histoire de sa compagnie avait été réécrite, adaptée, enjolivée et nul ne pouvait en nier désormais la véracité.

— Cette femme est dangereuse. Nous ne sommes pas prêts. Il vaudrait mieux ne pas la provoquer.

— Ce ne sont que quelques ballonnets, disait Greog ravi de les voir s'envoler si haut et prendre la direction de l'est. Ils ne vont rien révolutionner, mais cela me fait plaisir.

Le dirigeable s'allongeait de jour en jour, sortant de ces mystérieuses batteries de petits êtres invisibles unicellulaires. Greog se disait qu'il

devrait peut-être doubler sa capacité, que celui-là ne serait ni assez haut ni assez long mais qu'il servirait d'aérostat d'essai.

Il eut quelques ennuis avec le filtre à hélium, dut étudier à nouveau ses notations sur le filtre animal prélevé dans les poumons d'un baleineau. Il avait dû reconstituer certaine membrane osmotique très délicate. Son taux de perméabilité devait être établi avec le maximum de précautions.

— Nous devrions être une douzaine à faire des recherches sur cette membrane. Quelque chose a dû m'échapper. Il faut que je filtre le produit obtenu une seconde fois avec du carbone pour vraiment avoir de l'hélium pur.

— On pourrait passer de l'hydrogène à l'hélium, mais dans ce cas on obtiendrait une énergie aussi puissante que celle du Soleil, disait Julius Ker.

Les jours passaient et ils appréhendaient de plus en plus l'arrivée d'aventuriers chasseurs de manchots.

CHAPITRE XXVII

Depuis quelque temps, Jdrien avait des visions pendant la journée, des cauchemars nocturnes. Toujours les mêmes images le hantaient. Son père se dirigeait vers une sorte de gouffre effroyable où l'attendaient des monstres indéfinissables. Il communiquait par la pensée ces terribles hallucinations à Yeuse, qui devenait de plus en plus inquiète sur le sort de Lien Rag dont elle n'avait aucune nouvelle. Il en était convenu ainsi depuis « sa disparition » auprès de ce lac de la banquise. Il était hors de question qu'il commette ce genre d'erreur maintenant qu'il voyageait en Transeuropéenne à la recherche de ses origines.

Elle se disait que l'enfant lisait beaucoup et devait incorporer à ses propres émois tout ce qu'il

retenait des livres. Il regardait aussi la télévision qui diffusait des films anciens mais aussi des récents. Dans la Compagnie, il y avait un engouement pour les histoires guerrières et, à partir de bandes d'actualités sur la résistance aux Panaméricains, les réalisateurs fabriquaient des feuilletons de tous genres. Pour les adultes avec des scènes érotiques, pour les enfants avec les aventures d'un adolescent de quinze ans appelé Rob. Ce héros était désormais si célèbre qu'une partie de la production était réservée à ses exploits. On voyait Rob lutter contre les énormes bâtiments ferroviaires panaméricains, contre les milices C.C.P., contre les Harponneurs barbares. Jdrien était un spectateur assidu malgré les réticences de Yeuse. Elle ne pensait pas que ce soit là la seule cause de ses troubles mais ils y contribuaient.

Un soir qu'elle était invitée chez le Kid, elle lui fit part des hallucinations de l'Enfant.

— Lien Rag court peut-être un danger, dit-il. Il est certain qu'en Transeuropéenne il peut être reconnu, arrêté, jugé.

— Jdrien voit un gouffre et des monstres. C'est tout de même étrange. Il pourrait très bien voir des policiers, des juges, une cellule de train-

pénitencier...

Le Kid pensait depuis longtemps envoyer un ambassadeur spécial à Grand Star Station. Ses intérêts étaient représentés par le chargé d'affaire australasien, mais c'était accepter une influence nulle, un rôle de second ordre. Un ambassadeur aurait pu faire connaître la Compagnie, ses produits, obtenir des marchés, des accords sur bien des points.

— Il faudrait que j'envoie quelqu'un là-bas... En même temps il se renseignerait discrètement sur Lien. Je ne pouvais l'empêcher de partir, mais en même temps je pensais qu'il prenait des risques énormes.

Yeuse le trouvait hypocrite. Il avait été heureux du départ de Lien Rag. Sans lui, la commission d'enquête sur l'affaire de Radar Station ne progressait pas. Ikar, d'esprit un peu trop brouillon quand il ne s'agissait pas de ses recherches sur les Roux, faisait perdre du temps à tous les membres de cette commission et le Kid pouvait dormir tranquille.

— Vous avez des nouvelles de Leouan ? demanda-t-elle plus tard.

— On dit qu'elle parle dans une radio qui émettrait de Kaménépolis, mais je crains qu'elle

n'y soit forcée par les C.C.P. Ce sont des êtres cruels. Ils veulent nous attirer dans un piège. Nous n'y tomberons pas.

Toujours le même leitmotiv et personne ne croyait qu'un jour les troupes de Lichten pénétreraient dans la ville en partie détruite. Les patrouilles qu'on avait envoyées à la périphérie de Kaménépolis n'avaient pas divulgué les renseignements recueillis sur la résistance de la population et les exactions des C.C.P. On ne savait pas quelle était la gravité de la situation et, à vrai dire, peu de gens s'en souciaient, maintenant que la paix du Kid régnait à nouveau sur la Concession. Chacun était pris d'une frénésie de bonheur. On travaillait beaucoup, on voulait gagner des calories, les dépenser en produits importés. Les ventes d'huile reprenaient en flèche et la nourriture devenait abondante et variée tandis que les stations, à nouveau très bien chauffées, se révélaient de véritables serres de paradis. On y cultivait des plantes d'ornement, des arbres, on y construisait de nouvelles maisons-mobiles très agréables, avec ce verre de silice que l'on pouvait utiliser comme murs et cloisons en le teintant. Jamais Titanpolis, c'était surtout dans cette cité que l'essor du progrès était le plus vif, n'avait été aussi resplendissante. On ajoutait des

coupoles nouvelles, on créait de larges avenues où pouvaient circuler des dizaines de véhicules ou de convois. Chaque carrefour était doté de plaques tournantes, de sauts-de-mouton. Les immeubles pouvaient atteindre quatre et même cinq étages sans enfreindre les lois des Accords de NY Station. Chaque construction pouvait se déplacer aisément grâce à des remorqueurs puissants. D'ailleurs on pouvait changer de quartier au gré de ses envies, rejoindre des amis installés dans la cité-jardin sud ou préférer la cité intellectuelle qui occupait trois coupoles à l'est.

Très peu de personnes, sauf les intellectuels précisément, se souciaient du destin de Kaménépolis. On oubliait cette ville frénétique avec ses théâtres, son opéra, ses cinémas mais aussi avec sa pègre, ses clubs clandestins et ses prostitués des deux sexes. Mais les intellectuels prétendaient qu'elle était devenue une pépinière, une serre fertile pour les créateurs. Ils démontraient qu'avant la rébellion de la Guilde des Harponneurs on accourait de partout à cause de cette réputation de vie nocturne fiévreuse. Certes il y avait des truands et des trafiquants, mais on trouvait aussi des chefs d'orchestre célèbres, des acteurs prodigieux. Le cinéma ne produisait pas alors des films de guerre, mais des

œuvres de qualité qui commençaient d'aborder la critique sociale de la société ferroviaire au lieu d'exalter l'individualisme héroïque.

L'idée flottait d'un rassemblement de défense et de réhabilitation de la ville de Kaménépolis. Le Kid regardait ces tentatives d'un œil dédaigneux. Ne parlait-on pas de pétition pour lui restituer son titre de capitale ?

Hot Station ne parvenait pas à se dégager de ses origines agricoles. C'était une cité sans vie, sans nuits folles. Les gens se couchaient tôt, se levaient tôt, cultivaient des graines, des légumes, élevaient des animaux, vivaient comme les paysans d'autrefois avec juste quelques films de télé qu'ils trouvaient à leur goût. Ils n'en demandaient pas plus et n'avaient pas envie que Kaménépolis ressuscite. Le Kid possédait là ses meilleurs alliés. Mais Titanpolis était très loin, à deux jours de voyage à bord des trains les plus rapides, et toute l'administration en souffrait. Le Kid craignait qu'un certain régionalisme ne commence à naître et que la population ne montre, envers Titanpolis, une plus grande méfiance qu'elle n'en gardait à l'encontre de Kaménépolis. La ville de l'est effrayait avec ses constructions audacieuses, sa quinzaine de coupes d'une transparence de cristal, et surtout sa population de savants et

d'intellectuels au langage différent, aux mœurs trop libres.

On n'y trouvait pas de prostituées mais la liberté sexuelle y prenait une ampleur que le Kid n'avait pas prévue. On lui rapportait des anecdotes qui ne le faisaient pas sourire. Il savait que sa ville pure et cristalline resterait toujours une utopie, qu'il ne pourrait jamais changer les hommes et les femmes, qu'il lui faudrait composer toute sa vie durant avec leurs passions, leurs faiblesses. Les pulsions sensuelles l'effrayaient, le mettaient mal à l'aise. Lorsqu'il n'était qu'un bouffon de cabaret, il parodiait l'acte sexuel, exhibait un énorme phallus de carton, provoquait l'ambiguïté. Dans la salle, spectateurs et surtout spectatrices se demandaient si sous ce membre démesuré ne se cachait pas une réalité tout aussi monstrueuse. Il avait été l'objet de curiosités malsaines, dès son enfance. On voulait vérifier si son pénis était de taille réduite ou correspondait aux idées reçues qui voulaient qu'un nain soit richement doté par la nature. Le Kid avait peur des femmes, les avait trop désirées pour le leur pardonner facilement, même si ce qu'il appelait des créatures avaient eu pour lui des élans suspects.

Ces femmes, ces compagnes d'ingénieurs, d'intellectuels, leurs filles, leurs amies apportaient

dans cette ville aux quinze coupoles un érotisme diffus qui donnait à leurs attitudes, leurs vêtements, leurs paroles, un sens équivoque. L'atmosphère devenait trop légère, trop rieuse, trop pleine de sous-entendus troubles, de complicités perverses. Il aurait souhaité plus de sérénité, plus de noblesse dans les sentiments, dessinait dans ses rêves des vêtements qui drapaient les corps de blanches étoffes, donnaient aux attitudes et aux gestes une grâce séraphique.

CHAPITRE XXVIII

La ferme d'élevage Ragus était connue d'un grand nombre d'habitants de cette Y station, mais nul n'avait envie d'y conduire Lien Rag. Le seul chauffeur de draisine-taxi prétexta une course à faire jusqu'à la Cross Station voisine, et il n'y avait pas de véhicules à louer. Dans le minuscule hôtel où il avait obtenu une couchette dans un compartiment collectif, on lui dit d'attendre. Parfois quelqu'un venait de la ferme pour retirer des marchandises commandées. Il alla voir le chef de station qui vérifia sur ses bordereaux, secoua la tête :

— Rien pour les éleveurs de rennes. Ils sont venus la semaine dernière retirer des sacs de farine... Je ne vois pas comment vous pourriez vous rendre chez eux. Y a bien cinquante

kilomètres jusqu'à la ferme... De plus sont guère accueillants... Sous prétexte qu'il y a des loups qui sont attirés par les rennes, ils ont la gâchette facile.

Lien Rag dut retourner à cette Cross Station voisine, louer une épave à moteur électrique bien sûr. Dans la Transeuropéenne, la vapeur, les diesels étaient réservés aux prioritaires, aux nantis. Le reste se contentait du mauvais courant distribué par la Compagnie, des voies lentes.

Son véhicule était une sorte de caisse mal ajustée, mal isolée. Il devait conduire emmitouflé dans ses fourrures et mit quatre heures pour retourner dans la Y station. Le chef de station fit quelques difficultés pour lui donner la voie secondaire conduisant à la ferme Ragus.

— À vos risques et périls, finit-il par dire. L'alimentation n'est pas régulière. Vous risquez de vous trouver en panne, à mi-chemin dans le blizzard.

— Mais la ferme est bien alimentée par l'électricité ?

— Depuis la guerre il y a eu des dérogations nombreuses. La Compagnie n'arrivait plus à fournir et là-bas ils ont installé des digesteurs de bouses de rennes et fabriquent leur énergie, du

gaz, de l'électricité et de la chaleur dans les bacs de fermentation.

Lien Rag acheta quelques provisions, un sac de couchage aluminisé et passa l'aiguillage. Le moteur ahanait à vingt à l'heure. Au bout d'une heure il s'arrêta de tourner, le courant étant coupé. Lien estima avoir parcouru la moitié de la distance. Le vent se levait comme prévu et apportait un grésil épais qui recouvrait les rails.

Il crut qu'il serait obligé de passer la nuit quand le voyant rouge s'alluma sur le tableau de bord très simpliste et le moteur se mit à tourner. Dans une tempête incroyable qui arrachait aux crêtes glacées des grêlons parfois gros comme une tête d'homme, il atteignit le centre d'élevage, ne vit que des ondulations de glace, une succession d'immenses igloos. La voie bifurquait en patte d'oie et il choisit la centrale puisque l'aiguillage était ouvert dans ce sens. Il s'arrêta devant un sas vitré, fit des appels de phares, klaxonna pendant une demi-heure avant qu'un visage n'apparaisse derrière les vitres, celui d'un barbu. Il agita quelque chose qui paraissait être une carabine automatique. Visiblement il signifiait à l'inconnu de rebrousser chemin. Lien Rag klaxonna de plus belle, laissa son phare allumé et le sas finit par s'ouvrir. Il roula sur vingt mètres et le courant fut

coupé. Lorsqu'il descendit, le barbu couvert de fourrure de loup gris le menaçait de son arme :

— Remontez dans votre épave et foutez le camp. On n'a besoin de rien.

Lien Rag sortit son passeport et l'agita. Le barbu fronça les sourcils, se demandant si l'inconnu n'était pas un agent ferroviaire. Il s'approcha, méfiant. Le blizzard hurlait autour du sas, secouait la verrière dans tous les sens. Lien Rag pouvait voir de l'autre côté du sas un endroit très calme où, dans la lumière glauque tombant d'un plafond transparent, paraissait pousser une prairie naturelle. Il ne voyait pas le fond de l'igloo.

— Que voulez-vous ?

— Ragus, celui qui est le copain de Mil Cartier. C'est lui qui m'envoie.

Le barbu décrocha un téléphone pendu à un pilier et parla dans le micro. Après quoi il fit signe à Lien Rag de marcher devant lui.

Dans l'immense igloo tout en murs de glace, à l'exception d'un toit en plastique épais, bombé, régnait une température délicieuse. Une odeur de terre, d'humus plutôt, acidifiait l'air. Une herbe d'un vert très pâle poussait dru. Le barbu le fit monter dans un wagonnet électrique et fonda droit devant lui. Les igloos de prairies se succédèrent,

au moins quatre, puis ce furent les pâturages avec chacun une centaine de rennes. Lien Rag en compta cinq. Enfin les locaux mobiles d'habitations après les installations de recyclage du fumier. Une suite de wagons en bois vernis, très bas, très larges. Dedans ça sentait bon la soupe de légumes et le cuir. Dans la plus grande pièce un homme attendait dans un fauteuil d'infirme. Lien Rag en avait déjà vu mais celui-là était fait pour pouvoir au besoin emprunter les rails.

L'infirme était énorme, avec un visage d'un rouge sombre, des cheveux blancs. Il n'avait plus de jambes, juste des moignons de cuisses.

— Le nom de Mil Cartier n'est pas une recommandation, fit-il d'un ton impérieux. C'est une ordure, en fait, qui se fera descendre un beau jour. Qui êtes-vous ?

— Je me fais appeler Kleen, dit Lien prudent, mais j'ai eu un autre nom. Celui de Rag. Mon arrière-arrière-arrière-grand-mère n'était autre que Ragus, qui disait être née en 2182 dans Remo Station. Elle avait donné naissance à mon arrière-arrière-grand-père, Lienty Rag. Déjà le nom s'atrophiait. Puis elle a eu d'autres enfants avec un nommé Fort, deux garçons, une fille. Si vous êtes

Ragus, vous descendez d'eux. L'infirme le fixait, impassible. Derrière lui, le barbu continuait certainement à le tenir en joue.

— J'ai avec moi dans mon bagage les mémoires de cette Ragus. Je recherche mes origines, mes parents.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne comprends pas certaines choses.

— Lesquelles ?

— Des coïncidences étranges auxquelles j'ai été mêlé. Je suis devenu un homme à abattre et j'ignore pourquoi.

L'infirme fit un signe. Lien Rag, sur le qui-vive, entendit un bruit de bottes. Le barbu s'éloignait, quittait la pièce. L'infirme approcha dans un ronronnement doux de son moteur.

— Vous seriez un Ragus ?

— Et vous ?

— Lienty Ragus.

Le glaciologue tressaillit.

— Vous portez le nom au complet ?

— J'ai lu les mémoires moi aussi. J'en ai plusieurs exemplaires de différentes éditions. Chaque génération depuis 2200 a vu naître un

ouvrage. Ça en fait six en tout. Vous devez avoir la dernière. Otez votre cagoule, vos fourrures. Vous venez d'où ?

— Oh, de très loin. Je suis transeuropéen mais j'ai dû quitter la Compagnie. J'ai parcouru la planète. Et même aux antipodes d'ici j'ai été mêlé à d'étranges événements. J'ai découvert dans le Sud, vers l'Antarctique, un train rempli de quinze cadavres. Une famille exterminée il y a cinquante-deux ans. Et ce n'était pas un hasard. J'en suis profondément convaincu. Intimement.

— Suivez-moi.

Le fauteuil roulait très vite et Lien Rag dut trotter jusqu'à une immense cuisine en bois verni également, où travaillaient une demi-douzaine de femmes entre quinze et soixante ans.

— Du thé et de la bière. Vous avez faim ? Ou vous pouvez attendre le dîner dans deux heures ?

— Juste du café.

C'était du véritable, pas des grains de maïs ou d'orge grillés. Il le but avec plaisir.

— Suivez-moi.

Ils pénétrèrent dans un bureau équipé d'écrans, de pupitres et d'un terminal d'ordinateur.

— Nous produisons mille tonnes de viande de

renne par an, de la laine. Ces animaux, après des sélections, produisent une sorte de laine moins douce que celle des moutons mais quand même acceptable. Asseyez-vous. Je vous attendais.

— Vous m’attendiez ? Cartier vous...

— Non, je rêve de vous depuis quinze jours et depuis avant-hier votre silhouette apparaissait même dans la journée. J’ai toujours été ainsi, d’une hypersensibilité à certaines ondes. Les vôtres doivent m’être familières depuis toujours, sont certainement mémorisées dans mon cerveau.

— Je suis allé jusqu’à Val Station. J’ai rencontré un certain Cartier, neveu de Mil.

— Mil est un salopard qui me vendrait si je ne le tenais sous la menace. Nous avons fui ensemble il y a quinze ans. J’ai eu la gangrène, on a dû m’amputer. Je suis certain qu’il avait vendu tout le monde, guidé les flics.

— Vous saviez qu’il existait une branche collatérale de Ragus ou de Rag ?

— Oui. Il y a eu des contacts en 2280 et quelque... Votre arrière-grand-père certainement est revenu dans la vallée où mes ancêtres élevaient du renne. J’ai des documents sur cette rencontre. Lui aussi cherchait à savoir certaines choses.

— Nous pourrions collaborer si vous avez

parfois l'impression d'être dirigé par... une volonté plus puissante que la vôtre.

Lienty Ragus hocha la tête.

— Je déteste ça. Je ne l'admettrai jamais. Mais ça existe effectivement. J'ai beaucoup lu de vieux livres. Vous avez entendu parler du jansénisme ? Non ? C'est une doctrine chrétienne qui déclare que les hommes sont prédestinés. J'ai horreur des religions.

CHAPITRE XXIX

Les Ragus formaient une grande famille. Lienty avait appelé auprès de lui des cousins éloignés, épousé une femme qui lui avait donné quatre enfants. Tout le monde travaillait dans l'élevage. Les rennes, placés dans les pâturages artificiels, recevaient un supplément de nourriture sous forme de farines diverses, surtout du soja. Les bêtes donnaient jusqu'à cinq cents kilos de viande dans les meilleures conditions. Chaque jour, une dizaine étaient abattues dans un local très bien équipé. On utilisait toutes les parties de l'animal, on congelait naturellement la viande dans des wagons spéciaux. Quand dix wagons étaient remplis, le convoi était tracté jusqu'à la Y station voisine, expédié vers le sud.

— Nous n'avons jamais eu de problème et

quand la guerre s'est déclarée nous nous sommes engagés à fournir un supplément de viande.

— La police ferroviaire vous a laissé tranquille ?

— Elle ignorait que je me trouvais dans cette communauté de la Maintenance de la langue française. Une chance. Je me suis réinstallé sans difficulté. Pendant cinq ans ce fut très dur. On alimentait les rennes avec des cultures hydroponiques. Maintenant on a installé de véritables prairies. Avec de l'humus, du fumier naturel, des tuyaux enfouis pour réchauffer ce support arable. Nous faisons venir des wagons d'humus que l'on retire de puits profonds. Nous utilisons des engrais naturels, de la poudre de poisson.

Lien Rag attendait le moment de diriger la conversation vers ce qui l'intéressait le plus, mais Lienty y vint de lui-même.

— Cette Ragus, notre ancêtre commune, arrivait de la Panaméricaine, de la province d'Ontario, je crois. Là-bas, elle avait appris à élever les rennes et c'est pourquoi elle a recommencé dans cette vallée isolée des anciennes Alpes, non loin de Val Station. Elle n'a jamais connu Remo Station.

— Pourquoi a-t-elle quitté la province Ontario ?

— Parce qu'elle faisait partie de ces gens qui parlaient le français et s'obstinaient à le faire, dit l'infirme qui surveillait sur un écran l'abattage journalier des bêtes.

On avait sélectionné les plus grosses. Elles avaient été paralysées à l'électricité, saignées. On les dépeçait rapidement en énormes quartiers après les avoir tondues. On récupérait les sabots, les cornes pour un usage industriel. De même que le contenu des entrailles rejoignait, par une conduite, les digesteurs qui produisaient de la chaleur par fermentation, puis du méthane et ce dernier faisait tourner des turbines.

— Mais il y avait une autre raison plus secrète, disait Ragus. Nous sommes une famille maudite... C'est un peu grandiloquent et geignard, mais c'est ainsi. Nous sommes accusés de savoir des choses interdites, d'avoir eu accès à des secrets universels qui pourraient mettre en péril l'organisation des Compagnies définie par les Accords de NY Station. Certains doivent être persuadés que nous détenons des documents, des dossiers anciens. Mais en fait c'est par notre culture, la transmission orale de notre histoire, cette volonté de s'opposer à la mainmise de n'importe quel pouvoir autoritaire que nous nous révélons le plus dangereux.

Il pointa sa main énorme vers Lien Rag.

— Par exemple, nous savons que notre planète n'est pas dans une sorte de sphère. Que ce ciel croûteux provient de l'explosion d'un satellite de cette terre, la Lune. Qu'au-delà il y a le Soleil, des planètes et encore d'autres soleils, des étoiles, des galaxies. La plupart des gens ignorent des choses aussi simples, et le Soleil qu'ils voient dans des films anciens leur apparaît comme une catastrophe écologique, comme une chose qui menace leur vie. Voilà déjà en quoi nous nous différencions de la majorité.

— Nous ne sommes pas les seuls à savoir ce qu'est le Soleil, fit remarquer Lien Rag.

— C'est vrai, mais c'est déjà notre originalité et il y en a d'autres. Nous sommes toujours entraînés dans des aventures bizarres. Par exemple, en ce qui me concerne, j'ai toujours été en bons termes avec les tribus de Roux nomades.

— Elles sont pacifiques.

— Pas toutes. Certaines, venues de la Zone Occidentale, sont en fait de véritables commandos qui pillent les fermes isolées et emportent tout. Moi, j'ai toujours été épargné et on m'accuse d'avoir conclu un pacte avec ces êtres-là. Je sais que c'est faux. Je leur ai donné de la nourriture au

besoin, mais c'est peu de chose. Des Roux m'ont un jour aidé à retrouver une centaine de rennes qui s'étaient enfuis. Ces animaux peuvent supporter de basses températures quelques jours, mais pas au-delà d'une semaine sans manger. Et pour manger il leur faudrait atteindre l'inlandsis plus à l'est, là où, à cause des activités volcaniques, on peut trouver une sorte de sol avec des lichens sous à peine cinquante centimètres de glace. Ces tribus de Roux ont formé une chaîne immense, longue de dizaines de kilomètres et peu à peu en se rapprochant ont refermé la nasse sur les rennes, les obligeant à revenir dans cette direction.

Il éclaira d'autres écrans. Une prairie était en voie d'aménagement. On avait profondément creusé dans la glace, jusqu'à cinq mètres. Un lit de cailloux avait été déposé. Ils provenaient du sud, peut-être de Val Station où l'on concassait les rochers retirés des mines. Puis venait une terre épaisse, sur laquelle on allait déposer le système de circulation d'eau chaude sous forme d'un réseau de tubes de plastique. Viendraient ensuite l'humus et le fumier. On sèmerait les graines et on arroserait.

— Dans un mois on pourra commencer à faucher. Il faut ensuite attendre avant d'envoyer les rennes. Leur sabot fait pour fouiller la glace à la

recherche de lichen doit être limé, modifié pour ne pas détériorer la couche fragile. Nous effectuons une sélection dans ce sens. Il leur faudrait des sabots comme les chameaux d'autrefois qui marchaient dans le sable des déserts.

Dans l'après-midi. Lienty ouvrit un dossier et lui montra une carte.

— Ici, il y a un gouffre dans la glace qui descend en dessous de la surface ancienne.

— Un puits de mine ?

— Je ne sais pas. Mais là vivent des êtres étranges. Un jour nous en avons trouvé un mort à proximité d'ici.

Il tendit une photographie et Lien Rag sursauta. L'être en question était un garou. Un corps de femme avec une tête d'ours. Enfin, elle ressemblait à un ours.

— Cet être portait un tatouage sur le poignet. Voici la photographie.

Lien Rag refusa l'évidence.

— Impossible, dit-il.

CHAPITRE XXX

C'était une folie furieuse que de partir ainsi avec pour seul compagnon ce gros infirme rivé à son fauteuil. Lien Rag préférait ne pas y penser. Leur draisine suivait cette ligne secondaire qui, disait Ragus, devait rejoindre un réseau plus important. Ils devraient voyager de façon désordonnée en zigzag pour se rapprocher de ce but.

Lien Rag avait vu la photographie de ce tatouage, se disait que c'était peut-être un trucage habile, mais dans le fond de lui-même avait une certitude. Le corps de la femme garou avait été enterré profondément pour que personne ne le voie. La seule preuve évidemment...

— Je n'ai que cette espèce de plan... Un vieux chasseur de loups l'a tracé pour moi. Un jour, il a

découvert le gouffre et a voulu y descendre, espérant retrouver des vestiges du passé et, qui sait, un butin. Lorsqu'il en parlait, il avait les yeux qui lui sortaient encore de la tête. Ce qu'il a vu dans ces profondeurs, il ne devait jamais l'oublier. Ils sont des dizaines à se terrorer, à vivre comme des animaux souterrains d'autrefois. On appelait ça des taupes ?

— Il n'y a pas de rails qui pénètrent dans le gouffre ?

— Pas de rails, non. Et les plus proches nous laisseront à plusieurs kilomètres.

Ragus devait rester dans la draisine en liaison radio avec Lien qui partirait « à pied » vers le gouffre. À pied, en violant une fois de plus la loi universelle. Mais Lien ne pouvait oublier le tatouage. La femme garou à la tête d'ours avait un poignet très fin, des mains élégantes. Le tatouage s'étalait sur la largeur du poignet en lettres violettes. Indélébiles.

— C'est une tradition orale chez nous que la légende de ce gouffre. On en menaçait les enfants dans la famille. S'ils n'étaient pas sages, un jour le Vieux du gouffre viendrait les chercher où qu'ils soient, racontait Lienty Ragus assis à côté du tableau de commande. (La draisine possédait un

diesel clandestin. En principe, elle n'aurait jamais dû quitter le réseau privé de la ferme d'élevage. Elle ne possédait ni immatriculation ni numéro codé électronique, ni schéma de trafic. Heureusement qu'ils roulaient sur des lignes pratiquement désertes fréquentées par des chasseurs de peaux et quelques fermiers isolés.)

— Il est possible que nous soyons programmés, continuait Lienty Ragus. Lorsque je me suis enfui de la vallée alpine, je suis venu directement dans cette région. Au hasard, croyais-je, alors qu'en fait je me rapprochais de ce fameux gouffre. Peu à peu, j'ai compris qu'il était dans le voisinage, que tôt ou tard je devrais aller voir. Il y a eu des signes avant-coureurs, les récits assez vagues des habitants du coin, puis celui du chasseur de loups et enfin la femme-ourse avec son tatouage. Je pensais que lorsque mon fils aîné aurait quelques années de plus je partirais avec lui.

Grâce à son ordinateur, Ragus avait pu confectionner un itinéraire mémorisé dans la boîte électronique de la draisine, sinon ils ne s'en seraient jamais sortis entre ces bifurcations, ces nombreux aiguillages qu'il fallait parfois dégager de leur gangue de glace. L'itinéraire était comme un tracé tortueux dans un labyrinthe.

Ragus avait préparé tout un dossier sur le gouffre, comment s'en approcher le plus possible par le rail, les délais, les besoins en matériel. Il avait fait confectionner une sorte de traîneau sur lequel Lien Rag emporterait un matériel de descente, du ravitaillement en quantité, des armes, des vêtements.

— Le chasseur de loups disait que le gouffre respirait et que son haleine était chaude. Je pense qu'il était terrorisé et qu'il exagérait. Si le conduit atteint l'ancien sol de la terre, il peut exhaler une chaleur naturelle. Dans les mines qui s'enfoncent au-delà de la couche glaciaire, il fait une température agréable, de plus en plus élevée au fur et à mesure qu'on s'enfonce.

— Il est descendu comment ?

— Un matériel rustique, des tresses de cuir, des lampes à huile. Vous aurez tout de même un matériel de choix que je prépare depuis des années. Je n'ai rien laissé au hasard, puisque c'était mon fils qui devait descendre.

Ils atteignirent le point le plus rapproché du gouffre qui se trouvait dans le sud-ouest. Il restait dix kilomètres à franchir. Quatre heures en ménageant ses forces. La température était de moins soixante-trois mais il n'y avait pas de vent.

Les renseignements météo n'annonçaient aucune tempête pour la nuit suivante.

— Vous entrez en liaison radio avec moi tous les quarts d'heure, disait Ragus. Un mot suffit.

— Vous pourrez vous débrouiller seul dans cette draisine ?

— Elle est prévue pour mon usage personnel, ne vous inquiétez pas pour moi, mais pour vous. Je sais qu'il faudrait une véritable expédition au lieu d'un seul homme. Mais ce serait multiplier les risques d'indiscrétion. Si vous comprenez que vous risquez votre vie, revenez. On préparera une nouvelle aventure. Les cousins qui m'entourent ne sont pas motivés comme vous et moi. Il faudrait les contraindre à nous accompagner et je n'y tiens pas.

Lien Rag équipa le traîneau. Il portait une nouvelle combinaison de fabrication récente, très sophistiquée, qui avait dû coûter un prix fou à Ragus. La vapeur de transpiration s'évacuait très bien, ne retombait pas en eau dans les pieds pour y geler.

Lien Rag s'éloigna lentement, se retourna une seule fois pour lever le bras. Ragus lui répondit à travers le pare-brise de la draisine. Puis le glaciologue commença à devenir moins net dans

l'air vitreux, s'effaçait lentement.

— Tout va bien, dit-il au bout d'un quart d'heure. J'approche de mon premier kilomètre.

— Trop vite, le prévint Ragus. Freinez un peu.

— Je me sens en forme.

Un nouveau quart d'heure s'écoula.

— Dix-huit cents mètres. Tout va bien. J'ai vu un renard des glaces tout blanc. Comment survit-il ?

— Il bouffe les rats. Continuez ainsi.

Une heure passa et Lien Rag avait accompli le tiers du trajet. Sa voix était calme, nullement essoufflée dans l'appareil. Il s'était arrêté pour mastiquer une pâte sucrée énergétique. Très peu de personnes marchaient désormais aussi longtemps et jamais hors des dômes, coupoles, calottes et verrières de protection thermique. Il fallait un courage surhumain pour s'éloigner des rails. Lien Rag commençait d'avoir une certaine habitude dans la violation fréquente des Accords de NY Station et l'infirmier l'enviait. Il aurait pu rouler avec son fauteuil sur cette étendue de glace plate, mais aurait dû emporter des batteries électriques énormes.

— Tout va bien. J'approche de la moitié. Je n'ai aucune fatigue.

— Rien de suspect ?

— Absolument rien. Mon rythme cardiaque est à peine plus élevé et je respire très bien.

Au début de la deuxième heure, il se passa un changement dans le ton de Lien Rag.

— Je vois une colonne de fumée... De vapeur. Un peu sur la droite... Je suppose qu'il s'agit de la bouche du gouffre ?

— Très certainement.

— Je comprends que le chasseur de loups ait été impressionné. C'est exactement comme si une personne respirait sans masque ou sans cagoule. Il produirait la même vapeur. Sans cette colonne, je me serais éloigné dangereusement sur la gauche.

— Vous devriez vous arrêter, prendre le temps d'une longue, très longue inspection optique. Utilisez les appareils de détection bio. Cette perte de temps peut vous être salutaire. Je vous supplie de prendre le maximum de précautions.

— D'accord.

Une vingtaine de minutes plus tard. Lien Rag rappela :

— Rien à signaler. Je vais reprendre ma progression. La colonne monte vers le ciel et retombe ensuite en légers flocons de neige tout

autour. Si bien que la bouche du gouffre est désormais une petite colline qu'il me faudra escalader. Je voudrais vous demander une chose.

— Laquelle ?

— Redites-moi ce qui était tatoué sur le poignet de cette femme garou, ça m'encouragera.

— C'était notre nom à tous deux, Ragus.

CHAPITRE XXXI

Comment le chasseur de loups avait-il pu apercevoir quelque chose dans ce brouillard qui montait en volutes drues du fond du gouffre ? Lien Rag avait d'abord atteint le cratère, trouvé une sorte de corniche qui descendait d'abord lentement puis rapidement vers l'intérieur de la terre. Il put faire suivre son traîneau assez longtemps, jusqu'à ce qu'il atteigne une plateforme en surplomb. Dès lors il devrait utiliser le matériel de Ragus, les câbles, les treuils, les palans démultiplicateurs qui pouvaient se manœuvrer d'une seule main pour monter et descendre à bonne vitesse.

Il mesura cette vapeur sous différents aspects. Elle n'était que faiblement tiède, composée d'eau uniquement. Pas de radioactivité. Elle paraissait

aspirée par le haut mais embuait sa cagoule de plastique. Il se trouvait à moins quinze mètres et déjà il ne faisait que moins vingt. Bientôt il n'y aurait plus le glacier mais la terre. Il enfila son harnais, chargea son sac à dos sur ses épaules. Son treuil était solidement arrimé à la falaise glaciaire.

— Ragus ?

En haut il avait laissé un petit réémetteur-relais. Il entendit faiblement l'infirmier.

— Je descends, tout est tranquille.

— Soyez prudent.

Il se laissa glisser et au bout de cinquante mètres désespéra de trouver une plate-forme. C'était toujours la glace, avec une température de moins huit degrés. Il se colla à la paroi, ancra un autre treuil avec un pistolet spécial qui enfonçait profondément des flèches crantées. Et il se laissa descendre pour une quarantaine de mètres. La glace se terminait là de façon irrégulière. Une coulée descendait encore plus bas, mais une roche noire apparaissait. Il faisait à peine moins un et le glacier formait une série de ruisseaux qui, plus bas, devaient se réunir en un énorme torrent dont le grondement commençait à se percevoir. Jusqu'où devrait-il donc descendre ? Aurait-il assez de câble ? Le chasseur de loups avait parlé de

moins de deux cents mètres, mais c'était à se demander s'il avait seulement approché de la colonne de vapeur.

Et puis il toucha le sol dans une obscurité totale, sa lampe frontale venant de s'éteindre. Simple faux contact. Il la ralluma, vit que la première partie du gouffre s'arrêtait là. Plus loin, le torrent formait une cataracte impressionnante avant d'être aspiré dans une grotte. Mais d'autres boyaux étaient visibles.

— Ragus ? Je suis par moins quatre-vingt-dix environ. Il fait deux degrés au-dessus de zéro. Plus de glace, un torrent, des issues.

Pas de réponse. Il attendit un peu plus, se dirigea vers l'une des bouches étroites, se retrouva vite dans un cul-de-sac. Il en essaya trois avant d'en trouver une qui s'enfonçait rapidement sous terre. Très spacieuse, très lisse, comme si elle avait été forée par une machine. C'est alors que son projecteur de poitrine les affola. Un nuage noir, épais, un nuage qui vibrait de battements frénétiques, d'odeurs écœurantes, de tiédeur suffocante. Lien Rag en avait entendu parler, n'en avait jamais vu, ni dans les puits de mine ni dans les forêts subglaciaires. Des chauves-souris par milliers. Il se sentit soudain emprisonné dans ces

multitudes d'ailes membraneuses, paniqua et fonça devant lui jusqu'à ce qu'il sorte de ce cauchemar vivant. La caverne s'enfonçait vertigineusement devant lui et il dut assurer sa descente.

La température devenait agréable et il put relever sa visière de cagoule tout en descendant. Il parlait à l'intention de Ragus, sans savoir si l'infirme pouvait capter ses émissions.

— Je pense que cette grande excavation oblique, qui fait un angle de trente degrés environ, n'est pas un accident naturel mais a pu être creusée par une machine, genre excavatrice. Quelque chose de géant. La vapeur continue de monter et c'est celle qui sort de la bouche du gouffre. Je ne vois rien en dessous mais parfois j'ai l'impression d'un scintillement ou d'éclairs très fugitifs. Les chauves-souris sont là, parce qu'il y a des tas de bestioles volantes autour de moi. Une végétation primitive pousse le long de la paroi, des lichens, des mousses, et des sortes de moustiques volent par nuées un peu partout.

La pente devenait moins abrupte et désormais il cessa d'assurer sa progression. Il regrettait d'avoir abandonné une partie de son matériel sur le traîneau, mais en cas de besoin pourrait aller le

chercher en trois heures environ. Il se rendit compte qu'il n'avait même pas emporté une arme.

Il s'arrêta pour manger, se reposer, prévint Ragus. Là-haut le réémetteur fonctionnait peut-être toujours mais dans un seul sens.

Normalement, la vapeur aurait dû se former dans les zones froides supérieures et non plus bas. Il faisait près de dix degrés et la colonne était toujours aussi épaisse, avec des courants, des remous. Il était fasciné par cette masse blanchâtre qui s'élevait vers l'air libre et glacé. Il avalait du sucre, de la viande séchée, buvait un peu. Il n'était pas fatigué. Normalement, après sa marche sur la glace, il aurait dû se reposer plusieurs heures avant de se risquer dans la descente, camper même sur la corniche et dormir. Il décida de ne pas commettre d'imprudences et d'établir son premier camp de base. Il monta sa tente, y disposa ses affaires, s'enfonça dans son sac de couchage dont il gonfla légèrement la partie inférieure pour un meilleur confort. À son réveil, il remonterait jusqu'au traîneau prendre le reste de ses affaires, sacrifierait plusieurs heures avant d'aller plus loin. Foncer sans s'arrêter, sans faire des observations devenait téméraire. Il ne laissa qu'une très faible lampe à côté de lui, s'endormit plus facilement que prévu.

Au réveil, il avala une boisson chaude, découvrit qu'il faisait très bon. Il se déshabilla totalement et bientôt la vapeur ruissela sur son corps, le nettoya totalement et lui apporta un grand bien-être. Mais les moustiques l'obligèrent à se réfugier sous la tente où il s'essuya et se rhabilla. Il abandonna ses fourrures, sa combinaison isotherme dans un ballot étanche qu'il cacha dans une faille. Il ne remonterait pas sur-le-champ vers le traîneau, irait planter la tente à une heure de là et occuperait le reste de la journée à aller là-haut chercher le complément de son équipement.

Il marchait depuis une heure le long de la paroi où la vapeur était moins épaisse lorsqu'il crut apercevoir une silhouette dans la brume. Une forme animale qui marchait à quatre pattes, il s'arrêta, attendit, puis ne voyant plus rien continua. Il ne trouvait pas d'endroit agréable pour remonter son abri.

D'un seul coup, l'énorme chien-garou fut devant lui, assis sur son derrière, s'appuyant sur deux pattes en forme de bras humains terminés par deux mains. Sa gueule se retroussait sur des dents pointues.

CHAPITRE XXXII

Le chien-garou venait de s'allonger et son attitude rappelait quelque chose à Lien, une gravure ancienne. Il choisit de s'asseoir et d'attendre. Le monstrueux animal pouvait le déchiqueter. Il réduisit la puissance de son projecteur et se rendit compte que la caverne n'était pas tout à fait obscure, qu'une source de lumière devait exister plus bas et que ses rayons se reflétaient sur les parois brillantes. La roche paraissait vitrifiée par plaques, faisait miroir.

— Mon nom est Ragus, murmura-t-il. Ragus, Ragus...

La bête dressa ses oreilles. Ce nom devait lui être connu mais elle restait vigilante. Attendait-elle quelqu'un, un maître ?

Il ne regrettait pas d'avoir laissé ses armes dans

le traîneau. Il aurait pu abattre le chien-garou, continuer sa descente et puis ? Rencontrer d'autres monstres, les abattre successivement, parvenir au but couvert de leur sang. Il préférerait renoncer. Ainsi, il prouverait qu'il venait plus en ami qu'en conquérant.

Une autre silhouette sortit de la brume. Un chien-garou qui gardait quelque chose d'humain dans sa gueule carrée. Un front proéminent avec des yeux très enfoncés, un nez retroussé, des babines noires. Mais un corps de chien sans terminaisons humaines. Il s'allongea lui aussi dans une attitude hiératique.

Le Sphinx. Cet animal fabuleux de l'Antiquité. Le Sphinx grec et le Sphinx égyptien.

Il soupçonnait d'autres présences aussi fabuleuses dans la vapeur, d'autres créatures effrayantes qui paraissaient redouter de se montrer.

— Ragus, répéta-t-il comme un mot de passe.

Un grognement lui répondit, poussé par le premier chien-garou. Il y eut comme des échos de plus en plus faibles, comme si la meute communiquait un message. Il n'avait plus qu'à attendre.

Lentement, il posa son sac entre ses jambes,

l'ouvrit, en tira un peu de nourriture. Il lança un morceau de viande entre les deux chiens et lui mais ils se contentèrent de fixer la nourriture sans bouger d'un centimètre. Il se força à manger et à boire.

L'attente se poursuivit et il baissa encore son projecteur pour économiser les piles. Les parois recevaient, malgré la brume, suffisamment de luminosité pour distinguer les formidables silhouettes des chiens.

— Ragus, répétait-il régulièrement.

Il voulait que les êtres capables de réflexion qui devaient se trouver plus bas sachent qu'il ne renoncerait pas, ne se laisserait pas impressionner. Il déroula son sac de couchage, s'allongea à l'intérieur et essaya de dormir. Il ne fit que sommeiller.

Plus tard, les deux chiens furent remplacés par deux autres. L'un avait tout l'arrière-train humain, une croupe féminine, des jambes élégantes. Il ne put voir si c'était véritablement une femelle. L'autre était un énorme molosse avec une bouche humaine, délicate. Lien Rag crut même le voir sourire d'un air mélancolique.

— Ragus, cria-t-il, Ragus !

Il finit par dormir un peu et se réveilla en

sursaut, ayant cru sentir un souffle brûlant sur son visage. Mais ses deux gardiens n'avaient pas bougé.

Ses réserves lui permettraient de tenir encore quarante-huit heures. Après quoi, avant de trop s'affaiblir, il devrait remonter jusqu'à la surface, rejoindre Lienty dans sa draisine. Dix kilomètres à faire, peut-être dans le blizzard. Ce qui ne lui avait demandé que trois heures pouvait se transformer en cauchemar de plusieurs jours. Dans le traîneau, il avait de quoi survivre encore trois jours environ.

Les deux chiens-garous du début revinrent relever les deux autres. Celui qui avait une croupe féminine la balançait de façon provocante en partant et il vit que c'était une femelle avec un pubis à la fourrure sombre. Il essaya d'oublier le trouble désagréable qui le saisit.

La brume paraissait s'épaissir et il essayait de comprendre. Une source de chaleur produisait à la fois de la lumière qui arrivait jusqu'à cette hauteur et de la vapeur d'eau en quantités énormes. Pourquoi faire ?

Une source de chaleur formidable, inlassable puisqu'il y avait des générations que le gouffre existait et vomissait sa colonne de brume à l'extérieur. Une source inépuisable. Un volcan

souterrain peut-être. Plutôt un geyser ? Non, pas un geyser, à cause de la lumière. De la lave en fusion qui coulait sous la glace, se déversait tant bien que mal en se frayant un chemin sous l'inlandsis, peut-être jusqu'à l'océan Arctique.

Entre deux réflexions il s'endormait. Lorsqu'il s'estima assez reposé, il sortit de son sac de couchage sous le regard des deux chiens-garous, le replia, se prépara du thé qu'il avala avec des galettes nutritives recouvertes de miel synthétique.

— Ragus, disait-il à intervalles réguliers, et ce mot de passe était comme retransmis par des grognements, des jappements, jusqu'à une très grande distance.

Il calcula que dans douze heures il devrait repartir pour entreprendre l'escalade. Il lui fallait des forces pour manœuvrer le palan de remontée. Là-haut l'attendaient un froid de plus en plus rigoureux, les difficultés. L'expédition allait s'achever par un fiasco. Aucun homme seul ne pouvait aller plus loin. Il aurait fallu être au moins six, décider si l'on faisait un carnage de ces animaux fabuleux.

Il s'assit contre la paroi, essaya de réfléchir mais il restait fasciné par l'immobilité minérale

des deux monstres. Combien y en avait-il dans les profondeurs du gouffre, comment survivaient-ils ? Y avait-il parmi eux des classes d'individus plus évolués, plus intelligents, capables de posséder un langage, un raisonnement, d'utiliser un outil par exemple ? Avec une source de chaleur et de la lumière on pouvait fabriquer de la nourriture.

— Ragus.

Plus que neuf heures maintenant. Il n'y croyait plus guère, à ce mot de passe, mais c'était tout ce dont il disposait. Cette femme au visage d'ours le portait tatoué sur son poignet. Ce n'était pas une coïncidence. D'où venait ce mot ? Lien pensait à une origine assez commune. Il avait dû désigner un objet usuel dans le temps, ou servir d'adjectif, de surnom peut-être.

Il s'endormit un peu mais n'éprouvait aucune crainte. Il n'avait pas tenté de s'approcher des deux Garous. Plus loin dans la brume grouillaient d'autres formes déviantes de vie qu'il n'avait nulle envie d'affronter. De retour auprès de l'infirmes, il discuterait avec lui de l'organisation d'une autre expédition. Avec du matériel plus important, peut-être même des sortes de scaphandres pour affronter les morsures de ces animaux. Les armes s'avéraient inutiles. De toute façon, il allait

rapporter de précieuses indications. Il sortit son appareil de photo et prit des clichés des deux chiens-garous. Il lui faudrait également photographier le gouffre et ses difficultés. Ragus ferait certainement installer une ligne de raccordement pour que l'expédition future reste dans la légalité, et que le matériel puisse être amené le plus près possible du point de descente. Ces préparatifs, le regroupement de tout ce qui était nécessaire, le recrutement d'hommes d'expérience capables de se taire par la suite, tout cela demanderait des mois, une ou deux années. Il retournerait auprès du Kid, s'efforcerait de rassembler une petite équipe.

Il commença à boucler son sac lorsqu'il décréta que dans une heure il quitterait cet endroit. C'est alors que se produisit une relève dans les animaux de garde et que revint le chien qui ressemblait à une femme à partir de la taille. Il ne s'immobilisa pas tout de suite, continua vers Lien qui sentit ses cheveux se dresser sur son crâne. Les pensées les plus absurdes défilèrent dans son cerveau enfiévré. Il pensa même que cet animal fabuleux allait le forcer à un accouplement hors nature.

La chienne-garou finit par s'arrêter à moins d'un mètre, se baissa et déposa délicatement un objet sur le sol. Un objet de la taille d'une main

environ.

Lien Rag comprit qu'à force de prononcer ce mot de passe « Ragus », il avait fini par obtenir une réponse. Sous la forme d'une sorte de demi-coquille de couleur brune.

CHAPITRE XXXIII

Les troupes du Kid attaquèrent bien avant l'aube. Tous les bâtiments lourds pris aux Panaméricains se mirent en marche vers Kaménépolis en tirant des salves d'armes légères. Pas de missiles ni d'obus. Les petites unités attaquèrent les Miliciens des C.C.P de toutes parts et ceux-ci, pris de panique, se frayèrent plusieurs passages à travers les positions des insurgés, puis de la foule des réfugiés qui attendaient, dans un indescriptible désordre, de pouvoir quitter la cité désormais ouverte à tous les vents. Ces gens-là ignoraient que la fonte de la banquise avait été stoppée, que peu à peu la glace se reformait en profondeur et que les risques d'engloutissement devenaient minimes.

Des colonnes de C.C.P. s'enfoncèrent à coups de

canons automatiques et de mitrailleuses lourdes dans cette masse humaine. Les troupes du Kid faisant l'amalgame entre les Miliciens et les habitants tiraient aussi dans le tas, si bien que le carnage atteignit des proportions effroyables. Des radios de faible portée envoyèrent des messages de détresse, des supplications, mais à la réception on les traitait avec suspicion en affirmant que c'étaient les Miliciens qui les lançaient sur les ondes.

Le nouveau chef d'état-major, Lichten, chef de la police ferroviaire, finit par comprendre qu'une tragédie sans précédent se jouait en face de lui. Grâce à une caméra installée sur un patrouilleur opérant en avant-garde, il put reconnaître sur un écran les visages de cheminots qu'il avait bien connus. Que faisaient donc ces fonctionnaires ferroviaires dans la zone des combats ? Puis il vit des cadavres d'aiguilleurs, de mécaniciens, tous sans armes, sans matériel, et il commença à comprendre ce qui se passait sous ses yeux. Son ordre de cesser le feu mit deux heures avant de devenir effectif. Il avertit le Kid que toute la population se trouvait en arrière des insurgés, que les Miliciens s'étaient infiltrés parmi eux pour retourner dans la ville en ruine, et qu'avant de poursuivre les C.C.P. il devait évacuer les deux

cent mille personnes encore en vie vers le nord.

Le Kid refusa. Prétextant que ce serait à nouveau la panique et la pagaille, la désorganisation complète de l'économie en pleine résurrection. Il allait donner des ordres pour que des trains vides soient dirigés vers la capitale. Les habitants y logeraient, y seraient nourris en attendant que les événements s'éclaircissent.

Pendant ce temps, les C.C.P. se barricadaient dans les ruines du centre, ayant découvert que la banquise ne représentait plus le moindre danger. De leurs nouvelles positions, ils bombardaient les réfugiés qui effectuaient une pression formidable et que les Chasseurs de phoques ne pouvaient plus contenir en attendant les convois salutaires. Brusquement le barrage des troupes céda et des dizaines de milliers de gens se mirent à courir vers le nord, submergeant les unités de la flotte du Kid, suppliant qu'on leur donne des fourrures, qu'on les protège du froid et de la faim. Ils envahissaient le réseau en grappes humaines si compactes que les premiers trains de secours ne purent approcher.

Pendant ce temps, Lichten, toujours partisan de la légalité, voulait désarmer les insurgés de la ville. Mais ceux-ci, ignorant ce que le Kid ferait d'eux,

craignant son ressentiment pour leur collaboration avec la Guilde, refusaient de rendre les armes, approuvés par la majorité des soldats, surtout les anciens Chasseurs.

Durant trente heures, la situation fut inimaginable. Les gens mouraient de froid et de faim sur les rails, en si grand nombre que plus tard il fallut une loco-pelle pour dégager le réseau. Les insurgés se battaient à la fois contre les C.C.P. et les hommes de Lichten. Les C.C.P., profitaient de la confusion pour attaquer les convois, visant le ravitaillement et les armes.

C'est alors qu'un simple lieutenant eut une idée de génie. Il pensa que le danger immédiat restait les C.C.P. et que ceux-ci demeuraient dans la cité ravagée faute de moyens de transport pour fuir vers Amertume Station. Il obtint de Lichten que quelques vieilles locos soient, avec des tenders remplis d'huile, envoyées vers les lignes ennemies. La ruse marcha. Les Miliciens crurent remporter une grande victoire en s'emparant de ces locos automatiques, les attelèrent à des wagons et commencèrent à quitter progressivement Kaménépolis. D'abord lentement, puis par trains entiers. Dans le même temps, on avait réussi à établir une navette incessante de draisines et de loco-cars qui transportaient les réfugiés vers les

immenses trains immobilisés vers le nord. Il y avait des kilomètres de wagons assez confortables, avec des couchettes, du chauffage. Des popotes énormes cuisinaient une nourriture en quantité industrielle. Bientôt la fureur et le chaos cessèrent.

Les insurgés furent les derniers à quitter la ville, longtemps après le dernier Milicien.

Du côté des installations thermiques, Leouan, Gola et Aba se tenaient prêts pour relancer chauffage et électricité dans les quelques habitations mobiles encore debout.

CHAPITRE XXXIV

Alors qu'il remontait vers la bouche du gouffre, son palan se détraqua. Il fit une chute libre de dix mètres, heureusement stoppée par le système d'autofreinage. Pendu entre ciel et terre, il dut démonter le palan avec précaution en évitant de toucher au dispositif qui maintenait le câble coincé. La réparation lui prit des heures. Il était si fatigué qu'il s'endormit ainsi pendu. Puis il remonta lentement jusqu'à la glace, atteignit son traîneau en pleine nuit, campa sur place. Il avait en vain essayé de lancer des messages pour rassurer Ragus l'infirmier, mais n'avait reçu aucune réponse.

Le lendemain, il remonta avec le traîneau mais tomba comme il l'avait redouté en pleine tempête, dut redescendre à l'abri sans avoir retrouvé son

réémetteur. La vapeur le réchauffa durant les trente heures qu'il passa ainsi bloqué. À la première accalmie, il alla envoyer un message-radio et Ragus lui répondit avec calme :

— Je savais que vous reviendriez. Pourtant vous avez quatre jours de retard et normalement vous devriez être sans vivres, sans réserves d'électricité pour votre combinaison et votre éclairage. La météo annonce une accalmie pour demain à l'aube.

Il lui fallut six heures de marche exténuante sur une glace bouleversée par le blizzard pour rejoindre l'infirmier. Le vent avait tracé des ravines peu profondes mais qui hachaient la progression.

Il rentra dans la draisine, s'effondra sur une couchette. L'infirmier lui servit un verre de vodka qu'il avala d'un trait, hébété, les yeux fiévreux.

— J'ai échoué en partie.

— Non, puisque vous êtes revenu. La prochaine fois on sera plus nombreux.

— Il y a des photographies... Et puis ceci.

Il fouilla dans son sac, en sortit l'objet en forme de coupe ou de demi-coquille. Ragus le prit et l'examina avec émotion.

— C'est un objet manufacturé. De la céramique spéciale, très dure, plus dure que n'importe quel

acier ou alliage. Je ne crois pas qu'on trouve son équivalent à la surface de notre monde.

Il avait les mains qui tremblaient.

— Ces traces plus sombres prouvent que l'objet a traversé de très hautes températures. Vous savez ce que ça signifie ?

Lien Rag secoua la tête.

— Qu'il est venu d'ailleurs. D'au-delà ce ciel croûteux, de l'espace. Mon hypothèse doit se trouver confirmé par ce qui se trouve tout au fond du gouffre.

— Un feu éternel, dit Lien Rag. Gardé par des sphinx.

Puis il s'endormit d'un coup.

Fin du tome 17